

Fuite dans l'inconnu : roman / Jean-Gaston Vandel




JEAN-GASTON VANDEL
Fuite dans l'inconnu
brantonne
ANTICIPATION
Editions "Fleuve Noir"

FUITE DANS L'INCONNU

Du même auteur :

LES CHEVALIERS DE L'ESPACE (2e édition).
LE SATELLITE ARTIFICIEL.
LES ASTRES MORTS.
ALERTE AUX ROBOTS !
FRONTIERES DU VIDE.
LE SOLEIL SOUS LA MER.
ATTENTAT COSMIQUE.
INCROYABLE FUTUR.
AGONIE DES CIVILISÉS.
PIRATE DE LA SCIENCE.

Chez le même éditeur, dans la même collection

JEAN-GASTON VANDEL

FUITE DANS L'INCONNU

ROMAN



COLLECTION
« ANTICIPATION »



ÉDITIONS « FLEUVE NOIR »
52, rue Vercingétorix, Paris XIVe

« Et qui sait si un jour, bientôt peut-
« être, quelque mutation soit acciden-
« telle soit même provoquée par
« l'homme lui-même ne donnera pas
« naissance à quelque surhomme à
« l'intelligence beaucoup plus vaste
« que la nôtre, qui poursuivra avec
« des moyens dont nous n'avons aucune
« idée l'œuvre que nous avons com-
« mencée et qui portera plus loin
« encore les triomphes de la vie ».

Prince DE BROGLIE.

(*Testament spirituel d'un prince des sciences :* Que sommes-nous ? Où allons-nous ?...)

Pour ANNIE.

CHAPITRE PREMIER

Dans son vaste bureau du *Centre Mondial de Médecine Publique,* le docteur Hefnir étudiait les rapports quotidiens qui lui parvenaient sur les lignes prioritaires gouvernementales.

Les trois secrétaires du service, un homme et deux jeunes femmes, recueillaient sans arrêt les feuillets imprimés qui sortaient des soixante-dix appareils ondographiques. Ces feuillets, après avoir été passés dans la machine microphot qui prenait les copies destinées aux archives, étaient déposés sur la table du docteur.

Ce dernier, chauve et décharné mais encore très actif pour ses cent vingt-sept ans, classait les documents en deux tas distincts. Le premier tas ne retenait guère son attention; il s'agissait là des statistiques planétaires des décès : chaque province envoyait un relevé complet des morts de la veille, avec indication *en code* de la cause ayant entraîné la mort. En gros, la plupart des chiffres étaient suivis d'un même et seul index, mais, pour l'éminent directeur du Centre, tout cela n'était que pure routine et ne l'intéressait plus.

En revanche, les autres feuillets faisaient l'objet d'un examen très attentif. Emanant des Instituts et des Laboratoires directement rattachés au B.I.L.C. (Bureau International de la Lutte contre la Cancilose), ces communiqués

donnaient un bref aperçu des travaux et des recherches en cours dans tous les établissements spécialement affectés à l'étude de la maladie en question.

Hefnir parcourait depuis plus d'une heure ces documents, quand une note en provenance de l'Institut Fédéral de Biotechnie le fit sursauter. Fronçant les sourcils, il pencha davantage son buste étriqué et il relut plus attentivement le texte reproduit par la machine automatique :

« *Assemblée mensuelle du corps professoral de l'I.F.B.*

« *Le professeur Turka annonce l'échec total des trois* « *expériences qu'il avait commencées peu après l'assemblée* « *du mois dernier. Les neuf malades, auxquels les nouveaux* « *traitements avaient été appliqués sous la surveillance* « *personnelle du professeur, ont succombé. C'est donc une* « *nouvelle voie qui apparaît sans issue.*

« *Ni le professeur ni ses assistants n'envisagent pour* « *l'instant une nouvelle orientation des recherches.* « *Jus-* « *qu'à nouvel ordre* », *a précisé le professeur,* « *nous avons* « *épuisé jusqu'à la limite les perspectives ouvertes par* « *l'ensemble des travaux de l'Institut, tant sur le plan* « *pratique et expérimental, que sur le plan de la recherche* « *pure* ».

« *En terminant sa déclaration, le professeur Turka a* « *tenu à informer ses confrères du corps professoral qu'il* « *venait de donner son adhésion au groupement Vitaliste,* « *et qu'il avait promis d'apporter à ce mouvement un* « *appui sans réserve.*

« *Cette déclaration surprenante a soulevé de très vives* « *protestations qui ont été consignées, selon le règlement,* « *au rapport de l'assemblée* ».

— Il est fou, ma parole ! s'écria brusquement le docteur en se redressant. Il est complètement fou !...

Les trois secrétaires se retournèrent avec un ensemble parfait vers leur directeur. Hefnir les regarda d'un air absent et courroucé tout à la fois, puis, s'adressant à l'une des deux jeunes femmes, il lui ordonna :

— Miss Muryl, envoyez immédiatement une convocation au professeur Turka ! Qu'il se présente ici, demain matin, à onze heures précises.

— Bien, Monsieur le Directeur.

Tandis que l'employée passait dans un bureau voisin pour expédier la convocation, Hefnir demanda aux deux autres :

— Qu'est-ce que c'est, le mouvement Vitaliste ? Avez-vous déjà entendu parler de ça ?

Le secrétaire masculin, un homme d'une cinquantaine d'années, prit une mine ahurie et fit non de la tête ; mais un léger sourire flottait sur les lèvres de la jeune femme.

— Est-ce qu'il ne s'agit pas d'une nouvelle société d'étudiants ? hasarda-t-elle d'un air hésitant.

— Je n'en sais fichtre rien ! glapit Hefnir de sa voix de fausset. C'est la première fois que j'entends parler de cette histoire. Une nouvelle société d'étudiants ? Mais une société de quoi ?

Devant l'évidente mauvaise humeur de son chef, la secrétaire parut embarrassée.

— Je ne suis pas très au courant, avoua-t-elle, mais, il y a quelques semaines, mon mari m'a montré une brochure de propagande diffusée par ce nouveau groupement. Il avait l'air de dire que c'était une vaste plaisanterie. Ou

peut-être une campagne de bluff déclenchée par une bande de jeunes ambitieux...

— Quel genre de plaisanterie ? insista Hefnir, agacé. Le professeur Turka n'est pas homme à se rallier à un troupeau de mauvais plaisants, que je sache !...

En réalité, la secrétaire ne semblait pas savoir grand'chose, et elle regrettait visiblement d'avoir parlé d'une affaire qu'elle connaissait aussi mal.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'on racontait dans cette brochure, Monsieur le Directeur. Mon mari l'a tout simplement jetée au panier en disant que, du train où ils allaient, ces jeunes sots ne tarderaient pas à goûter les charmes des centres de bannissement...

— Si je comprends bien, grommela le docteur, c'est un mouvement politique.

— Ah, en effet ! s'exclama la secrétaire. Voilà que ça me revient tout à coup. Mon mari m'a expliqué en deux mots que ces étudiants voulaient une nouvelle doctrine scientifique et un nouveau Conseil Sénatorial à la tête du pays...

Le vieillard bondit sur ses pieds comme s'il avait été mû par un ressort..

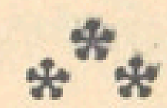
— Quoi ? fulmina-t-il. Une nouvelle doctrine ? Un nouveau Conseil Sénatorial ?

Il repoussa brusquement sa chaise, fit deux petits tours autour de son bureau, passa machinalement sa main gauche sur son crâne oblong et lisse, puis, regagnant sa place, lança ses ordres :

— Karus, dit-il à l'employé, apportez-moi le dossier du professeur Turka, directeur de l'Institut Fédéral de

Biotechnie... Et vous, Miss Loria, allez me chercher le tome quatre du Code Général de la Législation... Cet imbécile de Turka va voir de quel bois je me chauffe...

Les deux employés s'éclipsèrent en hâte, heureux de pouvoir s'esquiver au moment où la tempête directoriale s'annonçait.



Le lendemain, à neuf heures précises, toutes les sirènes de la ville lancèrent comme chaque matin leurs longs mugissements lugubres.

Pendant trente secondes, ces plaintes qui faisaient vibrer le ciel répandirent sur la cité le poids d'une immense désolation. Puis, d'un seul coup, le silence retomba, solennel, énorme, et la ville parut se figer dans une immobilité hallucinante.

Dans les rues, dans les maisons, dans les usines, partout, l'activité humaine s'était arrêtée, faisant place à un recueillement étrange, à la fois grandiose et morne.

Alors, *comme chaque matin aussi*, les convois mortuaires se mirent en route vers le gigantesque crematorium dont les cent coupoles rondes et grises se profilaient sur l'horizon, à l'extrémité de la banlieue Nord.

Ces cortèges funèbres étaient nombreux ; on en comptait plusieurs centaines qui longeaient les larges avenues et qui, silencieusement, avec une lenteur triste, remontaient vers le centre d'incinération. Sur leur passage, les gens s'inclinaient légèrement en signe de respect. Et les grands chars noirs, avec leurs roues caoutchoutées qui ne faisaient aucun

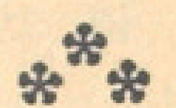
bruit sur l'asphalte, emportaient leur cargaison quotidienne de morts. Les cercueils jaunes en fibre de plastec étaient rangés sur les plateformes des véhicules : six cercueils disposés côte à côte, sur vingt rangs de longueur.

Certains de ces convois ne comportaient pas moins de trente ou quarante chars. Un véhicule de l'Armée Fédérale du Service Sanitaire fermait la marche ; dans cette voiture étaient assis un médecin-légiste, un officier de l'état civil et un fonctionnaire supérieur qui représentait la ville. A l'avant, à côté du chauffeur, un soldat en uniforme noir tenait dans ses deux mains la hampe d'un drapeau ; la bannière nationale des Etats-Fédérés — douze étoiles vertes sur fond blanc — pendait mollement dans l'air tranquille.

Avec les années, ce cérémonial pourtant saisissant avait cessé d'impressionner les foules.

La mort était partout. Elle frappait indistinctement les jeunes et les vieux, les hommes et les femmes, et sa présence au cœur même des activités humaines était devenue un phénomène auquel tous les habitants de la planète avaient dû s'accoutumer. On savait que les ravages exercés par la cancilose augmentaient progressivement, on savait que le mal mystérieux était sans remède, et il avait bien fallu se résigner peu à peu.

Cependant, depuis l'apparition de la maladie, les savants du monde entier luttaient avec acharnement pour découvrir des armes qui eussent permis de combattre le fléau. Mais la science, en dépit de son développement extrême, en dépit de ses pouvoirs quasi miraculeux, demeurait impuissante.



A dix heures et demie, la vie de la cité reprit son cours normal et les rues de Centropolis redevinrent animées.

Comme on était au plus fort de la saison d'hiver, les courants de la climatisation atmosphérique étaient nettement perceptibles ; dans l'air limpide, les fleuves d'air chaud palpitaient, puissamment brassés par les stations aériennes.

Les citadins, tous grands et maigres, pâles de teint et blonds de cheveux, étaient invariablement vêtus de la même manière : hommes et femmes, enfants et vieillards portaient le short blanc et la blouse blanche en fine étoffe de fibrex souple. Seuls les soldats de l'Armée Sanitaire et les miliciens de la Légion de Surveillance Technoscientifique portaient l'uniforme noir.

Dans les rues et dans les avenues, on ne voyait que des piétons. Les hommes vaquaient à leurs affaires, tandis que les femmes se rendaient aux Offices Commerciaux où elles déposaient leurs commandes.

A tous les carrefours de la ville, les petites voitures *Atocom* filaient silencieusement ; les unes sortaient des tunnels et gravissaient les rampes spiralées des parkings, les autres quittaient les garages surélevés pour s'enfoncer sous terre et rouler vers la banlieue, vers la province ou vers les territoires d'un autre état.

Dans le ciel, les innombrables Hélicoms volaient de terrasse en terrasse, soit pour transporter les gens, soit pour

déposer sur chaque immeuble les approvisionnements et autres marchandises du trafic quotidien.

Sans bruit, sans fébrilité, la cité poursuivait son existence monotone et prostrée. Parfois, une voiture blanche de l'A.S. (Armée Sanitaire) longeait une des artères pédestres: l'ambulance venait prendre les malades à leur domicile afin de les conduire directement vers une des nombreuses Stations d'Hospitalisation où ils attendraient l'agonie et la mort sans gêner personne.

Jadis, l'édition du soir du télépress communiquait en fin d'émission la liste des gens atteints de cancilose dans le courant de la journée, et cette nomenclature équivalait à un avis nécrologique ; mais cette formalité avait été abandonnée depuis une quarantaine d'années, parce que trop funèbre... A présent, quand une lettre ne touchait pas son destinataire, quand un appel ondonique restait sans réponse, quand une facture revenait impayée ou quand le fatidique bulletin portant une grande lettre C imprimée en noir se trouvait épinglé à la porte d'un appartement, on savait ce que cela voulait dire...



A onze heures moins cinq, un Hélicom déposa le professeur Turka sur le toit du C.M.M.P.

Quelques secondes plus tard, le célèbre biologiste était introduit dans le bureau du docteur Hefnir.

Turka ne fut pas autrement étonné de l'accueil glacial que lui fit le directeur du Centre Mondial de Médecine Publique. Il n'en fut d'ailleurs pas effrayé non plus, bien

que le vénérable Hefnir fût son chef hiérarchique suprême et que les colères de l'irascible vieillard eussent la réputation d'être redoutables.

Sans un mot de bienvenue, Hefnir désigna d'un index pointu un siège à l'arrivant. Puis, fixant sur lui ses petits yeux méchants, il lui dit en guise de préambule :

— Professeur Turka, vous êtes démis de vos fonctions. En vertu de l'article 248 du Code qui stipule l'interdiction formelle aux professeurs de souscrire un engagement politique quelconque, je vous chasse de l'Institut Fédéral de Biotechnie... En outre, si les explications que vous allez me donner ne me paraissent pas suffisantes, vous passerez devant la Cour de Justice et je réclamerai contre vous une peine exemplaire... Que signifie cette histoire absurde qui figure au rapport de l'I.F.B. ?... Ce parti Vitaliste dont vous êtes devenu l'apôtre, qu'est-ce que c'est ?

Turka était un homme dans la pleine force de l'âge. Son accession au poste de Chef des Laboratoires de l'I.F.B. avait été le couronnement d'une carrière remarquable, la consécration de sa maîtrise unanimement reconnue. Il avait tout juste soixante-douze ans. Sa maigreur cachait une robustesse assez exceptionnelle, une résistance physique et morale rare.

Héritier des races très primitives qui étaient descendues des monts de l'Oural après les époques sombres du Cataclysme Universel, il avait dans ses veines un sang riche, moins entamé par la dégénérescence séculaire et par la lente érosion des reproductions artificielles pratiquées depuis des millénaires dans les contrées de haute civilisation.

Ses yeux verts avaient un éclat surprenant, sa toison de cheveux roux et drus révélaient la vigueur de son organisme.

D'une voix bien timbrée, il prononça :

— Vous pensez bien, Monsieur le Directeur, que je n'ai pas adhéré publiquement au mouvement Vitaliste sans avoir longuement mûri ma décision... Depuis six mois, j'étudie avec une attention soutenue les thèses de ce nouveau groupement... En âme et conscience, je suis arrivé à la conclusion que le salut de l'humanité avait peut-être sa dernière chance dans la foi militante de ces jeunes hommes courageux... Remarquez, je dis « *peut-être* », car nous ne possédons aucune certitude dans ce domaine. Mais comme je ne vois pas d'autre solution, et comme je suis personnellement au bout de mon rouleau sur le plan de la thérapeutique, je crois qu'il est de mon devoir d'encourager l'idée révolutionnaire des Vitalistes.

A moitié suffoqué d'indignation et de perplexité, Hefnir s'écria de sa voix pointue :

— Pour l'amour du ciel, allez-vous m'expliquer oui ou non ce que veulent ces jeunes fous ? Ils veulent renverser le Gouvernement, paraît-il ?

— Mais non, mais non, fit Turka en haussant les épaules d'un air indulgent. Les réformes dont il est question dans le manifeste des Vitalistes ne sont que des arguments de propagande. Pour frapper l'opinion publique et attirer l'attention sur leur groupe, ces jeunes hommes ont voulu adopter une position téméraire, une position de combat, et, dans un sens, ces provocations sont purement spectaculaires. Le Gouvernement aurait tort de prendre ces menaces au tragique...

— Vraiment ?

— Croyez-moi, Hefnir, ces étudiants ont tout simplement critiqué les Sénateurs pour secouer l'indifférence effroyable des foules. L'impuissance de la science devant le fléau de la cancilose a plongé les populations dans une apathie morbide dont les effets me paraissent aussi dangereux que la maladie elle-même. Pour vaincre cette passivité, les Vitalistes ont pris le parti de frapper un grand coup ; mais je puis vous affirmer que l'essentiel de leur programme est spécifiquement humanitaire.

Le docteur, loin d'être rassuré par cette déclaration, parut piqué au vif.

— Comment ? sursauta-t-il. Une révolution scientifique alors ?... Mais c'est encore bien plus grave ! Je suis visé personnellement par ces malotrus !

— Détrompez-vous. Je connais le chef de la nouvelle association, c'est un de mes élèves, un garçon génial, soit dit en passant. Il achève sa Huitième Supérieure et il se présentera en fin de session devant le jury du doctorat biotechnique... Nous avons eu de longues conversations ensemble et je connais jusque dans le détail ses travaux. L'idée centrale de ses recherches concerne la cancilose.

— Ah ?

Une ride creusa le front du vieux docteur. Tout en passant machinalement la main sur son crâne brillant, il demanda d'un air sarcastique :

— Un nouveau remède ?

— Non, mieux que ça : une nouvelle théorie d'ensemble.

— C'est-à-dire ?

— En marge des travaux qui concernent l'aspect stricte-

ment médical de la cancilose, il préconise la création d'un domaine d'investigations entièrement neuf.

— Expliquez-vous, que diable ! Je vois mal le genre d'innovation qui pourrait être lancée dans l'état actuel des choses.

Le professeur Turka se leva.

— Nous voici au cœur du problème, Hefnir... Quand j'ai annoncé publiquement mon adhésion au parti Vitaliste, je voulais susciter un mouvement de curiosité, un mouvement d'opinion... J'ai promis au chef de notre nouvelle association d'obtenir pour lui une réunion plénière du Sénat et des Chambres mondiales. Devant nos hommes d'Etat et devant nos savants, le fondateur du mouvement Vitaliste exposera lui-même son programme et sa théorie. Je vous donne ma parole qu'il s'agit d'une chose sérieuse et même très sérieuse. En bref, il s'agit peut-être, je vous le répète, du salut de la Race Humaine prise dans son ensemble...

— Asseyez-vous, professeur ! En ma qualité de directeur du Centre Mondial de Médecine, j'ai le droit d'exiger que vous m'informiez complètement de ce qui se trame entre vous et votre élève. Quelle est cette théorie qui va sauver l'humanité ?

— Je regrette. Tous les membres du parti ont fait le serment de ne pas dévoiler actuellement la grande innovation mise au point par leur jeune chef.

— Prenez garde, Turka ! Il y a plus de quarante ans que je suis à mon poste, et vous pensez bien que j'en ai déjà vu défiler des projets pour délivrer la planète du fléau de la cancilose ! Si vous vous obstinez à me cacher les buts réels de cette association, cela vous coûtera cher,

très cher... On ne se moque pas impunément des Autorités, vous le savez !...

— Personne ne songe à se moquer des Autorités, Hefnir. La théorie des Vitalistes est un événement considérable... Vous n'êtes pas obligé d'accorder une confiance aveugle à Dox Gavnor, notre chef, mais il me semble que *ma garantie* morale doit vous suffire en l'occurrence.

— Vous refusez de parler ?

— Pas exactement. Je demande la convocation plénière du Sénat et des Chambres mondiales. Je présenterai mon élève et il exposera lui-même sa théorie.

— D'où sort-il, ce Dox Gavnor ?

— Il est citoyen de Centropolis. Il est âgé de quarante ans et il habite au domaine de Rania, dans le quartier résidentiel de la banlieue Ouest.

— Parfait. J'en parlerai à la réunion du Conseil. Vous pouvez disposer, professeur.

Turka s'inclina légèrement et sortit.

Demeuré seul, Hefnir s'accouda à sa table de travail et sombra dans une profonde méditation. L'attitude intolérable de Turka, ses propros sibyllins, le mutisme tranquille qu'il avait opposé aux questions directes qui lui avaient été posées, tout cela n'avait pas manqué de blesser cruellement l'orgueil du vieillard.

Ce n'était pas la première fois, certes, que son autorité se trouvait mise en échec de la sorte. Mais c'était la première fois que l'adversaire avait l'envergure d'un Turka. Les sénateurs connaissaient la valeur du Chef des Laboratoires de l'I.F.B. Le renvoi pur et simple d'un savant dont la réputation et le prestige étaient aussi grands allait

soulever des incidents. La manière forte n'était peut-être pas très indiquée en la circonstance ; mieux valait recourir à la ruse.

Hefnir redressa son torse, aspira une bouffée d'air, puis, résolu, enfonça d'un doigt sec une des touches de l'appareil ondonique dont le clavier multicolore se trouvait à la portée de sa main droite.

— Miss Muryl, dit-il en se tournant vers le vibrateur circulaire, mettez-moi en communication avec le lieutenant-général Duxat...

Quelques secondes s'écoulèrent, puis la voix sèche du Chef de la Légion de Surveillance se fit entendre :

— Lieutenant-général Duxat... Je vous écoute, docteur Hefnir.

— Ordre d'arrestation immédiate : Dox Gavnor, étudiant, élève de Huitième Supérieure, citoyen de Centropolis, domicilié au domaine de Rania.

— Enregistré. Quelles sont les instructions ?

— Vous mettrez cet homme au secret dans une des cellules du Poste Central, et vous m'enverrez immédiatement sa fiche et son dossier.

— Entendu !

Hefnir coupa la communication, puis, songeur, il se passa lentement la main sur le crâne. L'étrange déclaration de Turka résonnait encore dans ses oreilles : « Il s'agit peut-être du salut de la Race Humaine... »

CHAPITRE II

Dans la classe de Huitième Année Supérieure, les étudiants de l'Université des Sciences suivaient avec attention le cours du professeur Sternar, éminent spécialiste de Microchimie organique.

Ils étaient environ quatre cents, assis sur les gradins de la haute tribune semi-circulaire. Quelques-uns prenaient des notes, mais la plupart demeuraient immobiles, les bras croisés.

Sur le grand écran qui faisait face à la tribune, les images en colorelief de la leçon se déroulaient lentement, tandis que la voix posée du professeur Sternar, diffusée par les vibrateurs invisibles, commentait le film.

Au pied de l'écran, un jeune surveillant d'une cinquantaine d'années, penché sur un étroit pupitre, achevait de pointer la liste des présences. C'était là, en fait, sa seule tâche. Car il n'avait point à s'occuper de l'enseignement proprement dit, le cours étant transmis en direct par relais ondonique depuis l'Institut Fédéral de Centropolis. Dans toutes les villes du pays, les cours universitaires étaient les mêmes ; toutes les émissions scolaires avaient du reste une source unique : la Station Centrale où les professeurs, peu nombreux par rapport à la population

des écoles et des universités, donnaient leurs leçons devant le micro d'un studio.

L'écran s'éteignit à onze heures. Un léger brouhaha succéda au silence studieux de l'assistance.

Pendant un quart d'heure, les étudiants bavardèrent, échangèrent des opinions, confrontèrent des points de vue. Mais, subitement, une sonnerie grêle retentit et tout redevint calme dans la salle. L'écran s'alluma, montrant l'image d'un vieillard aux cheveux blancs et à la barbe blanche, aux épaules un peu voûtées, vêtu d'un lourd manteau pourpre tout brodé d'étoiles d'or.

C'était l'heure de la Prière Collective, et, sur l'écran, le Patriarche Erania commença l'imploration rituelle en élevant vers le ciel ses deux mains diaphanes :

« *O Esprit Invisible, maître de la Vie et de la Mort.*
« *Créateur Inconnu, maître de toutes les sciences.*
« *O Génie Impensable, source de toutes les pensées.*
« *Toi, souveraine puissance qui gouvernes les Univers,*
« *Ecoute la prière de l'humanité !*
« *La mort s'est abattue sur nos peuples et nos races,*
« *O maître de la vie et de la mort,*
« *Nous implorons ta miséricorde...*

Dox Gavnor, un des plus jeunes élèves de la classe, haussa brusquement les épaules et quitta son banc d'une manière discrète quoique résolue.

Cette prière officielle l'irritait sourdement. Au vrai, il avait cessé de croire en cette religion que le Gouvernement

continuait à imposer à tous les habitants des Etats-Fédérés. A ses yeux, le *déosyntisme* était une religion morte. Depuis plus de vingt siècles, — depuis les très anciens bouleversements du Cataclysme Universel, — les prêtres répétaient indéfiniment les mêmes prières, et tout le monde remâchait ces litanies sans même essayer d'en renouveler le contenu spirituel.

Evidemment, l'apparition du fléau de la cancilose avait provoqué un regain de religiosité parmi les foules. Depuis un demi-siècle surtout, depuis que les gens avaient compris qu'ils étaient *sans défense* contre l'étrange maladie et contre la mort qui frappait partout, le zèle superstitieux des peuples se manifestait plus ardemment que jamais ; on priait dans les écoles, dans les bureaux, dans les assemblées du sénat, bref on priait partout.

Dox Gavnor n'approuvait pas cette ferveur populaire qui, disait-il, était une insulte à la véritable grandeur spirituelle. Enlisés dans une résignation proche de l'hébétude, les peuples de la planète trouvaient dans ces prières superficielles un encouragement à leur lâcheté devant la mort. Et le jeune étudiant se révoltait contre cette passivité.



Dox Gavnor n'était pas un garçon comme les autres. Certes, son apparence physique ne le différenciait guère de la plupart des hommes de sa race : long et maigre, le teint pâle, les cheveux blonds, il avait l'aspect habituel du Terrien d'Eurasie et tout particulièrement de l'Eurasien d'origine néo-biologique. Depuis quinze siècles, les labo-

ratoires de Centropolis produisaient des générations dont les caractéristiques essentielles n'avaient pas varié.

Ces créatures humaines — d'ailleurs admirablement conditionnées et dotées d'une longévité qui dépassait quelquefois les cent cinquante ans — avaient été *inventées* jadis par le célèbre professeur Bolina, pionnier du repeuplement artificiel.

Grâce à ce savant d'élite, la planète, dévastée par le Cataclysme Universel, avait été repeuplée en un temps record. Par la suite, le rythme et l'importance de la production des laboratoires gouvernementaux avaient été freinés dans des proportions considérables et ajustés aux possibilités économiques.

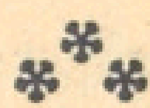
Physiquement, donc, Dox Gavnor était un spécimen tout à fait normal de Terrien ; mais, moralement, il se distinguait de la masse de ses congénères par des dispositions intellectuelles plus étendues et par une combativité d'esprit très exceptionnelle.

Dès son admission à l'école, il avait étonné les examinateurs. Sa rapidité d'assimilation, sa perspicacité, la force de sa mémoire et le don de synthèse de son intelligence lui avaient permis de suivre simultanément — et toujours avec succès — un nombre surprenant de cours.

Cependant, ce qu'il y avait en lui de plus remarquable : la fougue de son tempérament et la hardiesse de ses vues, peu de gens les connaissaient ; une dizaine de condisciples — ses proches amis — et un professeur : Turka.

Face au mystère de la cancilose et de ses effets mortels, Dox Gavnor avait adopté une attitude de combat. Au cours des dix années précédentes, ayant pu rassembler

autour de ses idées une poignée d'adeptes, il avait fondé le mouvement dont le but était de promouvoir une politique DE SALUT A TOUT PRIX.



Pendant que les autres étudiants continuaient à prier avec le Patriarche Erania, Dox Gavnor se rendit à la bibliothèque de l'Université, située au douzième étage sous-sol du bâtiment.

Là, ayant montré sa carte, il fut autorisé à s'enfermer dans une des petites salles individuelles ; il s'installa derrière le pupitre qui occupait le centre de la minuscule pièce, puis il mit l'appareil de sélection en marche. Un écran s'alluma devant ses yeux et, bientôt, les documents qu'il choisissait en appuyant sur les touches de l'appareil défilèrent sur l'écran.

Gavnor étudiait depuis six ans les archives de la section « Histoire des Sciences » ; le travail qu'il avait entrepris était gigantesque, mais le jeune étudiant avait un but bien précis et sa volonté de l'atteindre lui insufflait un courage indomptable.

Après trois heures de labeur acharné, il arrêta son travail et quitta l'Université.

A bord de son petit Volato-200 (un monoplace volant à propulsion énersolaire), il regagna sa maison, située dans le domaine de Rania, à la périphérie ouest de Centropolis.

Il survola rapidement la ville. Sur une distance de plus de soixante kilomètres, l'antique cité, la plus vénérable de tout le continent, étalait ses immeubles blancs, ses avenues,

ses jardins. Le crépuscule veinait le ciel d'ombres mauves et grises.

Gavnor occupait le premier étage d'une très ancienne bâtisse où vivaient une centaine d'étudiants, parmi lesquels les membres du groupe Vitaliste.

Entouré d'un espace vert assez étendu, ce vieil immeuble présentait un avantage appréciable : au fond du jardin, une construction provisoire avait été épargnée par les travaux de démolition prévus dans le plan d'urbanisme du quartier, et les étudiants avaient eu la permission d'y monter leur laboratoire personnel d'étude.

Gavnor et ses amis passaient dans ce labo de longues heures passionnées, à l'abri des importuns, à l'abri surtout des visites de la Légion de Surveillance dont les miliciens avaient la détestable manie de fourrer leur nez partout.

Dans son genre, et bien qu'il eût été aménagé sans le moindre appui financier du gouvernement, le laboratoire du domaine de Rania était une petite merveille ; outre les instruments habituels, on y trouvait une réplique — modeste mais en parfait état de fonctionnement — de la plupart des instruments scientifiques modernes. Il faut dire que Gavnor et ses amis y avaient consacré toute leur fortune. Mais la pauvreté n'effrayait pas ces jeunes chercheurs ; au contraire, elle stimulait leur ardeur au travail.

Dox posa son appareil sur la terrasse de sa maison et débarqua.

Il avait hâte d'expédier son dîner, car il voulait rejoindre ses amis au laboratoire. Ce soir, le professeur Turka devait venir et il y aurait de nouveau des débats enthousiastes. L'adhésion de Turka au parti était un événement formi-

dable, et Dox sentait qu'il approchait du but. Dans sa tête, les idées et les projets tourbillonnaient follement.

Il entra dans son appartement, et il s'arrêta pile au milieu du vestibule : trois soldats en uniforme noir se tenaient là, immobiles, les bras croisés.

— Dox Gavnor, nous vous attendions, dit l'un des miliciens.

Les traits de l'étudiant se durcirent.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il d'un ton abrupt.

— Montrez-moi d'abord votre fiche d'identité, ordonna en s'avançant celui qui devait être le chef du trio.

Gavnor obtempéra et remit au soldat sa Carte Individuelle.

Le milicien confronta avec soin les renseignements qui figuraient sur la carte de l'étudiant et les indications qui lui avaient été remises par le Lieutenant Général Duxat.

— Parfait, dit-il en empochant la carte, vous êtes bien l'homme qui nous intéresse. Vous êtes en état d'arrestation et vous êtes prié de nous suivre.

Gavnor se raidit.

— Pour quel motif suis-je arrêté ? questionna-t-il.

— Nous l'ignorons, mais les ordres sont formels.

— Soit, acquiesça Gavnor ; cette mesure est injuste, mais je sais que vous n'y êtes pour rien. Par discipline, vous êtes tenus d'exécuter les ordres qu'on vous donne... Néanmoins, si vous le permettez, je vais vous expliquer pour quelles raisons un mandat d'arrêt a été lancé contre moi... Plus tard, vous comprendrez quelle triste besogne on vous a fait faire ! Venez voir...

Interloqués par ce bref discours, les trois soldats ne

songèrent pas à empêcher l'étudiant de faire trois pas et d'ouvrir la porte de la première pièce.

La nuit était tombée... Dox alluma le plafonnier. Un éclairage doux et limpide inonda la grande chambre qui était un studio-bureau très sobrement meublé.

— Regardez, dit l'étudiant en désignant de la main le mur qui faisait face à la porte. Ces tableaux représentent le résultat de huit années de recherches... Je suppose qu'il y a eu des cas de cancilose dans vos familles ?

Les miliciens hochèrent affirmativement la tête et s'approchèrent, intrigués, des vingt tableaux alignés sur le mur.

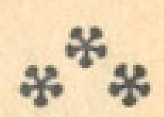
— J'ai étudié toute l'histoire de la cancilose, reprit Gavnor. Les origines de la maladie, son évolution, sa progression, l'échec de tous les traitements, et les conclusions qu'on peut tirer de tout cela... Vous pouvez saisir le sens de ces tableaux, puisque vous avez vos brevets, comme tous les miliciens de la L.S.T...

Les trois soldats s'avancèrent davantage pour étudier les graphiques et les croquis. Cette démonstration en vingt illustrations les laissa pantois ! Surtout le commentaire qui était inscrit sur le dernier tableau en guise de bilan :

« La cancilose n'est pas une maladie, mais le début d'une nouvelle phase de l'évolution de la vie sur cette planète. Le glas de l'humanité terrienne a sonné : l'homme est condamné à disparaître. »

Les arguments de cette démonstration paraissaient irréfutables.

Hypnotisés, les miliciens se retournèrent pour interroger l'étudiant. Mais Gavnor avait disparu.



De toute l'agilité de ses longues jambes, Dox galopait à travers les buissons du jardin. Il arriva au laboratoire, contourna la bâtisse, poussa une petite porte et pénétra en coup de vent dans la salle de travail.

— Alerte ! cria-t-il... Les hommes de la L.S.T. sont à mes trousses pour m'arrêter. Vite ! Cherko ! Mon dossier général !

Les quatre jeunes hommes et les deux jeunes femmes qui se trouvaient dans le labo abandonnèrent instantanément leur travail. Cherko, le plus proche ami de Gavnor, se précipita vers une armoire blindée, en retira un volumineux dossier et le remit à Dox.

— N'oubliez pas les consignes ! haleta ce dernier. Vous n'êtes au courant de rien, vous prenez position contre moi ! Je vous donnerai de mes nouvelles d'une manière ou d'une autre, mais je compte sur vous pour défendre la Cause.

Sur ces mots, il cala son dossier sous son bras et prit la fuite vers le jardin.

Ce qui se produisait maintenant, il l'avait plus ou moins prévu. Mais, en vérité, il n'avait pas pensé que la contre-offensive des milieux officiels se déclencherait si tôt. Il n'y avait que quelques semaines que le parti Vitaliste avait commencé son action publique, et les répercussions de sa propagande étaient restées pratiquement nulles jusqu'ici.

Au fond du jardin, dans la remise, l'Atocom garé là en prévision d'un cas d'urgence se trouvait paré.

Gavnor sauta dans le véhicule, mit le contact et démarra. La petite voiture se lança à fond de train sur la route luminescente dont le trait blanchâtre, rectiligne, scintillait dans l'obscurité nocturne comme un ruban de soie.

Vingt minutes plus tard, abandonnant le véhicule au débouché du tunnel 28 de Centropolis, le fugitif partit à pied le long d'une avenue secondaire bordée de magnolias en fleurs. Les patrouilles de la L.S.T. n'étaient pas encore alertées, semblait-il. On ne voyait ni barrages pour piétons ni brigades volantes.

Par bonheur, le professeur Turka était chez lui.

— Que se passe-t-il ? demanda le savant en voyant la mine anxieuse de celui qui était tout ensemble son jeune chef et son disciple.

— On a lancé un mandat d'arrêt contre moi ! jeta Gavnor. Je vous apporte mon dossier général et je vous le confie... Quoi qu'il arrive, ne divulguez pas notre secret ! Je suis de plus en plus convaincu que si mon plan ne touche pas d'un seul coup les Sénateurs et les Chambres, tout est perdu. Nous aurons contre nous l'Ordre des Médecins, l'Eglise et le Gouvernement.

— Mais... mon pauvre ami, balbutia Turka, bouleversé, que comptez-vous faire ?

— Je me débrouillerai ! Tout ce que je vous demande, professeur, c'est de mettre mon dossier en lieu sûr. Pour le reste, je m'arrangerai pour renouer le contact avec vous...

Le savant prit le dossier, l'enferma dans son coffre.

— Si vous voulez, proposa-t-il brusquement, je vous cacherai ici...

— Jamais de la vie ! se récria Gavnor. Les miliciens

vont sûrement fouiller votre maison ! Il ne faut surtout pas que vous soyez compromis ! Pendant que la L.S.T. s'acharnera après moi, vous continuerez à lutter clandestinement pour le parti !

— Trop tard ! laissa tomber Turka. J'ai annoncé officiellement mon adhésion... Et je crois bien que je suis responsable de ce qui vous arrive : le docteur Hefnir m'a convoqué, m'a menacé...

— Ah ? fit Dox, un peu pris de court par cette révélation. Vous avez parlé de moi au docteur Hefnir ?

— Oui.

— Vous n'avez pas... révélé les plans du Parti ? questionna l'étudiant d'une voix anxieuse.

— Non, que diable ! Je n'oublie pas mon serment !

— Eh bien, à la grâce de Dieu !... Maintenant, il faut que je me sauve !

— Où comptez-vous aller ?

— Une de mes sœurs habite à Silvopolis... Elle a un grand domaine là-bas, un domaine que je connais bien. Les miliciens ne m'y retrouveront jamais !... Adieu, professeur ! Quand le moment sera venu, je vous enverrai un messager...

Gavnor sortit rapidement et se faufila dans la nuit. Quittant l'avenue, il prit un sentier résidentiel dont les méandres conduisaient vers le sud de la cité.

A présent, il avait l'âme plus légère. Les documents les plus importants — les plans d'action et les détails techniques du grand projet — se trouvaient en lieu sûr. Turka, en sa qualité de professeur, était le meilleur gardien de ce trésor. Certes, la Légion de Surveillance

pouvait arrêter Turka et l'expédier dans un Centre de Bannissement comme n'importe quel citoyen ordinaire ; mais la Loi Majeure interdisait d'une façon absolue la violation de ses archives personnelles. Le secret professionnel couvrait les documents appartenant aux professeurs, aux sénateurs, aux juristes, aux prêtres et aux diplomates.

Il ne s'agissait plus que de gagner la seconde manche de cette bataille qui commençait : se dérober aux investigations de la Légion.

C'était important aussi. Car il fallait disposer d'un minimum de liberté pour continuer en secret les activités du mouvement. Plus que jamais, il fallait rester sur la brèche ! En annonçant publiquement son adhésion, Turka allait susciter un certain remue-ménage dans les sphères élevées du pays ; le Parti révolutionnaire des Vitalistes faisait officiellement son entrée dans le monde !

Cette pensée fouetta l'instinct agressif de Gavnor. Un sourire heureux apparut sur ses traits et ses yeux bleus prirent un éclat profond.

Il marchait à longues foulées, attentif à ne pas quitter les petites avenues. Les grandes artères principales, beaucoup plus éclairées, pouvaient être dangereuses. Car, depuis le moment où il avait planté là les trois miliciens venus pour l'appréhender chez lui, le Central avait dû lancer ses avis à tous les postes auxiliaires de la ville et de la banlieue.

A l'entrée du secteur sud, Gavnor ralentit le pas.

Il était obligé de franchir le carrefour. Seulement, à l'intersection des avenues principales, trois puissantes

voitures noires qui stationnaient constituaient une barrière infranchissable.

« Bon ! » se dit l'étudiant. « Voilà le premier barrage. »

Il fit demi-tour et marcha une dizaine de minutes avant de bifurquer dans une allée qui s'amorçait vers la gauche.

Un quart d'heure plus tard, il aperçut de nouveau une voiture de la L.S.T. entourée d'un détachement de miliciens.

Il rebroussa chemin et s'élança dans une autre direction. Pendant une demi-heure, il s'éloigna résolument des carrefours, puis il tenta une troisième manœuvre pour franchir la route et pénétrer dans le secteur sud.

Mais, derechef, il aperçut un peloton de miliciens. Et il comprit alors que la mobilisation policière s'amplifiait de seconde en seconde, et que les vérifications des allées résidentielles avaient été entamées.

Ces gens allaient bougrement vite en besogne ! Inquiet, Dox s'arrêta pour réfléchir. La chasse à l'homme s'organisait méthodiquement, froidement, inexorablement. Et, malgré l'étendue de la ville, le filet allait se resserrer autour du fuyard.

Les moyens techniques dont disposait la police étaient redoutables.

Gavnor se remit à marcher en s'orientant vers l'Est. Avait-il quelque chance de trouver un passage à mesure qu'il s'écartait des croisements principaux ? Il n'en était plus trop sûr... En fait, il avait commis une grosse faute : il était resté deux ou trois minutes de trop chez Turka.

Un bruit de voix le fit tressaillir. Pas de doute, une escouade de miliciens inspectait les allées privées : les

soldats gardaient constamment la liaison entre eux au moyen de leur ondovox portatif.

Gavnor hésita une fraction de seconde, puis pénétra promptement dans le jardin d'un haut immeuble de plus de trente étages. Il contourna le building, erra parmi les massifs de fleurs et découvrit finalement la seconde sortie du jardin. Après quelques pas dans le sentier, il s'engouffra dans le jardin d'un autre immeuble.

En longeant l'imposante bâtisse, il entendit, par une des fenêtres du rez-de-chaussée, la voix du speaker de l'émetteur prioritaire de Centropolis :

« ... *âgé de quarante ans, étudiant de Huitième Année* « *Supérieure, assistant du professeur Turka. Démuni de sa* « *fiche d'identité, Dox Gavnor ne peut être accueilli par* « *aucun citoyen. Quiconque lui offrira le refuge se verra* « *inculpé de complicité. Attention, attention, nous* « *répétons le communiqué : un mandat d'arrêt a été* « *lancé contre le nommé Dox Gavnor, résidant au domaine* « *de Rania, secteur banlieue ouest de Centropolis. Accusé* « *de menées subversives, Dox Gavnor a pris la fuite. Il est* « *âgé de quarante ans...* »

Cette fois, c'était la grande offensive, pas de doute !

Entrer dans une maison au hasard et s'y cacher, il ne fallait plus y songer.

A l'instant précis où il allait une fois de plus traverser une allée entre deux jardins, Gavnor s'immobilisa. Il n'eut que le temps de se jeter à plat ventre derrière un volumineux buisson d'hortensias : deux miliciens passaient en répétant leurs consignes dans le vibrateur de l'appareil suspendu sur leur poitrine :

« *Immeuble 56... sentier 18. Rien à signaler...* »

Ils passèrent à moins de deux mètres de l'homme qu'ils cherchaient.

Une minute plus tard, sortant de sa cachette, Gavnor prit son élan et fila du côté opposé. A l'embranchement de l'allée, il distingua la silhouette de deux soldats ; il fonça sur eux. La bataille fut courte. Animé par un courage de démon, le jeune étudiant assomma l'un après l'autre, avec une rapidité inouïe, les deux policiers qui s'attendaient à tout, sauf à une attaque aussi directe, aussi follement téméraire.

En un tournemain, Dox délesta un des miliciens de son pistolet à rayons tétanisants. Puis, avec cette audace résolue des hommes traqués, il traversa la route et disparut dans une des avenues résidentielles du secteur sud.

Une heure plus tard, il frappait à la porte de Chandyl, une femme d'environ soixante ans, grande et blonde, au visage empreint de tristesse.

— Dox ? s'exclama la femme, craintive.

— Laissez-moi entrer, Chandyl... Votre mari est-il là ? J'ai besoin de lui...

La femme referma rapidement la porte dès que Gavnor l'eut franchie. Elle se tourna vers le fuyard.

— J'ai entendu l'émission spéciale de la L.S.T., dit-elle à mi-voix. Pourquoi vous cherchent-ils ? Ont-ils découvert quelque chose ?

— Les jeux sont faits, répondit Gavnor d'une voix frémissante. Turka a annoncé son ralliement, et le docteur Hefnir a déclenché son attaque. Maintenant, le Parti entre

en lutte. Il faut que Rhogor me conduise secrètement chez ma sœur, à Silvopolis.

Il y eut un silence. Chandyl, le visage hermétique, paraissait absente.

— Mon mari ne peut plus rien pour vous, Dox, dit-elle enfin. Il y a trois jours, il s'est réveillé en pleine nuit, brûlant de fièvre... Les tumeurs ont fait leur apparition ce matin... L'ambulance est venue au début de l'après-midi...

— Dieu ait son âme, murmura machinalement Gavnor en baissant la tête.

C'était la phrase rituelle.

Ainsi donc, le brave Rhogor, le fidèle de la première heure, allait mourir, victime lui aussi de l'effroyable cancilose. Gavnor, peiné, revit ce compagnon avec lequel il avait tant de fois discuté. Rhogor, préparateur au laboratoire de l'I.F.B., avait été un des premiers à faire confiance aux travaux du jeune élève de Turka. Il avait adhéré au Parti Vitaliste, il avait prêté le serment, il avait accepté le rôle ingrat de protéger la fuite du chef en cas d'alerte grave.

Malheureusement, il n'était plus là pour remplir sa mission.

Chandyl, au prix d'un effort visible, proposa :

— Si vous le désirez, Dox, je vous cacherai ici... Je ne veux pas renier la promesse que mon mari vous avait faite...

Gavnor secoua lentement la tête.

— Non, me cacher ici serait une folie... Ils feront des fouilles domiciliaires chez tous les gens que j'ai pu connaître. Du reste, le plan ne prévoyait pas que je me

cacherais ici... Mais Rhogor m'avait promis de prendre certaines dispositions...

— Je sais. Nous avons un uniforme de milicien de la L.S.T... Si vous voulez risquer la partie...

— Je n'ai pas le choix.

La femme alla dénicher dans un placard l'uniforme noir que Rhogor s'était procuré Dieu sait comment. Dox changea aussitôt de costume.

Il prit congé de Chandyl. Au moment où il sortait sur le palier, trois miliciens s'avancèrent.

— Inutile, Gavnor ! railla durement un des soldats. Nous faisions le guet autour de la maison, nous vous avons vu arriver...

Le fugitif fut instantanément mis hors d'état de se défendre. Les menottes claquèrent autour de ses poignets.

— Arrêtez les gens qui habitent là ! ordonna le chef à ses deux acolytes.

Puis, à Gavnor :

— En route, mon garçon ! Une voiture nous attend en bas !...

La grosse Atocom noire fila comme un bolide vers le centre de la ville.

Vingt minutes après son arrestation, Dox comparaissait devant le Lieutenant Général Duxat.

Le chef suprême de la L.S.T. était assis derrière son bureau. Sanglé dans son uniforme noir, il paraissait d'une maigreur effrayante. Sa large bouche était entourée d'un double sillon amer qui semblait allonger davantage encore sa longue figure blême.

— Ah, vous voilà ! dit-il en examinant le prisonnier

de la tête aux pieds. Vous avez voulu faire le malin, n'est-ce pas ?

Gavnor ne broncha pas.

Le policier eut un sourire sinistre :

— Votre attitude inqualifiable ne va pas améliorer votre cas, mon pauvre ami ! J'expliquerai dans mon rapport comment vous avez essayé de vous soustraire à la Justice...

Gavnor répondit non sans fierté :

— Je vous conseille de me garder d'une manière particulièrement vigilante, Lieutenant. Si jamais l'occasion s'en présente, je ne manquerai pas de vous fausser compagnie.

Le policier fit un signe de tête aux miliciens qui avaient introduit l'étudiant.

— Emmenez-le ! Cellule 3, dispositif A.P.

A peine dans sa cellule, Gavnor se sentit envahi par un étrange malaise. Un léger bourdonnement lui agaçait les tympans. « Un rayonnement », pensa-t-il... et il dut se coucher sur le lit de plastec qui occupait la moitié de l'étroite pièce.

Il sombra presque aussitôt dans une torpeur complète.

CHAPITRE III

Gavnor ouvrit les yeux. Mais, ébloui par une vive lumière blanche, il dut les refermer aussitôt. La peau de son visage et de son torse nu picotait comme sous l'action d'une chaleur intense.

Une voix sèche articula :

— Eteignez les projecteurs ! Il est réveillé...

Il y eut un déclic. La sensation de chaleur disparut. Gavnor leva prudemment les paupières.

Il lui fallut deux ou trois minutes pour reprendre conscience de la réalité. On l'avait étendu sur une table d'opération, au centre d'une salle circulaire dont les murs blancs et lisses étaient constellés de plots lumineux et de projecteurs en fibre de verre.

Aux commandes d'un générateur de rayons, une femme vêtue d'une longue blouse blanche tournait le dos au prisonnier. Debout à côté de la table se tenait un homme au visage mince et glabre dont la blouse portait l'insigne du Service Sanitaire.

— Miss Armelya, dit le médecin, je vous confie le détenu... Les indications de contrôle sont parfaites.

Et, sans un mot à l'étudiant, le docteur sortit.

Gavnor se mit sur son séant. Il se sentait dans une forme physique excellente.

— Où suis-je ? demanda-t-il.

La femme en blanc se retourna. Dox eut un coup au cœur et ses prunelles bleues se dilatèrent : jamais il n'avait vu un visage féminin aussi beau.

— Vous êtes au Centre de Bannissement O.1., dit-elle avec douceur.

Quittant la machine dont elle avait fermé le contact, elle prit une petite pile de vêtements posée sur une chaise métallique et la tendit à Gavnor en disant :

— Vous pouvez vous mettre debout et vous habiller. Voici votre uniforme de détenu...

Elle se détourna pour laisser au prisonnier le temps de revêtir son nouveau costume : pantalon et blouson de toile rouge vif. Sur le blouson, du côté gauche de la poitrine, un chiffre blanc dans un cercle noir : 371.

— Comment diable suis-je arrivé ici ? questionna Dox en achevant de boutonner son blouson. Je ne me souviens de rien.

— Evidemment ! répondit la jeune femme. Les prisonniers sont toujours plongés en état de catalepsie pendant leur transfert...

— Curieux procédé... Dans quelle région sommes-nous ici ?

La jeune femme eut un petit rire narquois teinté de gentillesse.

— En voilà une question ! C'est précisément pour que vous ne puissiez jamais savoir dans quelle contrée vous vous trouvez, que le voyage a eu lieu pendant que vous étiez inconscient.

— Bien trouvé, reconnut Dox. Voilà une précaution qui coupe court à toute tentative de communication avec l'extérieur.

— En effet...

Le prisonnier ne pouvait s'empêcher de contempler avec une insistance involontaire la jeune femme. Elle n'avait guère plus de trente ans ; ses joues avaient encore la fraîcheur veloutée de l'adolescence. Des cheveux blonds et bouclés encadraient son visage d'un ovale admirable ; ses lèvres ourlées étaient comme un fruit ; ses yeux couleur pervenche irradiaient une lumière profonde et pure ; son

front, son nez, ses oreilles finement ciselées avaient un charme exquis.

Sous le regard bizarre de l'étudiant, elle se remit à sourire.

— Pourquoi me regardez-vous comme ça ? s'enquit-elle. C'est la première fois que vous voyez une assistante C.B.?...

— Oui, répondit Gavnor, c'est la première fois que je vois une Assistante C.B... C'est aussi la première fois que je rencontre une jeune femme aussi jolie que vous !...

Une légère rougeur de confusion colora les pommettes de l'Assistante.

— Allons, dit-elle en haussa les épaules, ne racontez pas de bêtises. Je ne suis pas ici pour recevoir des compliments, je suis ici pour faciliter votre adaptation. Venez au bureau, nous allons constituer votre dossier...

— On ne m'attache pas ? s'étonna Gavnor d'un ton railleur.

L'Assistante parut surprise.

— Vous attacher ?... Pourquoi cela ?... Vous êtes un homme libre ici. Du moment que vous ne cherchez pas à sortir des limites du Centre, et du moment que vous ne provoquez ni troubles ni désordres, vous pouvez mener une existence tout à fait normale...

Ebahi, Dox ne trouva rien à répondre. Il suivit docilement l'Assistante qui le guida à travers un dédale de couloirs blancs jusqu'à un bureau dont les murs étaient garnis d'écrans et de tableaux luminescents.

Prenant place derrière une table, la jeune femme désigna un siège au prisonnier. Un bref interrogatoire de vérification d'identité fut enregistré, puis l'Assistante déclara :

— A partir de ce moment, vous n'avez plus qu'un nom... et ce nom est d'ailleurs un numéro : vous êtes 371. Pendant toute la durée de votre séjour ici, vous resterez sous mon autorité. Je m'appelle Armelya. Pour toute question personnelle et administrative, vous vous adresserez à moi : vous avez un appareil ondonique dans votre chambre et vous pouvez m'appeler quand c'est nécessaire. Voici le règlement intérieur du Centre : lisez attentivement cette brochure, cela vous évitera bien des désagréments.

Dox se leva, prit la brochure puis se rassit.

— Combien de temps vais-je rester ici ? demanda-t-il.

— Durée indéterminée, dit l'Assistante... A quelle peine avez-vous été condamné ? Votre fiche ne porte aucun renseignement juridique ou pénal.

— Je n'ai pas été condamné, répondit Gavnor. Je ne suis même pas passé en Cour de Justice ! C'est illégal.

— Ah ? fit l'Assistante.

Puis, ayant réfléchi :

— Toute peine de bannissement doit être prononcée par une Cour de Justice, à l'exception des affaires politiques et des affaires ayant trait à la Sûreté Fédérale.

— Vous connaissez votre Code sur le bout des doigts, fit observer Dox avec bonne humeur. Je suppose qu'on m'a rangé parmi les délinquants politiques. Et, si je comprends bien, il n'est pas impossible que je moisisse ici jusqu'à la fin de mes jours ?

La jeune fille hésita.

— Eh bien... oui, admit-elle comme à regret, quand la durée n'est pas déterminée...

Elle n'acheva pas sa phrase, mais ses yeux se fixèrent

sur le visage du prisonnier d'une manière étrangement inquiète. On eût dit qu'elle ressentait une pitié presque douloureuse à l'idée qu'il ne quitterait peut-être plus jamais ce lieu d'exil.

— Quelle faute avez-vous commise ? demanda-t-elle à mi-voix.

— Quelle faute ? riposta-t-il d'un ton arrogant et amer. Je m'étais mis dans la tête de sauver l'humanité, ni plus ni moins.

Elle ne le crut pas.

— Vous avez le droit de garder votre secret, acquiesça-t-elle. Mais les prisonniers du Centre O.1. sont généralement des cas graves. Nous sommes organisés pour les peines de longue durée.

— Mon histoire serait trop longue à raconter, dit Dox. De toute façon, même si je ne retrouve plus jamais la liberté, mes travaux et mes idées triompheront. J'ai des amis qui continueront la lutte !...

Les yeux de Gavnor étincelèrent.

— On peut mettre un homme en prison, ajouta-t-il, frémissant, on peut lui ôter la liberté et même la vie : la pensée finit toujours par triompher !

Armelya resta silencieuse, les yeux fixés sur le banni 371.

— Je n'abdiquerai jamais ! reprit Gavnor qui semblait parler pour lui-même plus que pour son interlocutrice. J'ai toujours eu en moi la certitude d'avoir une mission à accomplir. Si mon destin le veut, je réussirai. Du reste, j'ai prévenu en toute loyauté le Lieutenant Général Duxat : à la première occasion, je m'évaderai ! Vous voilà prévenue, vous aussi, Miss Armelya...

La jeune fille avait pâli. Une émotion l'avait gagnée qu'elle ne pouvait dissimuler. Ce n'étaient certes pas les paroles de défi du prisonnier qui la remuaient, c'était bien autre chose. Elle n'avait jamais vu un jeune homme dont les yeux avaient cet éclat, dont la voix vibrait ainsi, dont l'âme ardente dégageait un tel magnétisme.

Au cours de ses études, la jeune Assistante avait étudié les types humains les plus divers ; elle avait visité les Centres de Bannissement où étaient groupés des voleurs, des meurtriers, des escrocs, toutes sortes d'individus anormaux dont la communauté avait dû se débarrasser. En outre, elle avait reçu une formation d'observatrice psychologique spécialisée : elle avait été entraînée à lire dans l'âme humaine comme dans un livre ouvert.

Or, pour la première fois, elle se trouvait en présence d'un être dont la puissance spirituelle et l'ampleur d'intellect paraissaient démesurées quoique parfaitement équilibrées. En contraste avec le *tonus* assez faible de la majorité des gens, cet homme-ci possédait une vitalité indéniablement exceptionnelle. Quel acte illégal pouvait-il avoir commis pour se trouver sous le coup d'une condamnation aussi terrible : bannissement pour un temps indéterminé ?...

— Renoncez à tout espoir d'évasion, dit-elle brusquement. Si vous tentiez de franchir la forêt qui entoure le Centre, vous iriez à une mort certaine. Il y a un triple barrage de rayons qui dresse entre vous et la liberté un mur absolument infranchissable. Ni de l'extérieur ni de l'intérieur, personne ne pourrait vous aider à sortir d'ici...

— Nous verrons cela, répondit Gavnor.

— Vous êtes étudiant en biotechnie, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Si cela vous convient, je vous affecterai à la section des laboratoires.

— Vous vous moquez de moi ? maugréa-t-il en fronçant les sourcils.

— Mais non. Tous les détenus travaillent... Nous avons des installations parfaitement outillées, et vous êtes autorisé à choisir une activité en rapport avec vos aptitudes...

Dox ne put réprimer un petit rire sarcastique.

— Si vous avez un laboratoire de recherches, dit-il, je vous propose de poursuivre mes travaux sur la cancilose.

Au grand ébahissement du prisonnier, Armelya répondit :

— C'est entendu !...

Elle se leva.

— Il nous reste quelques formalités techniques à remplir... Voulez-vous me suivre ?

Elle le conduisit dans une chambre remplie d'appareils apparemment très compliqués.

— Prenez place sur ce fauteuil, dit-elle.

Il obéit.

Elle lui posa un casque à électrodes sur la tête, des bracelets enregistreurs aux poignets et aux chevilles, puis elle se posta devant un tableau hérissé de manettes et de cadrans.

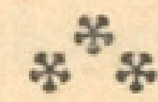
Elle enfonça un disjoncteur, et le bourdonnement du courant fit vibrer les instruments.

Après cinq minutes, elle rabaissa le disjoncteur. Une fiche couverte de formules rouges et bleues sortit de l'une des machines.

— Avec ceci, dit-elle, les détecteurs de la L.S.T. vous retrouveront où que vous vous cachiez... C'est votre coefficient individuel de rayonnement vital...

— Belle organisation ! concéda-t-il. Mais, rassurez-vous : depuis que vous m'avez promis un laboratoire, je me sens moins pressé de vous fausser compagnie.

— Je vais vous montrer votre chambre, et ensuite nous irons à la section scientifique...



Le détenu 371 s'habitua vite à sa nouvelle vie. Certes, la privation de liberté était une épreuve accablante. Bien que le Centre fût vaste et peuplé de plusieurs milliers d'hommes et de femmes, on sentait peser sur tous le fardeau physique et moral d'une existence dénuée de signification.

La plupart des prisonniers étaient des gens qui avaient soit commis un vol ou un meurtre, soit violé gravement les lois des Etats-Fédérés.

Séparés d'une manière totale de leurs familles, les détenus souffraient de solitude, de nostalgie ou de remords ; et la plupart se traînaient avec indolence au long des jours qui ne voulaient plus rien dire. Mornes, taciturnes, ils vaquaient d'un air absent à leurs occupations diverses, heureux de retrouver, le soir, leur chambre et leur lit. Le sommeil leur procurait les pitoyables consolations du rêve ou de l'oubli...

Le 371 ne tarda pas à trancher sur l'ensemble des bannis ; il s'attira évidemment des railleries acerbes de la part de

ses compagnons de misère, mais cela ne changea en rien son attitude.

Gavnor était trop ardent, trop impétueux pour céder à l'ambiance amollissante du Centre. A vrai dire, après un mois de détention, il s'aperçut qu'il avait presque oublié qu'il vivait bel et bien dans une prison ! Habitué à mener de front de nombreuses activités, il s'était inscrit comme volontaire dans plusieurs secteurs du Centre. Il travaillait au laboratoire de biologie humaine, il travaillait au département médical d'observation de la cancilose, au service des Préparations Pharmaceutiques, participait aux recherches cliniques de l'hôpital, bref, du matin tôt jusqu'au soir tard, il ne s'arrêtait que pour prendre hâtivement ses repas au réfectoire de sa division.

Bien souvent, quand ses occupations de volontaire lui laissaient quelques heures de loisir, il se plongeait dans une expérience d'embryologie animale et, passionné, il complétait avec minutie les résultats de ses expériences anciennes.

Un matin, Miss Armelaya vint le chercher au labo.

— Le docteur vous attend, 371... C'est votre tour pour la visite médicale obligatoire...

Le médecin examina le prisonnier.

— Parfait, dit-il en tapotant amicalement l'épaule de Gavnor. Vous avez l'air de vous adapter sans trop de mal à cette vie en circuit fermé. Etat physique et moral particulièrement brillant.

— Bien sûr ! s'exclama Dox en riant. Je surveille ma forme.

Le docteur lui jeta un coup d'œil machinal.

— Vous espérez sortir bientôt ?

— Oh, je crois que ça m'est égal ! Je suis très heureux ici, je vous assure.

— Tant mieux, conclut le médecin.

Armelya et le 371 quittèrent la pièce. Après quelques instants de silence, la jeune fille murmura :

— Vous n'êtes pas un prisonnier bien encombrant, vous. J'ai trois cents détenus sous ma garde, et vous êtes celui que je vois le moins fréquemment. Vous n'avez donc rien à me demander ?

— Non, dit Gavnor.

— Vous avez lu la brochure que je vous ai remise lors de votre arrivée ?

— Naturellement !

— Vous avez remarqué que les prisonniers âgés d'au moins quarante ans peuvent se marier avec une prisonnière de leur choix, pourvu que celle-ci soit d'accord et qu'elle ait plus de trente ans...

— Oui, j'ai lu cela.

— Vous ne...

Il l'interrompit :

— Me marier ? Pas question ! Je suis trop absorbé par mes travaux ! D'ailleurs...

Il se tourna vers l'Assistante et il la regarda en souriant.

— Vous êtes la seule femme que je pourrais épouser, Miss Armelya... Dès le moment où j'ai ouvert les yeux, quand je me suis réveillé de mon sommeil cataleptique, je suis tombé amoureux de vous...

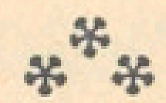
La jeune fille rougit puis pâlit, visiblement touchée par cet aveu inattendu. Elle resta une minute à se mordiller

les lèvres, puis elle répondit d'une voix qui n'était pas tout à fait aussi ferme qu'elle l'eût voulu :

— Vous n'avez pas lu dans la brochure qu'il est formellement interdit de manquer de respect envers les Assistantes ? Si vous recommencez des plaisanteries de la sorte, je me verrai obligée de vous infliger huit jours de pénalisation.

— Je ne plaisantais pas, dit simplement Gavnor. C'est parce que je vous aime que je préfère vous rencontrer le moins souvent possible, Miss Armelya.

Furieuse, la jeune fille pivota sur ses talons et s'éloigna d'un pas rapide en direction de son bureau.



Il y avait exactement neuf semaines que Gavnor avait revêtu l'uniforme rouge des bannis quand, un matin, Miss Armelya le convoqua par un appel ondonique. Il se rendit aussitôt au bureau de l'Assistante.

— Il y a des nouvelles pour vous, 371, dit-elle d'une voix glaciale. Revenez ici, dans mon bureau, à 14 heures précises. Je vous conduirai à la salle de catalepsie. On vient vous chercher à 15 heures pour vous emmener à Centropolis : le directeur vient de me transmettre ces instructions. Je suppose que vous êtes libéré..

Dox pencha la tête et, pensif, murmura :

— Mes amis ont probablement lutté pour obtenir ma libération... mais je ne croyais pas que les choses iraient si rapidement.

— C'est tout l'effet que cela vous fait ? s'étonna la jeune

fille qui abandonna sans le savoir son attitude froide et réservée.

— Oui, avoua-t-il en levant les yeux. Vous oubliez peut-être que je vous aime ?... Rien que de vous savoir ici, dans votre bureau ou dans un coin quelconque du Centre, cela m'était infiniment doux. Partir, ne plus jamais vous revoir... cette perspective, je m'en rends compte, m'est extrêmement pénible... Demain, je serai un homme libre, j'aurai le droit de vous épouser... si vous acceptez, Armelya.

Interdite, la jeune fille balbutia :

— Comment l'avez-vous deviné, Dox, que je vous aime, moi aussi ?... Dans cinq jours, je rentrerai à Centropolis pour y passer mes deux semaines de permission semestrielle... Faites-moi signe, j'habite à MD 17, immeuble 42, treizième étage. Je vous présenterai à mes tuteurs...

Dans un élan, Gavnor s'avança vers Armelya. Elle s'était levée. Il la prit dans ses bras et l'embrassa avec ferveur.

— En vous épousant, Dox, dit-elle simplement, je perdrai mon poste d'assistante. Nous n'avons pas le droit de nous marier...

— Qu'importe, ma chérie ! Je vais être célèbre et puissant ! Vous serez une des premières dames du pays, vous n'aurez plus besoin de travailler !

Armelya se dégagea.

— Je suis terriblement émue, dit-elle dans un souffle... Laissez-moi seule, je vous en prie...

— Nous nous retrouverons dans six jours ! lança-t-il joyeusement en quittant la pièce.

***

Le soir même, Gavnor, redevenu un homme libre, était accueilli à Centropolis par ses amis et par le professeur Turka.

Réunis dans le laboratoire du domaine de Rania, les Vitalistes fêtèrent le retour de leur chef. Des bouteilles de tonoisie furent débouchées en l'honneur de cet heureux événement.

— A ta santé, Dox ! s'écrièrent garçons et filles en levant leur coupe.

Les coupes furent remplies une deuxième fois.

— A notre victoire ! proposa Gavnor.

Le troisième toast, Gavnor le porta à la santé d'Armelya.

— Vous la verrez dans quelques jours, promit-il, et vous viendrez tous à notre mariage !

Le professeur Turka manifestait moins d'entrain que ses jeunes compagnons. Dox s'en aperçut.

— Vous me paraissez bien soucieux, professeur !

— Oui et non... Je suis très heureux d'avoir réussi à vous faire sortir de prison, cela va de soi. Mais je suis un peu effrayé par... par votre confiance, par votre joie. Notre victoire n'est pas encore acquise, croyez-moi ! J'ai dû batailler ferme pour obtenir la convocation plénière du Sénat et des Chambres... Le rusé Hefnir n'a pas osé protester ouvertement, mais j'ai la conviction qu'il prépare sa revanche ! La réunion a été fixée au dernier samedi de ce mois ; par conséquent, Hefnir dispose de quinze jours

pour nouer ses intrigues dans l'ombre, et ça ne me dit rien qui vaille !...

— Vous ne croyez pas que mon projet va soulever l'enthousiasme de l'assemblée ? fit Gavnor, un peu surpris.

— Eh bien... je n'en suis pas trop sûr, avoua Turka. Les idées nouvelles sont rarement bien accueillies ; or, la vôtre est non seulement nouvelle, mais prodigieusement révolutionnaire.

— Peut-être, objecta Dox, mais il me semble que ma démonstration rigoureuse *doit* convaincre les membres des Chambres Scientifiques.

— Ne vous faites tout de même pas trop d'illusions, grommela le savant... Hefnir est un redoutable conspirateur, vous le savez. D'autre part, l'Ordre des Médecins va se dresser contre votre projet...

— Je leur opposerai les progrès implacables de la cancilose. Les statistiques jouent en ma faveur !...

— Hmm, hmm, bougonna Turka, sceptique et sombre.

CHAPITRE IV

Enfin, le grand jour était arrivé ! Dox Gavnor ne pouvait s'empêcher de considérer cet événement comme une première victoire. Devant les plus hautes autorités fédérales, il allait exposer son grand projet Vitaliste.

L'assemblée avait été convoquée pour dix heures du matin.

Un peu avant neuf heures, Dox quitta le domaine de Rania et s'envola vers la ville. Il tenait absolument à passer un moment avec Armelya avant de livrer la bataille décisive de sa vie.

Il était rayonnant.

Armelya ne l'était pas moins, mais une ombre d'anxiété se mêlait cependant à son bonheur. Une femme aimante a toujours peur quand celui qu'elle chérit se lance dans une aventure publique trop retentissante.

Blottie dans les bras de Dox, elle ne put que savourer en silence la douceur pathétique de ces derniers instants avant le sensationnel tournoi.

— Je viendrai t'apporter directement les nouvelles, ma chérie, promit-il.

Il lui prit le menton et il l'obligea à lever la tête. Il ne se lassait pas de contempler ce beau visage qui lui insufflait tout à la fois un courage sans limite et une confiance quasi divine.

— A bientôt ! dit-il.

Il l'embrassa et repartit allègrement. Un quart d'heure plus tard, il pénétrait dans le Palais Fédéral dont la coupole de marbre blanc se dressait, grandiose et monumentale, au cœur même de la cité.

Dans le hall du palais, une cohorte de journalistes se ruèrent pour le filmer.

Depuis la veille, il était devenu une vedette ! Télépress avait annoncé l'assemblée plénière et diffusé des longs commentaires au sujet du jeune savant qui allait révolu-

tionner de fond en comble les données scientifiques du problème de la cancilose.

Comme la séance devait être transmise en direct, on pouvait être sûr que la moitié de la planète se trouvait en attente devant les écrans ondoniques. Etait-ce à dessein qu'on avait choisi le samedi, jour de détente ?

Quand le professeur Turka monta à la tribune pour présenter son élève, un silence impressionnant tomba sur l'assistance. Les personnalités groupées dans les tribunes étaient au nombre de huit cents : deux cent cinquante sénateurs, cinq cents membres des Chambres Scientifiques, cinquante membres du Conseil Fédéral Suprême.

— Messieurs, commença Turka de sa voix ferme, c'est un honneur pour moi de présenter aujourd'hui à votre auguste assemblée un homme que je considère comme le plus remarquable élève de toute ma carrière professorale... Cet homme, vous le savez, a fondé un parti nouveau qu'il a baptisé d'un nom que vous comprendrez tout à l'heure : le Parti Vitaliste... Dox Gavnor est dès maintenant, je ne crains pas de le dire, un des plus grands savants de notre époque. Je suis fier de m'être rallié à ses idées... Que sont-elles, ces idées ?... Il va lui-même, dans un instant, vous les exposer ; mais je voudrais vous demander d'accueillir avec le sang-froid qui doit présider à tout examen scientifique, un plan qui vous étonnera certainement. D'autre part, je dois vous demander de faire un effort mental pour renoncer à cet ensemble d'idées reçues, de traditions, de préjugés qui constituent le bagage habituel de toute civilisation ancienne. Votre choix, en définitive, sera le suivant : d'un côté, un fait nouveau dont les consé-

quences lointaines sont effroyables : j'ai parlé de cancilose... De l'autre côté, une théorie nouvelle de la vie et du salut de l'humanité. Votre décision, Messieurs, je vous conjure de ne pas la prendre à la légère. En âme et conscience, je suis profondément convaincu, quant à moi, que ce qui est en jeu c'est l'avenir même de la race humaine sur cette planète... Dox Gavnor n'est pas seulement un savant : nous pouvons reconnaître en lui un prophète. Oui, un prophète qui nous est envoyé par les mystérieuses puissances qui régissent l'univers ! Nous ignorons les desseins ultimes des dieux, mais peut-être sommes-nous libres, en dernier ressort, de choisir entre la vie et la mort. Et il dépend de vous, de votre lucidité, de votre sagesse, que la mission de vie dont Dox Gavnor me paraît chargé, puisse s'accomplir...

Turka esquissa un bref salut et quitta la tribune. L'assistance, impressionnée, demeura tendue et silencieuse.

Alors Gavnor gravit les marches de la haute tribune, déposa son dossier sur le pupitre, l'ouvrit, se recueillit une seconde, promena un long regard sur ce vaste éventail de visage déployé devant lui, puis commença d'une voix calme :

— Messieurs... La théorie que je vais avoir l'honneur de vous exposer est le résultat de dix années de recherches. Il ne m'est pas possible d'étaler ici le détail d'une démonstration dont chaque partie a fait l'objet d'une étude en profondeur. Je vais donc simplement tracer la ligne dominante de mes travaux... Reportons-nous, si vous le voulez bien, aux origines du phénomène vital de notre planète. Nous assistons, il y a quelque quinze cents millions

d'années, à l'irruption d'une vie autonome au sein de la matière. Au cours d'un long processus d'évolution dont les phases ont été explorées par nos grands savants, nous voyons les étranges transformations subies par le noyau vital primitif. Du protozoaire à l'organisme plus complexe, et du poisson à l'homme, les métamorphoses progressives s'accomplissent comme sous l'effet d'une pensée dirigeante dont les intentions mystérieuses peuvent cependant faire l'objet d'un déchiffrement intelligible. Quel est le secret de la substance de la vie ? Depuis la particule de virus jusqu'à nous, un miracle se perpétue, se façonne, se poursuit et semble tendre vers une forme imprévisible de perfection. Cependant, le phénomène vital se stabilise peu à peu : en déterminant les normes structurales qui nous sont désormais familières, le germe caché dans la matière semble avoir terminé son œuvre originelle... Dès lors, c'est une autre aventure qui commence ! A la surface de notre planète, la création paraît soumise à un lent travail de parachèvement. Que sommes-nous, sur ce peu de terre qui tourbillonne parmi la jonglerie infinie des galaxies ? Nous sommes une pâte sans cesse pétrie par les doigts invisibles des génies créateurs ! Nous sommes l'argile que le sculpteur suprême travaille et modèle pour réaliser son œuvre telle qu'il la voit. Le Temps n'est rien pour celui qui est la source de toute création. Les centaines de millénaires qui forment à nos yeux le fond même de la nuit des temps ne sont pas la réalité ultime : il existe des dimensions que nos yeux ne peuvent percevoir, car nous sommes des aveugles plongés dans la nuit supra-humaine. Sans arrêt, la planète est

recommencée ! Cataclysmes, déluges, convulsions terrestres et atmosphériques, ruissellement des eaux, glissement des océans, nous vivons dans un décor qui change perpétuellement. Ces changements sont rapides et quasi continus si l'on tient que le Temps ne compte pas... J'ai rassemblé toutes les données recueillies par la science au sujet de chacun des actes de cette étonnante tragédie : jusqu'au centre même de notre globe, la preuve de ces bouleversements telluriques se trouve gravée. Or nous avons assisté au déroulement d'une autre tragédie ! Des espèces ont été éliminées, des formes vitales ont été littéralement supprimées. Je n'aurai pas l'outrecuidance de vous rappeler les étapes de cette sélection : brontosaures, diplodocus, reptiles, mammifères, les disparus de notre planète sont légion... Aujourd'hui, le signe fatal de la destinée marque une nouvelle espèce condamnée à disparaître : l'homme.

Un murmure s'éleva et se propagea dans l'assemblée comme une houle profonde.

— Oui, Messieurs, s'écria Gavnor en haussant la voix pour couvrir les rumeurs, l'homme est condamné, l'homme est déjà en voie de disparition. Car le fléau qui décime nos populations à un rythme de plus en plus accéléré, cette maladie qui depuis plus d'un siècle tient en échec la science, c'est l'expression tangible du verdict de mort prononcé contre la race humaine. *La cancilose n'est pas une maladie* ; voilà ce que je voulais vous dire ici, solennellement. J'ai longuement étudié ce mal mystérieux. En fait, ses racines véritables se trouvent dans notre substance même ! Après le grand dépeuplement du Cataclysme Universel, une altération énigmatique s'est produite dans

la densité énergétique des rayons qui frappent notre planète. Par hypothèse d'abord, par recoupements ensuite, je suis parvenu à reconstituer l'échelle des composantes de l'atmosphère d'avant le Cataclysme. Mon graphique d'ensemble démontre que le rayonnement magnétique et cosmique a subi une profonde modification. Et la cancilose qui couvait depuis les grands désastres, a une origine qui dépasse l'homme. Rien ne pourra enrayer les progrès dévastateurs de ce fléau : l'homme sera effacé de la planète !...

De nouveau, dans l'assistance, les murmures se répandirent. Mais, cette fois, outre la surprise, un sourd mécontentement perçait dans la réaction des auditeurs.

Gavnor tourna quelques-uns des feuillets posés devant lui. Puis, imperturbable, il attendit que le silence se fut rétabli.

— Messieurs, reprit-il enfin, la condamnation à mort de la race humaine peut vous paraître cruelle, injuste, inacceptable. Vous reconnaîtrez cependant qu'elle n'est nullement contradictoire avec les lois naturelles telles que la science les connaît. Nous ne sommes pas, nous les humains, le stade le plus élevé de l'évolution animale. N'importe quel étudiant de seconde année en biologie a appris à s'incliner devant ce fait indiscutable : certains singes, au cours de leur cycle de croissance, dépassent le stade auquel s'arrête le fœtus humain. Comme l'a démontré jadis le professeur Maghir, l'homme est, par rapport au singe, un arriéré morphologique... Et qui pourrait prétendre qu'une espèce nouvelle n'est pas déjà prête à nous succéder ? Les mammifères ont attendu pendant plus de

cent millions d'années la disparition des reptiles géants ; une autre créature attend peut-être la disparition du mammifère humain ?... Mais l'homme va-t-il accepter de disparaître ?

Entraîné par le feu de son éloquence, Dox Gavnor avait lancé cette interrogation d'une voix tonitruante. Le charivari des clameurs qui jaillirent de toute part le fit sursauter. Protestations, objections, railleries et cris de colère s'entremêlèrent confusément.

Assis au milieu du premier rang des tribunes, le Sénateur Kamarek, président du Conseil Suprême, appuya sur un bouton qui se trouvait sur son étroit pupitre présidentiel. Une vibration stridente retentit sous les voûtes de la salle, imposant le silence à l'assemblée tumultueuse.

La voix de Kamarek, amplifiée par les haut-parleurs, s'éleva :

— Messieurs ! Je vous prie de ne pas interrompre l'orateur. Gavnor a promis de nous exposer une théorie positive : laissez-le parler.

— Oui, enchaîna Dox, je ne suis pas venu ici pour vous annoncer la fin prochaine de l'humanité, mais bien pour vous soumettre un plan d'action concret. Devant la mort qui nous frappe inexorablement, nous ne pourrons rien pour sauver l'avenir de notre race *telle qu'elle existe*. Ce que je vous propose est une fuite, une fuite dans l'inconnu; mais cette fuite peut assurer la continuation de la vie humaine. Je prends le parti de la vie contre la mort, c'est pourquoi j'ai appelé mon groupe le parti Vitaliste. Et voici mon plan...

L'orateur fit une courte pause pour rassembler d'une manière plus dense l'attention de ses auditeurs.

— L'évolution, paraît se faire dans une direction très précise : *le but de la nature est d'augmenter le nombre de cellules nerveuses dans une créature sélectionnée pour son petit volume.* En effet, dans l'ascension continue des espèces vivantes, nous voyons se développer un système nerveux de plus en plus ramifié, de plus en plus sensible. De toutes les créatures qui, à tour de rôle, ont possédé la maîtrise de la planète, la dernière en date, l'Homme, est celle qui totalise le plus de cellules nerveuses proportionellement à son poids. L'idée maîtresse de ma théorie est donc d'échapper à la mort par un coup d'audace qui va au-devant des projets de l'évolution. Au lieu de produire des hommes ayant la forme et les dimensions habituelles, ayons le courage de produire une nouvelle race humaine, une race qui répond d'avance au désir inscrit dans la nature. Cette race nouvelle sera différente, certes, mais elle n'en sera pas moins notre héritière directe et légitime ! Ces nouveaux hommes dont je préconise la création seront à l'abri de la cancilose, à l'abri du verdict de mort qui pèse sur nous...

Quelques cris montèrent de part et d'autre dans la salle.

Gavnor arrêta les protestations en levant les mains.

— Je le sais, dit-il, je le sais, la création des surhommes a été débattue à plusieurs reprises en l'espace des deux derniers siècles, et j'ai étudié les thèses défendues à diverses époques par quelques génies novateurs. Mais ce n'est pas un surhomme que je préconise pour assurer l'avenir de l'humanité, c'est un homme de notre chair et de notre sang, un homme qui sera simplement mieux adapté à la nouvelle

phase vers laquelle nous allons. Et cet homme, dont j'ai mis au point la création, ne sera pas différent de nous quant à ses composantes profondes : il aura simplement l'avantage d'incarner un rapport meilleur sur le plan « volume-cellules nerveuses », car *sa taille n'excèdera pas trente centimètres*... Si nous voulons survivre, ce n'est qu'à ce prix-là que nous y parviendrons : produire des héritiers nains, des hommes n'ayant pas plus de trente centimètres de hauteur. Ces hommes nouveaux seront invulnérables à la cancilose, ils vivront deux cents ans et leur génie ne sera pas indigne du nôtre, au contraire !

Une stupeur indicible avait frappé l'assemblée. Gavnor ferma son dossier.

L'assistance paraissait proprement assommée par la fin de ce discours surprenant. Trois ou quatre minutes s'écoulèrent, puis, avec une soudaineté extraordinaire, la réaction se produisit.

Ce fut un beau tohu-bohu ! Déconcertées au premier abord, les factions que le docteur Hefnir avait secrètement et savamment ralliées contre toute action éventuelle des Vitalistes, déclenchèrent tout à coup l'ignoble cabale mise au point par les meneurs politiques. Du côté des Chambres Médicales, des voix vociférantes se mirent à hurler :

— Chantage ! Manœuvre ignoble ! Vous exploitez la souffrance humaine !

Les docteurs religieux renchérirent :

— C'est un blasphème ! Vous violez les lois divines !

Bien entendu, c'est le clan des politiciens fonctionnaires qui se déchaîna avec le plus de violence ; ses clameurs

sauvages, fanatiques, dépassèrent tout ce qu'on aurait pu prévoir.

— Démagogie ! Escroquerie morale ! Complot contre la Nation ! Vous vous servez de la science pour vous hausser à la tête du gouvernement ! Aventurier ! Vil agitateur !

Désarçonné par la véhémence de cette foule en délire, Gavnor essaya de se faire entendre, mais sa voix fut étouffée par les rugissements presque unanimes de l'assistance. Et, on ne sait comment, un mot, un seul mot lancé par une voix inconnue, fut repris, répété, adopté par tous comme s'il résumait la réponse formelle de l'élite du pays :

— Bannissement ! Bannissement ! Bannissement ! Bannissement !...

Agile et furtif, Hefnir s'était vite glissé jusqu'au premier rang des tribunes. Il se pencha vers le Sénateur Kamarek et lui souffla :

— Faites arrêter cet homme tout de suite, Kamarek... Si vous n'agissez pas promptement, nous aurons des troubles graves ! Pour la sauvegarde du gouvernement et pour la sécurité de cet homme lui-même, ordonnez son arrestation sur-le-champ.

Impressionné, le vénérable Kamarek se tourna vers le vibrateur ondonique posé devant lui.

— Duxat, prononça-t-il d'une voix blanche, arrêtez Gavnor et renvoyez-le immédiatement au Centre O.1. Il faut couper court à toute tentative d'émeute populaire.

— A vos ordres, président ! répondit le Lieutenant-général.

Gavnor, qui ne se doutait de rien, ne comprit pas qu'il était victime d'une machination : cette salle furieuse était-elle réellement l'expression d'une prise de position spontanée ? Insister ne servirait à rien. Il faudrait agir par la presse et par la propagande, mener la lutte sur la place publique.

Il haussa les épaules, empoigna son dossier et descendit les marches de la tribune au pied de laquelle Turka l'attendait.

— Vous voyez, dit le professeur, sombre, nous avions tort de chanter victoire ! Ces énergumènes n'ont rien compris ! Et le combat menace d'être long et rude ! Venez...

— Pardon, intervint une voix coupante. Gavnor, j'ai un mot à vous dire...

Le Chef de la L.S.T. entraîna d'un air faussement aimable Gavnor vers une des petites salles attenantes à la salle du congrès. Turka voulut leur emboîter le pas, mais Duxat l'arrêta du geste en disant :

— Une minute, professeur, c'est une affaire strictement personnelle. Attendez là, voulez-vous ?...

L'opération se déroula en moins de trente secondes. Gavnor, dès que la porte de la petite salle se fut refermée, se vit entouré par un peloton de miliciens en uniforme noir. Un pistolet à rayons crépita, plongeant Dox dans l'inconscience.

— Au Central, ordonna Duxat. Dispositif A.P. Acheminement direct sur 0.1.

Deux soldats soulevèrent le prisonnier évanoui et l'emmenèrent par un couloir dérobé.

— Crifec, reprit le policier en se tournant vers un de ses hommes, prenez un peloton et occupez-vous de Miss Armelya...

CHAPITRE V

L'affaire du fameux Parti Vitaliste fut magistralement liquidée par les spécialistes du Gouvernement.

La presse, obéissant aux directives données en haut lieu, souligna dans ses commentaires l'aspect ridicule et grotesque de la théorie de Dox Gavnor. Puis, au cours des jours suivants, des informations fielleuses — et mensongères, cela va de soi — dévoilèrent les dessous politiques du prétendu plan scientifique des Vitalistes. On avait appris que certains émissaires envoyés par une puissance austrasienne avaient eu des contacts avec Gavnor : un Etat étranger comptait se servir du jeune étudiant pour affaiblir les Etats-Fédérés qui, plus tard, auraient pu constituer un excellent territoire de colonisation.

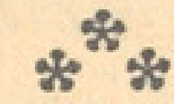
Bref, une fois que l'opinion fut à point, un simulacre de procès fut organisé. Ramené de son Centre de Bannissement, Gavnor comparut devant la Cour de Justice et, proprement drogué, il s'entendit condamner au bannissement à vie.

Le professeur Turka mourut quelques jours avant le procès. Atteint de cancilose, annonça la presse.

L'Assistante C.B. Armelya fut condamnée à un an de bannissement pour faute professionnelle grave et complicité avec un détenu. Elle fut expédiée au Centre S.8.

La victoire du docteur Hefnir était complète. Quelques allusions flatteuses au sujet du rôle qu'il avait joué pour mater la conspiration Vitaliste renforcèrent encore son prestige et son autorité.

Le dossier de Dox Gavnor, ses formules, ses plans de biotechnie humaine, tout le travail et tout le résultat de dix années, la Cour de Justice en ordonna la destruction.



Par une sorte d'ironie méchante, le directeur du Centre O.1. avait spécifié que Gavnor devait reprendre son numéro matricule 371.

En outre, le prisonnier fut affecté à la division de l'Assistante Miss Hardyl, une femme de soixante ans, maigre comme un spectre, aux cheveux raides et blondasses, aux joues fripées, au teint blafard.

Connue pour sa sévérité, cette femme acariâtre fut tout particulièrement mise en garde contre le 371. Elle l'avoua du reste au prisonnier dès leur première prise de contact.

— Avec moi, 371, il faudra marcher droit ! Armelya était jeune et inexperte ; elle sortait de l'école, c'était son premier poste effectif. Vous avez réussi à lui jouer la comédie et elle a cru que vous l'aimiez, la petite sotte !

Maintenant que vous êtes condamné à vie, n'espérez pas faire de moi votre complice...

Ebahi, Dox regarda l'Assistante. Puis, brusquement, il éclata de rire. La femme fronça les sourcils. Dox murmura :

— Soyez sans crainte, Miss Hardyl, je ne tomberai sûrement jamais amoureux de vous ! Quant au reste, je vais vous faire une promesse : je ne vous demanderai jamais rien ! Dussé-je crever comme un misérable sur mon lit de fer, je ne vous appellerai jamais à mon secours.

— Tant mieux ! répliqua-t-elle, revêche. Vous pouvez disposer.

Le 371 décida de reprendre courageusement la vie qu'il avait menée au Centre lors de son premier exil. Mais il se heurta tout de suite à un certain nombre d'interdictions très précises : défense de travailler dans un laboratoire, défense de travailler à la section médicale, défense d'entrer comme volontaire à l'hôpital des malades de la cancilose...

Même à distance, la malveillance du docteur Hefnir agissait. Gavnor en prit son parti et trouva d'autres activités : la section de botanique l'accepta et il put se consacrer aux délicates besognes de la sélection des gènes floraux.

Les premières semaines de détention passèrent vite.

Peu à peu, cependant, la tristesse s'insinua dans le cœur du jeune exilé. Il avait beau faire, le souvenir d'Armelya l'obsédait de plus en plus et, certains jours, il se sentait comme halluciné. Devant ses yeux, le pur visage de sa bien-aimée apparaissait et brillait, effaçant toute réalité. C'était le commencement d'une souffrance infinie qui n'allait plus quitter l'âme du prisonnier.

Un soir, dans sa chambre, vaincu par la déchirante nostalgie de son amour perdu, Gavnor se mit à pleurer. Ces larmes étaient les premières de sa vie.

A deux mille kilomètres de là, dans une chambre solitaire du Centre S.8., la détenue 873 pleurait en évoquant le regard admirable de l'homme qu'elle aimait et qu'elle ne reverrait jamais plus...

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Les sirènes de la ville cessèrent de mugir. Dans le silence de la cité, les convois mortuaires se mirent route.

Le docteur Almafir, debout devant la fenêtre de son bureau, regardait les chars funéraires qui longeaient l'avenue en direction du Crematorium.

On avait beau être habitué depuis de longues années à ce rite quotidien, la cérémonie des funérailles était devenue insoutenable à présent. Elle durait plus d'une heure, et on avait l'impression que le nombre de chars et le nombre de cortèges augmentaient de semaine en semaine.

Miss Muryl, la secrétaire d'Almafir, se tenait à côté de son chef et regardait également les chars noirs qui défilaient, chargés de cercueils anonymes.

La jeune femme avait l'air à la fois horrifiée et fascinée.

Enfin, les sirènes annoncèrent que les morts étaient arrivés à destination.

— On devrait supprimer ces cortèges, dit la jeune femme d'une voix absente. C'est trop décourageant...

Le docteur ne répondit pas. Il paraissait plongé dans un abîme de pensées.

— Je me demande, reprit la secrétaire, si le docteur Hefnir a déjà été incinéré...

— Oui, répondit Almafir en se secouant pour échapper aux pensées qui l'obsédaient. Hefnir a été incinéré il y a trois jours...

Miss Muryl se retourna et contempla d'un œil fixe le bureau où son ancien chef, le redoutable vieillard chauve, avait passé tant d'années.

— Je n'oublierai jamais son désespoir quand le mal l'a frappé, dit-elle. Je me trouvais en face de lui et je lui passais les messages à signer... Et puis, brusquement, il a eu comme une bouffée de chaleur... Il est devenu tout rouge, son front s'est couvert de sueur... En le voyant, un cri m'a échappé : la cancilose !... Je ne pouvais pas me tromper, j'avais vu la même scène exactement trois semaines plus tôt, quand mon tuteur était tombé malade... Vous ne pouvez savoir à quel point c'est tragique et douloureux de voir la mort qui frappe un être sous vos yeux...

Le docteur Almafir, successeur d'Hefnir à la tête du B.I. L.C., posa son regard méditatif sur la secrétaire.

— Ma femme est morte il y a sept mois, dit-il simplement, et j'étais auprès d'elle quand le mal s'est révélé...

Puis, haussant les épaules d'un geste résigné :

— Reprenons le travail, Miss Muryl... Il vaut mieux tâcher d'oublier...

— C'est difficile, avoua-t-elle. Il y a trop de morts... Le travail lui-même a perdu toute signification...

— Bah, conclut le docteur avec amertume, il faut se faire une raison ! Nous allons tous y passer, la chose est

évidente... Il suffit de jeter un coup d'œil sur les dernières statistiques...

— Dox Gavnor avait compris la véritable signification de la cancilose, laissa tomber la jeune femme d'un air découragé.

Almafir eut un léger sursaut.

— Prenez garde, Miss Muryl, dit-il d'une voix plus ferme... Si quelqu'un vous avait entendue, vous étiez mûre pour l'exil ! Le nom de Dox Gavnor ne peut plus être prononcé, vous le savez.

— Oh, cela m'est bien égal ! Ma collègue, Miss Loria, a été condamnée à dix mois de bannissement pour s'être inscrite clandestinement au Parti Vitaliste. C'était une fille courageuse, elle !...

Un sourire désabusé apparut sur les lèvres du docteur.

— On en parle encore, de cette histoire de Parti ?

— Plus que vous ne le croyez ! La foule a peut-être oublié cette affaire ancienne, mais les idées de Dox Gavnor ont recruté beaucoup d'adeptes dans les milieux scientifiques... Vous comprenez, le peuple se soucie peu d'une théorie qui veut perpétuer la race humaine sous la forme de créatures naines. Mais les savants, eux, se sentent responsables du futur. Et ils commencent à croire que si la prophétie de Gavnor s'accomplit, si la cancilose est réellement une étape d'évolution plutôt qu'une maladie, ils auront été les fossoyeurs de la civilisation et du règne de l'homme sur cette planète.

— L'avenir n'appartient qu'à Dieu, Miss Muryl.

— Sans doute, mais les Vitalistes prétendent que ce sont

les dieux qui ont inspiré le génie de Gavnor. De toute façon, cet homme a été injustement châtié...

— Il est mort, prononça le docteur, paix à son âme. A quoi bon ressusciter ces histoires vieilles de dix ans ? Les Vitalistes feraient mieux d'encourager les médecins qui luttent directement contre le fléau.

— Cela fait partie de leur programme, affirma la secrétaire. La création des hommes-nains était un point du plan Vitaliste, mais la lutte contre le mal, l'atténuation de ses ravages n'étaient pas contraires à leurs principes.

Almafir scruta sa collaboratrice d'un œil soupçonneux quoique sans méchanceté.

— Vous, Miss Muryl, dit-il lentement, j'ai bien l'impression que vous faites partie du mouvement clandestin... Est-ce que je me trompe ?

La jeune femme hésita. Une vive pâleur s'était répandue sur ses traits.

— Eh bien, oui ! avoua-t-elle en se redressant brusquement. Faites-moi arrêter si cela vous plaît, mais je ne veux pas mentir. Depuis la mort de mon tuteur, je suis inscrite au Parti.

— Comment avez-vous été contactée par ces gens ?

— Ma collègue, Miss Loria, avait des attaches avec une cellule Vitaliste.

Le directeur se leva.

— Miss Muryl, je ne suis pas votre ennemi, dit-il, souriant, en tendant la main vers son employée. Je suis moi-même membre de la cellule 25... Mon chef direct est Miss Armelya, la femme de Dox Gavnor... Vous savez qu'elle avait introduit une demande de mariage par déléga-

tion. On lui a répondu que Gavnor était mort sept mois après sa condamnation. Malgré cela, elle a fait le serment de se considérer comme légalement mariée à lui et de poursuivre jusqu'à son dernier souffle l'œuvre de son mari. C'est une femme admirable...

Miss Muryl, on s'en doute, était bouleversée au delà de tout. Elle serra la main de son directeur, puis, d'une voix étranglée par l'émotion, elle balbutia :

— Vous... vous êtes des nôtres ! Et vous occupez un des postes les plus importants du pays !

Almafir se mit à déambuler à travers la pièce, les mains derrière le dos, le front penché. Il était haut de taille, assez maigre, et il avait les épaules légèrement voûtées. Agé de soixante-dix-huit ans, il avait été nommé à l'unanimité à la tête du B.I.L.C. en hommage aux travaux remarquables qu'on lui devait dans le domaine des Centres de Peuplement.

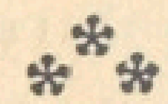
Depuis la fin de ses études, le docteur Almafir s'était consacré à la génétique appliquée, notamment à la sélection permanente des gènes destinés à la fabrication des nouvelle générations humaines.

En fait, il avait été très intéressé par la théorie de Dox Gavnor quand ce dernier s'était expliqué publiquement au Palais Fédéral ; mais, ayant eu la prudence de cacher ses opinions, il avait attendu six années pour nouer secrètement des contacts avec les Vitalistes.

Sans être tout à fait convaincu que l'homme fût voué à disparaître, Almafir admettait cependant que la thèse de Gavnor avait de sérieuses bases scientifiques. Lui-même, dans les Laboratoires de Peuplement où, sous son contrôle,

les généticiens présidaient à la naissance des êtres humains, il s'était heurté à un nombre croissant de canciloses « post-embryonnaires ». Ces nouveau-nés, à peine sortis des couveuses, dépérissaient sans raison apparente, comme par une mystérieuse abdication des fonctions cellulaires.

Et, souvent, dans la solitude de son laboratoire personnel, il avait songé au pauvre étudiant de génie que l'humanité ingrate avait si cruellement traité. Pauvre Dox Gavner ! Envoyé en exil, une mort prématurée, honteuse, avait été sa récompense...



Au Centre de Bannissement O.1., le détenu 371 ignorait complètement que les autorités, d'une manière semi-officieuse, avaient répandu le bruit de sa mort. En fait, il se portait fort bien. Le découragement n'avait pas eu raison de son âme solidement trempée ! Peu à peu, s'étant ressaisi, il avait surmonté sa tristesse et son désespoir. Le souvenir d'Armelya était devenu comme une étoile de douceur et de lumière dans la longue nuit de son exil, et, le soir, quand il évoquait le visage de l'absente, une sorte de bonheur venait apaiser son âme.

Chose étrange, il éprouvait parfois le sentiment que le destin ne l'avait pas abandonné pour de bon. A ces moments-là, une espèce de promesse informulée, mieux, une certitude inexplicable et que rien, apparemment, ne justifiait, faisait battre son cœur.

C'est toujours dans l'adversité et dans les pires épreuves qu'un homme donne la mesure de sa grandeur d'âme. Dox,

qui n'était pas un lâche, acceptait avec héroïsme le sort injuste qui avait fait de lui un exilé à vie...

***

Un matin, au tableau de service de sa division, il lut l'avis suivant :

« *Aujourd'hui, à* 16 *heures, visite médicale réglementaire pour les détenus* 355, 356, 360, 362, 363, 368, 370, 371, 374 *et* 375 ».

Au moins une fois l'an, un médecin du Service Sanitaire examinait les prisonniers du Centre.

A l'heure dite, Gavnor se rendit au Bureau Médical et prit place parmi ses neuf compagnons qui faisaient la queue. A l'appel de leur numéro, les bannis entraient dans la salle où le médecin procédait à l'examen.

— 371 ! cria enfin Miss Hardyl de sa voix sèche.

Gavnor s'avança et franchit la porte. Assis derrière une table encombrée de dossiers, le docteur achevait de remplir la fiche du prisonnier précédent.

Il termina ses annotations, ferma le dossier, puis se leva et s'approcha du 371.

— Déshabillez-vous ! dit-il laconiquement.

C'était un tout jeune homme. Son visage long et rose, ses cheveux blonds frisés lui donnaient un air d'enfant studieux.

— Vous remplacez le docteur Tarlek ? murmura Gavnor.

— Oui... Mon vieux confrère est mort. Cancilose.

— C'était un excellent homme...

L'Assistante intervint :

— Vous êtes prié de vous taire, 371 ! Vous n'êtes pas ici pour bavarder.

Gavnor ne broncha pas, mais le jeune médecin parut légèrement offusqué par l'attitude revêche de l'Assistante. Il jeta un regard surpris vers Miss Hardyl. Celle-ci affichait une mine tellement rébarbative que le docteur n'osa rien lui dire.

Il ausculta le prisonnier, puis il alla inscrire ses remarques sur la fiche sanitaire de ce dernier. C'est alors qu'il fronça les sourcils. Pendant deux minutes, visiblement soucieux et indécis, il feuilleta le dossier 371.

Soudain, il se leva derechef, revint vers le détenu et se remit à l'ausculter.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, dit-il sombrement. Je vais vérifier ça aux rayons X... Venez par ici...

Dox suivit le docteur et passa dans la chambre noire.

— Couchez-vous là ! lui intima le médecin en lui désignant la table chromée.

Tandis que Gavnor obéissait, le médecin avait fermé la porte blindée ; ensuite, il mit le contact du radioscope. Mais, au lieu de procéder à cet examen approfondi, il se pencha au-dessus du patient et lui chuchota :

— Vous êtes réellement Dox Gavnor ?

— Oui...

— Mais... c'est extraordinaire ! Tout le monde, à Centropolis, vous croit mort !

— Mort ?... En voilà une histoire ! Je me sens parfaitement bien.

— Pour ça, oui ! Vous vous portez comme un charme !

Je vous ai entraîné ici pour pouvoir vous dire un mot sans témoin. Je suis membre du Parti Vitaliste...

Abasourdi, Gavnor écarquillait les yeux. Le jeune docteur, encore plus ému que lui, avait les lèvres tremblantes.

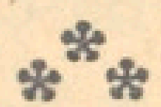
— C'est un véritable miracle, balbutia-t-il... Quand je vais apprendre cette nouvelle à votre femme et au docteur Almafir, ils vont me traiter de fou !...

— Ma femme ? murmura Gavnor d'une voix à peine audible.

— Oui, Armelya... Mais, chut ! Retournons dans la salle... Vous aurez de mes nouvelles dans le courant du mois prochain. Ayez confiance, nous travaillons pour vous !...

Le docteur éteignit l'appareil radioscopique, ouvrit la porte blindée, regagna sa table et se mit à écrire.

— Un voile pulmonaire, dit-il à l'Assistante. Je devrai suivre ce détenu...



A Centropolis, dans les nombreuses cellules clandestines du Parti Vitaliste, les confidences sensationnelles du jeune docteur Livanir, Inspecteur Sanitaire du Centre de Bannissement O.1., produisirent l'effet qu'on devine.

Armelya, prévenue avec tous les ménagements nécessaires, fondit en larmes en apprenant que Dox était vivant. Quant au docteur Almafir, qui devait précisément assister quelques jours plus tard au Congrès Général des Services de la Lutte contre la Cancilose, il résolut de frapper un grand

coup pour imposer aux autorités l'acceptation des idées Vitalistes.

Le directeur du B.I.L.C. prépara soigneusement son attaque. D'une part, il fallait sauvegarder les positions acquises par le Parti, mais, d'autre part, il fallait mettre tout en œuvre pour arracher cette fois la victoire.

Lorsque le Congrès s'ouvrit, Almafir, en sa qualité de chef du bureau international, prononça le discours d'inauguration. Il commença par l'exposé traditionnel des statistiques de décès de l'année écoulée, puis, ayant dépeint assez brutalement les ravages effroyables du mal qui s'amplifiait de jour en jour, il aborda les conclusions qu'on attendait de lui.

En fait, elles furent assez différentes de ce qu'on prévoyait. Après avoir marqué un temps d'arrêt, il contempla d'un air grave les savants qui occupaient la tribune du Palais Fédéral, puis, élevant la voir, il s'écria :

— Comme vous le voyez, Messieurs, les chiffres sont accablants ! Sur toute la planète, la cancilose est non seulement en progrès, mais elle accélère son rythme dévastateur. En revanche, nos travaux médicaux n'ont pas encore permis de découvrir l'arme scientifique capable d'enrayer le fléau. Et ceci nous amène, bien malgré nous, à reconsidérer le problème... La race humaine, du train où vont les choses, aura disparu du globe avant un siècle d'ici. Vous êtes au courant des phénomènes qui se produisent dans les laboratoires de peuplement : la cancilose qui frappe les nouveau-nés porte le taux de la mortalité à près de 68 pour cent de la production totale. Or, plus nous augmentons le nombre des créatures à faire naître, plus le taux de mortalité

grandit. Par conséquent, de ce côté-là aussi, le péril est immense !... Dois-je évoquer ici le cri d'alarme lancé il y a dix ans, dans cette même salle, par un jeune biologiste d'avant-garde ? Si la cancilose marque effectivement un tournant de l'évolution des formes vitales, et si notre race est condamnée, notre responsabilité est incommensurable... Réfléchissez ! Pendant plus de cent millions d'années, les reptiles géants ont été les maîtres de cette planète. Ces créatures monstrueuses, innombrables, douées de force et de vitalité, régnaient sur nos continents, tandis que notre ancêtre animal, le mammifère, n'était qu'un minuscule rongeur traqué par la peur. Les monstres n'avaient rien à craindre : ils dominaient le ciel, l'océan, la plaine, la montagne et la forêt. Et leur règne dura bien plus longtemps que les chiffres ne le disent. Pourtant, dissimulée dans l'ombre et tremblante, la chétive créature de l'avenir attendait son heure... Les reptiles géants, eux, ne pouvaient certes pas prévoir que leur totale disparition se trouvait déjà inscrite sur les pages du Futur. Comment auraient-ils pu imaginer cette chose extravagante ? Ils avaient pour eux le nombre et la force. Pourtant, contre toute logique apparente, les intentions mystérieuses de la nature commencèrent à s'accomplir. Les gigantesques créatures furent littéralement anéanties, effacées, *et la mort n'en épargna pas une seule...* Pendant ce temps, l'insignifiant rongeur, ce misérable insectivore, ce pitoyable mammifère dont l'existence ne pesait pas lourd dans les balances de la vie, voilà qu'il se mettait à progresser, à se multiplier, à subir les plus extraordinaires métamorphoses pour devenir l'ébauche du nouveau maître de la planète, puis l'homme

proprement dit !... A l'heure actuelle, qui oserait affirmer qu'une nouvelle espèce, qu'une nouvelle race n'est pas là, dans l'ombre, insoupçonnée de tous, *attendant l'heure de remplacer les humains détruits jusqu'au dernier par la cancilose ?...*

— Vivent les Vitalistes ! crièrent quelques voix.

Mais Almafir réclama le silence et acheva son discours :

— Nous ne renoncerons jamais à lutter contre la cancilose, je le déclare ici solennellement ! Toutefois, ma conscience me fait un devoir de vous dire : si la théorie du jeune biologiste auquel j'ai fait allusion correspond à la vérité, nous sommes obligés de devancer les projets de la nature et d'accélérer l'évolution...

L'assemblée, noyautée par les nombreux adeptes du Vitalisme, parut réagir dans un élan spontané. De toutes parts, les cris jaillirent :

— Gavnor avait raison ! Il faut voter ! Réparons l'injustice ! Au vote ! Au vote !

Almafir, avec une objectivité fort bien imitée, agita les bras d'un air surpris et s'écria :

— Si l'assemblée le désire, je me trouve dans l'obligation de mettre une résolution au vote...

— Oui, oui, oui... répondirent en chœur de nombreuses personnalités.

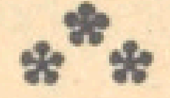
Almafir quitta rapidement la tribune et prit les dispositions d'usage pour la votation.

Par un de ces revirements dont l'histoire fournit tant d'exemples, la résolution en faveur des théories Vitalistes fut votée à une majorité écrasante.

Aussitôt, montant à la tribune, le jeune docteur Livanir annonça :

Messieurs et chers collègues !... C'est un honneur pour moi et une immense joie, de vous annoncer que, contrairement aux rumeurs qui ont circulé, Dox Gavnor, le courageux promoteur du plan Vitaliste, n'est pas mort. J'ai eu moi-même l'occasion de le voir récemment revêtu de son uniforme de banni. Pour réparer une injustice évidente et pour donner la suite normale que comporte la résolution qui vient d'être votée à l'instant même, je propose que le docteur Almafir, président de notre assemblée, se rende immédiatement chez le Sénateur Rovosta, directeur du Département des Affaires Judiciaires, afin d'obtenir la libération de Dox Gavnor.

Un tonnerre d'applaudissements éclata, marquant l'approbation de l'assistance.



Le retour du banni marqua d'une manière retentissante l'entrée officielle du Parti Vitaliste dans la vie publique des Etats-Fédérés.

Outre les membres du mouvement, une foule considérable se porta au-devant de Gavnor qui débarqua, par un bel après-midi d'automne, du Velato-3000 envoyé spécialement par le gouvernement pour chercher le condamné.

Capricieuse, la foule ovationna celui qui venait de passer dix ans dans le plus triste des exils. Et, bien entendu, une séance plénière du Sénat confirma la réhabilitation du jeune savant.

En fait, toutes ces démonstrations laissèrent Dox assez froid. L'épreuve n'avait pas seulement buriné les traits de son visage, elle avait aussi tissé autour de son cœur une gangue qui le rendait désormais insensible aux honneurs, aux vivats populaires, aux paroles fallacieuses des politiciens. En revanche, cette gangue protégeait mieux ses sentiments intimes, notamment la tendresse profonde qu'il vouait à sa chère et fidèle Armelya, et à l'amitié qu'il portait à ses amis.

Armelya devint légalement son épouse, quelques jours plus tard, au cours d'une cérémonie privée à laquelle n'assistaient que les amis les plus proches et les plus dévoués.

Ensuite, Gavnor se mit à l'ouvrage, car il avait hâte d'entamer la réalisation de ses vastes projets scientifiques. Sur ses conseils, et avec l'aide éclairée du docteur Almafir, un nouveau laboratoire fut édifié à la périphérie Nord de Centropolis. Les travaux durèrent huit semaines. Pendant qu'on achevait l'installation de ce nouveau Centre Génétique Vitaliste, Gavnor, dans son petit laboratoire de Renia, mettait la dernière main à ses formules biologiques.

Il avait retrouvé, dans le jardin de la propriété naguère habitée par le professeur Turka, des micro-copies de tout son dossier. C'était le prévoyant Turka qui, dix ans plus tôt, avait insisté pour que cette judicieuse précaution fût prise. Et le bon professeur avait lui-même enterré ces archives précieuses dans un coffret de plomb enterré sous deux mètres de terre.

Ainsi, en détruisant les documents de Gavnor, les

fonctionnaires de la Cour Judiciaire n'avaient rien détruit du tout.

Et c'est dans les premiers jours d'hiver que Gavnor et Almafir inaugurèrent les nouveaux laboratoires où allait naître la race humaine future.

Tout était prêt. Gavnor et Almafir, accompagnés par une équipe de trente jeunes biologistes, revêtirent leurs combinaisons blanches spécialement conçues pour les travaux extrêmement délicats auxquels ils allaient se livrer. Ils passèrent sous la douche des rayons aseptisants, puis ils pénétrèrent dans la salle climatisée où, le long des murs blancs et polis, plusieurs centaines de grosses ampoules de verre se trouvaient alignées. Dans ces ampoules, les substances vivantes conditionnées et gardées à température avaient l'aspect d'un liquide grisâtre, épais, très mystérieux.

Gavnor et Almafir prirent place sur les sièges de pilotage de la machine reproductrice. Cette machine, composée d'un établi de deux mètres de long sur un mètre de large, comportait un tableau pourvu de douze cadrans de contrôle, un clavier manipulateur, des commandes de réglage et d'arrivée, et, en outre, sur la tablette plane de l'établi, deux viseurs circulaires munis d'agrandisseurs télescopiques.

— Je procède à l'assemblage normal des gènes, dit Almafir en se tournant vers Gavnor. Vous faites le reste selon vos calculs.

— Oui, acquiesça Gavnor. Je vous demande simplement de ralentir au maximum le déclenchement de fécondation. Si mes prévisions sont exactes, tout dépend du rythme auquel vont se reproduire les cellules initiales de l'œuf.

Bien entendu, je compte sur la promptitude d'intervention de chacun...

Gavnor promena un regard anxieux sur les assistants qui se tenaient aux divers appareils auxiliaires.

— Je vous rappelle, messieurs, qu'il s'agit ici d'une tentative absolument inédite. Je n'aurai pas le temps matériel de vous expliquer mes décisions ; par conséquent, soyez attentifs à mes moindres gestes, à mes moindres paroles. Nous allons nous substituer aux puissances créatrices afin de faire naître un anthropoïde nouveau capable de prévenir l'évolution naturelle et susceptible de perpétuer notre civilisation...

Dans le silence qui suivit ces mots, Gavnor prononça :

— Contact !

Un très léger ronronnement feutré monta dans la salle.

— Arrivée, commanda Almafir.

Le courant traversa une série d'ampoules qui s'illuminèrent, puis, automatiquement, les substances grises, énigmatiques, s'écoulèrent dans le creuset hermétique dont les viseurs permettaient d'examiner — avec un grossissement considérable — le contenu.

Almafir et Gavnor assistèrent, émus, à la fusion des matières où le premier homme des temps futurs cherchait — sans le savoir — une réalité encore inconnue, encore immergée dans l'abîme insondable du possible, réalité pareille à celle qui se trouve enclose dans le sein des terres virginales sur lesquelles tombe le pollen des siècles.

— Hormone TH ! ordonna Gavnor. Projection de rayons C.8. Un dixième de seconde en alternance.

Une lampe à rayons bleus s'alluma et se mit à clignoter...

CHAPITRE II

Pendant plus d'une heure, dans le laboratoire silencieux, on n'entendit que les ordres brefs jetés par Gavnor.

Ce dernier, penché au-dessus de son viseur, suivait avec une attention frémissante le combat mystérieux qui se déroulait dans le creuset.

Pour un profane, ce spectacle n'aurait cependant pas eu beaucoup de signification ! A travers la lentille grossissante du viseur circulaire, on ne voyait en réalité qu'une sorte d'alchimie apparemment banale. Les semences contenues dans la substance vivante manifestaient leur habituelle avidité et, obéissant à leur puissance interne, elles cherchaient fébrilement, dans les matières nutritives auxquelles on les incorporait, les éléments propres à leur développement.

Mais, pour Gavnor et Almafir, ce qui se passait sous leurs yeux était une lutte grandiose, pathétique, une lutte des forces naturelles déviées par le génie de l'homme ! Pour la toute première fois depuis l'existence du monde, l'esprit de la créature intervenait dans les miracles de la vie, s'immisçait dans le plan secret du Créateur afin de lui apporter une autre volonté que la sienne : la volonté humaine.

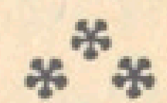
Certes, Gavnor avait déjà expérimenté de semblables techniques ; autrefois, dans le laboratoire du professeur Turka, il avait modelé des substances végétales et animales. Mais, cette fois-ci, il s'agissait, non pas d'élaborer à l'aveuglette une nouvelle plante ou de rectifier une structure animale, il s'agissait d'imposer à l'homme lui-même une forme nouvelle !

Le creuset de fécondation ressemblait à une petite coupole renversée ; faite de matière synthétique, elle comportait dans sa masse même tout un réseau capillaire commandé électriquement et par lequel on pouvait doser les irrigations, les arrivées, les réchauffements, les rayonnements. Une légère pulsation rythmée entretenait dans cette matrice artificielle un « souffle » régulier, constant, indispensable aux germes en évolution.

La synthèse chimique de la vie, cette énigme insondable, se réalisait à l'appel des deux savants. Des siècles d'observations n'avaient pas réussi à percer le secret fondamental de cette prodigieuse formule, mais, néanmoins, l'infatigable ingéniosité de l'homme était parvenue à reproduire ses effets. Et la matière grisâtre, gélatineuse, qui prenait peu à peu, dans le creuset, l'aspect d'une gelée légèrement teintée de rose, c'était *un germe d'homme en pleine bataille contre lui-même !*

Cet homme-là, cet homme futur, Dox Gavnor allait lui imposer sa forme nouvelle en contrariant systématiquement ses tendances innées. Les impulsions de croissance, d'épanouissement, Gavnor les paralysait obstinément par des

doses d'hormones inhibitrices, tout en sauvegardant l'intégrité physique de la créature en train de naître...



Sur la suggestion d'Almafir, une quinzaine de fécondations furent opérées au cours de la même séance. Il fallait prévoir des échecs, des défaillances, et il fallait constituer une réserve de ce matériau de départ.

Gavnor et sa femme s'installèrent provisoirement dans deux pièces contiguës au laboratoire. Un service de garde fut instauré selon un roulement, de telle manière que trois personnes au moins fussent toujours de faction devant les cadrans de contrôle de la machine des naissances artificielles.

Dox ne voulait rien laisser au hasard. En outre, passionné par son entreprise, il tenait à suivre jour après jour le déroulement de l'expérience.

Mises à part les quelques heures de sommeil qu'il s'accordait la nuit, il ne quittait le laboratoire que pour prendre ses repas.

Almafir, obligé de remplir ses fonctions de directeur du B.I.L.C., disposait de moins de temps ; néanmoins, il n'aurait pas passé un jour sans venir au Laboratoire Vitaliste afin de jeter un coup d'œil sur l'évolution des embryons.

Et, à mesure que les semaines s'écoulaient, Almafir éprouvait un émerveillement grandissant. Lui qui avait passé tant d'années dans les Laboratoires de Peuplement,

il assistait, fasciné, à l'apparition progressive de la créature dont Gavnor avait conçu l'idée.

Cette expérience était, en vérité, bouleversante. Parfois, en contemplant longuement à travers le viseur le futur homme qui s'ébauchait, Almafir ressentait une étrange angoisse. Il voyait bien, lui, que les plans fantastiques de Gavnor étaient en train de se réaliser ! L'embryon, constamment refoulé dans son élan et sévèrement maintenu dans ses dimensions minimes, ne s'en développait pas moins avec une évidente vitalité.

Bientôt, exactement comme Gavnor l'avait prévu, le cœfficient de précocité se vérifia. A cause de ses dimensions exiguës justement, l'embryon adoptait une forme caractéristiques dans un délai moindre. Après cinq semaines de gestation, la mutation devint indéniable et Almafir, pâle d'émotion, put étudier les particularités désormais visibles de l'homme nouveau. On distinguait nettement, dans la minuscule forme encore inachevée, les traits d'un visage, les doigts de deux mains très menues, les détails d'un corps parfaitement constitué, semblait-il, et parfaitement viable en dépit de sa taille d'une stupéfiante petitesse.

Almafir, après de tels examens, sentait peser sur lui un malaise indéfinissable.

— Je me demande quelquefois, disait-il à Gavnor, si ce que nous faisons n'est pas sacrilège... De quel droit, au fond, lançons-nous dans l'aventure de la vie ces créatures que nous emprisonnons délibérément dans une chair atrophiée, dans un corps de nain...

— Vous posez mal le problème, professeur, rectifiait

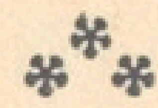
doucement Gavnor qui, au cours de ces journées de travail en commun, avait peu à peu découvert l'immense talent et l'immense bonté du professeur pour lequel il s'était pris d'une amitié extraordinaire.

— Oui, je sais, acquiesçait Amalfir avec un sourire hésitant, vous voyez les choses dans une perspective plus vaste que je ne le fais. Mais... tout de même. Notre audace ne serait-elle pas l'expression de quelque force maléfique à laquelle nous obéirions sans le savoir ? L'homme, cette magnifique créature qui règne en maître souverain sur la planète, nous allons le perpétuer sous la forme effroyable et cruelle d'une race de nains...

Gavnor secouait lentement la tête.

— Je vous le répète, professeur, vous posez mal le problème. L'homme, souverain déchu, va reconquérir lui-même sa royauté. Il va se perpétuer sous une forme réduite qui le rend moins vulnérable. Nous ne serions pas dignes de l'intelligence qui nous a été donnée, si nous ne faisions le maximum pour échapper à la mort. Nos héritiers ne seront nullement des créatures difformes, croyez-moi ! Plus petites, possédant un centre cérébral plus dense, elles seront en progrès sur nous et elles sauront faire face à l'adversité.

— Je ne suis pas sans éprouver quelqu'inquiétude, murmurait Almafir qui, malgré tous les raisonnements de Dox, subissait l'inévitable anxiété des grandes heures de l'épopée humaine.



Neuf semaines après le départ de l'expérience, Almafir et Gavnor furent obligés de prendre la grande décision : fin de la gestation et mise en couveuse des quinze premiers spécimens de la race nouvelle.

Dans le laboratoire, un silence pathétique planait. Les assistants, graves et tendus, attendaient les instructions des deux savants.

— J'ai changé d'avis, déclara brusquement Almafir. Nous n'allons pas arrêter d'un seul coup la gestation des quinze sujets. Procéder de la sorte comporte trop de risques. Je propose d'effectuer les transferts un à un, au rythme d'un transfert toutes les six heures.

— Je me fie à vous, acquiesça Gavnor.

De fait, le professeur avait, dans ce domaine, une expérince plus étendue que celle de Gavnor.

Almafir, pour plus de sécurité, retourna sous la douche des rayons aseptisants. Il portait un masque mais pas de gants de caoutchouc.

Il se dirigea enfin vers la première matrice et se pencha au-dessus du viseur. Il leva la main droite.

— Stop ! commanda-t-il en baissant rapidement la main.

Les pulsations cessèrent.

— Ouverture ! jeta le docteur.

Le viseur glissa, puis, sous l'impulsion des contracteurs électriques, le couvercle transparent de la gestatrice se souleva et se rabattit.

D'un geste prompt et précis, le docteur plongea ses deux mains dans la matière gélatineuse qui remplissait le creuset.

— Bistouri !

L'assistant lui passa l'instrument. D'une légère secousse, Almafir trancha le cordon de nourrissement relié à l'orifice du tube alimenteur artificiel.

— Radiations mobiles 36 ! Pansements P.U. ! prononça le docteur qui, maintenant, affichait un calme saisissant.

Un faisceau de rayons blancs posa son halo sur ses mains. Après avoir préparé les pansements qu'on lui tendait, il palpa doucement la petite chose vivante, et, une seconde plus tard, il soulevait dans le nid de gaze le premier bébé-nain, à peine plus grand que le pouce d'un homme normal.

Il le déposa précautionneusement dans l'alvéole de la couveuse spécialement construite pour l'expérience.

— Arrivée d'air ! dit-il.

Il referma la couveuse, actionna une manette et mit en position les minuscules pinces dont les extrémités étaient recouvertes de plastic malléable.

Les pinces, dirigées avec une surprenante dextérité, se refermèrent autour du thorax de la minuscule créature couchée dans son alvéole.

Et, brusquement, un cri jaillit. Un cri ténu, pointu comme celui d'une souris.

Blanc comme un mort, les traits creusés, le docteur se retourna vers Gavnor.

— Il vit ! articula-t-il d'une voix enrouée par l'émotion.

CHAPITRE III

La première manche était gagnée !...

De six en six heures, Almafir procéda lui-même à la mise au monde des quinze bébés-nains.

Pendant quatre jours et quatre nuits, le personnel du laboratoire n'eut guère le temps de prendre un véritable repos.

Gavnor et Armelya n'étaient pas les moins vigilants. Car il s'agissait maintenant de contrôler presque minute par minute le développement des nouvelles créatures, leur alimentation et la normalité de leurs réactions.

Armelya suscitait l'admiration de tous.

Cette tâche-là, il est vrai, correspondait mieux à son instinct de femme. Guidée par cette mystérieuse intuition qui fait de la femme la gardienne de la vie, elle devinait les gestes qu'il fallait accomplir et les ordres qu'il fallait donner pour aider les minuscules créatures vagissantes à consolider la petite flamme vitale qui faisait palpiter leur être.

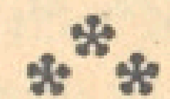
Déjà, les quinze spécimens manifestaient inconsciemment leur personnalité. Le fantastique pouvoir de différenciation, de diversification de la vie, semblait subsister, intact, dans ces étranges petites bêtes logées dans leur alvéole. Les alimenteurs automatiques durent être réglés

d'une manière différente pour chaque bébé, car chacun d'eux exprimait selon son propre caprice les besoins de son organisme.

De semaine en semaine, Armelya, toujours sur le qui-vive, contrôla l'épanouissement progressif des nouveau-nés. Selon toute apparence, ils évoluaient normalement. Leur petite voix ténue se faisait fort bien entendre ; et ils gigotaient allègrement des bras et des jambes.

Un mois après leur naissance, ils commencèrent à se mettre sur leur séant.

Les regarder était tout à la fois merveilleux et pénible. Il fallait s'habituer à suivre les gestes de ces réductions humaines, leurs mimiques, leurs sourires, sans avoir un serrement de cœur atroce. Car, dans une certaine mesure, ce spectacle donnait une sensation affreuse ; malgré soi, on croyait voir quelque pitoyable créature. Certains petits singes provoquent ce sentiment qui met mal à l'aise ; or, ici, c'était bien plus impressionnant : ces miniatures étaient des hommes, on ne pouvait en douter, mais des hommes plus proches de la souris que de l'humanité normale !...



Une nuit, au cours de la sixième semaine, la sonnerie d'alarme réveilla Gavnor et sa femme.

Ils enfilèrent en hâte leur robe de chambre et se précipitèrent vers le laboratoire.

L'assistant de garde, un jeune généticien fraîchement sorti de l'école, annonça d'une voix blanche :

— Un décès... Le 4 !... Je viens de le constater à l'instant.

— Que se passe-t-il ?

— Je l'ignore... La mort a dû survenir brusquement, sans choc ni douleur, car le témoin-veilleuse n'a enregistré ni une plainte ni une convulsion.

— Préparez les radiographes tout de suite !

Gavnor se tourna vers sa femme :

— Peux-tu m'aider ? Nous allons autopsier le petit cadavre.

— Oui, dit Armelya en pâlissant.

Dox et sa femme allèrent promptement revêtir leur combinaison aseptisée. Pendant ce temps, l'assistant avait amené les appareils radioscopiques et les avait mis en batterie.

Le minuscule cadavre fut retiré de son alvéole, puis placé au centre du plateau de la machine de vérification.

— Faites l'obscurité ! ordonna Dox.

Avec un réglage d'un centième de millimètre, Gavnor mit en branle le plus petit des tubes investigateurs. C'était un travail prodigieusement difficile, car il fallait simultanément promener le fin pinceau lumineux sur les différentes parties du petit cadavre et suivre du regard les images reproduites automatiquement sur le cadran de l'appareil.

Ce cadran, un écran ovale, montrait une vue agrandie des organes que le pinceau lumineux radiographiait.

Cette première inspection d'ensemble ne donna rien.

Gavnor tourna un bouton.

— Couche-le sur le ventre, dit-il à sa femme.

Armelya, délicatement, souleva le minuscule cadavre et le redéposa en le couchant sur le ventre.

L'examen fut repris, mais avec un rayonnement plus profond.

— Blocage cardiaque, prononça tout à coup Gavnor. Une double protubérance dans la section postérieure des veines pulmonaires... Couche-le de nouveau sur le dos, je vais prendre les clichés...

Armelya obéit.

Comme elle avait ses brevets médicaux, elle était parfaitement capable d'assister son mari. Ses doigts ne tremblèrent pas lorsqu'elle retourna derechef le cadavre du bébé-nain. Cependant, elle était bouleversée : à travers le mince tissu caoutchouté de ses gants, elle sentait la froide rigidité de cette petite masse de chair que la mort envahissait avec une rapidité épouvantable. C'était un sensation presque insoutenable, le contact de cet organisme miniature abandonné par le chaud souffle vital.

Gavnor, tout en déplaçant l'objectif du tube investigateur, appuyait sur un déclic ; le cœur du bébé-nain fut photographié sous tous les angles possibles.

— Faites-moi les développements, dit Gavnor à l'assistant. Je vais installer la table d'autopsie...

A ce moment, Armelya poussa une exclamation angoissée:

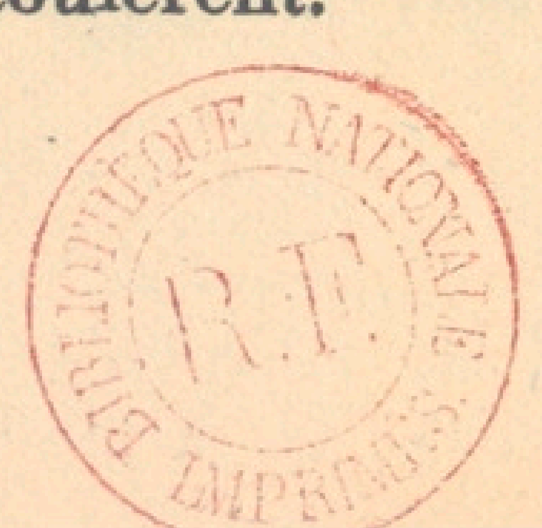
— Le 9 est mort également !

Gavnor fronça les sourcils.

— Apporte-le ! Vite !

Armelya sortit le second petit cadavre, le déposa sur le plateau de l'appareil à rayons X.

Quelques secondes s'écoulèrent.



— Blocage cardiaque ici aussi ! diagnostiqua Gavnor. Il doit y avoir une phase de développement qui ne s'accomplit pas normalement. Nous allons voir cela tout de suite.

Dix minutes plus tard l'autopsie du 4 commençait.

D'un coup de lancette sûr et précis, Gavnor ouvrit le torse du bébé-nain. Armelya manœuvra les pinces qui écartèrent les bords de la plaie.

Un léger choc freiné juste à temps : Gavnor vient de sectionner la côte, encore cartilagineuse, qui empêche d'atteindre le cœur. Il attaque ensuite le péricarde afin de dégager le cœur de sa housse protectrice.

Gavnor se penche.

— Les pinces ! dit-il.

Sa femme lui passe l'instrument.

Dans le silence du laboratoire, les secondes passent, puis les minutes.

— Malformation à l'embranchement des veines pulmonaires, dit-il, mais c'est irrémédiable... Le flux inhibiteur n'a pas porté suffisamment sur cette région ; les soudures vénales sont trop grosses et provoquent une obturation à partir d'un certain travail vasculaire qui doit correspondre à une période de croissance très précise du système respiratoire...

Armelya dévisagea son mari. Sous le masque, les yeux de Dox reflétaient un désespoir mal dominé.

— Mais... Dox ? murmura-t-elle. Et les autres ?

— Condamnés ! dit-il à mi-voix.

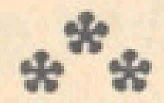
Il haussa faiblement les épaules, puis, prenant une

décision soudaine, il rejoignit rapidement l'assistant qui achevait de fixer les clichés radiographiques.

— Je n'ai pas besoin de ces clichés pour l'instant, dit-il au jeune généticien. Il faut commencer immédiatement la préparation anesthésique des treize survivants. Oxygénation intensive pendant douze heures, piqûres intraveineuses de férodal BY, respiration artificielle par intubation laryngée une heure avant le début de la narcose.

— Vous allez tenter l'opération ? fit le jeune assistant, sceptique.

— Oui, c'est la seule chose à essayer... Si nous n'intervenons pas, ils sont tous condamnés. L'influx d'inhibition devra être remis au point lors des expériences futures. En attendant, je vais mettre tout en œuvre pour sauver ceux qui résisteront au choc opératoire...



Mis au courant de ce qui se passait, le docteur Almafir arriva en trombe au laboratoire.

Après un examen attentif de la situation, il eut une longue conversation avec Gavnor. Deux bébés-nains avaient encore succombé entre temps. Gavnor exposa son projet d'intervention chirurgicale.

— Oui, dit Amalfir, c'est notre seul espoir : tenter une opération pour dégager le passage des veines pulmonaires. Si nous échouons, tout sera à recommencer... Sans autre assurance de succès, du reste.

Gavnor opina d'un bref mouvement de la tête. Puis :

— Voulez-vous tenter vous-même l'opération, docteur ? Mes connaissances purement théoriques n'équivalent pas votre expérience pratique dans ce domaine.

— Volontiers. Je ferai de mon mieux. A quel moment serons-nous prêts ?

— Ce soir, à dix heures. Le cycle d'anesthésie sera bouclé à 22 heures précises.

— Vous avez choisi le sujet qui paraît le plus vigoureux?

— Je crois que nous n'aurons pas le choix, à vrai dire. Il faudra commencer par celui qui est né en dernier lieu, et remonter ainsi vers les plus âgés... Cette méthode nous donnera malgré tout quelques chances supplémentaires...

Le jeune assistant qui avait été de garde la nuit était parti se reposer. L'équipe de jour avait pris la relève, et six jeunes généticiens surveillaient les opérations d'anesthésie. Maintenant qu'on savait à quel point les créatures naines étaient fragiles, la préparation pré-opératoire présentait un ensemble de manœuvres terriblement délicates.

Dans la matinée, trois bébés moururent.

Cette brusque apparition de la mort revêtait, dans ces organismes miniatures, quelque chose de déconcertant. Ainsi, un des assistants venait de saisir dans ses doigts le numéro 2 auquel il s'apprêtait à administrer une dose de férodal BY, quand, sans le moindre signe annonciateur, la petite bête humaine, cessant de rire et de gesticuler, s'était complètement relâchée. Toute molle et toute pantelante, la petite masse de chair rose n'était plus qu'un agglomérat de matière inerte.

Entre midi et neuf heures du soir, quatre décès furent encore enregistrés.

Il ne restait plus que deux bébés-nains en vie. Gavnor, en proie à l'inquiétude, se demandait si, dans cette course contre la mort, l'intervention chirurgicale n'arriverait pas trop tard.

L'assistant Shéladir, un ancien élève d'Almafir, décida, sans consulter personne, de tenter, simultanément aux dernières mesures d'anesthésie, une manœuvre de support. Il injecta aux deux rescapés une dose réduite de trydase, un stimulant organique à base d'extraits d'enzymes hépatiques.

Le résultat, contre toute attente, fut nettement supérieur aux pronostics du jeune généticien. Ce dernier avait espéré une simple amélioration de vitalité chez les deux bébés ; en réalité, le produit déclencha une véritable résurrection organique.

A 22 heures, les deux petites créatures vivaient encore. Et Almafir put commencer son opération. Le sujet n° 12, placé sur la table, fut littéralement emprisonné par un appareillage de cauchemar : garrots de fixation, électro-sondes, réseau de coagulation, contrôle respiratoire, prise triplée de l'ondo-cardiogramme, tubulures d'oxygénation, bref, une incroyable série de tentacules souples qui faisaient penser à une pieuvre en train de dévorer une malheureuse petite bête pâle et nue.

Almafir donna le signal.

Cette fois, il ne s'agissait plus d'autopsier un cadavre, mais de travailler sur une matière vivante. Couché sur le ventre, le bébé-nain dormait, assommé par la narcose.

Quand le cœur fut mis à nu, il y eut dans l'assistance une seconde d'intense émotion. C'était irréel, incroyable, féérique aussi, de voir ce cœur, pas plus gros qu'un noyau de cerise, battre sagement le rythme de la vie. Le reste de l'organisme paraissait très vigoureux, doté d'une bonne constitution.

Les coagulateurs se mirent à fonctionner, tandis que le projecteur spécial de lumière bleue répandait sur la zone opératoire une clarté compensatrice.

Almafir, le front en sueur, travaillait vite et bien. Sous une forte loupe, les soudures des veines pulmonaires furent sectionnées, débarrassées des protubérances naissantes, puis regreffées sur les orifices cardiaques. Cette mini-chirurgie était plus précise qu'un délicat travail d'horlogerie.

La partie essentielle de l'opération dura trente secondes.

A l'instant où le docteur achevait la dernière jointure, l'assistant Shéladir annonça sèchement :

— Attention ! Début de fibrillation !

Gavnor, Almafir et Armelya levèrent les yeux vers l'écran de l'ondo-cardiogramme. Pas de doute, les contractions cardiaques du bébé-nain prenaient un rythme court et frénétique qui ne pouvait tromper. Les pulsations s'accéléraient à vide dans le myocarde, perdant peu à peu leur efficacité indispensable.

— Electrodes ! jeta le docteur sans hésiter.

Shéladir, allant au-devant d'un ordre qu'il avait prévu, ramenait déjà l'instrument demandé.

Almafir saisit une pince, choisit une aiguille-électrode et l'enfonça résolument dans le cœur de l'opéré. Une

seconde aiguille semblable fut placée, après quoi le courant fut envoyé dans les électrodes.

Un demi-minute s'écoula.

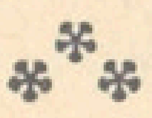
Enfin, maté par le choc électrique, le cœur du nain, ce minuscule noyau de cerise, freina sa course affolée. Les pulsations redevinrent progressivement normales.

Almafir se redressa. Il était blême et la transpiration ruisselait sur son visage.

— Terminé, dit-il dans un souffle. Shéladir, occupez-vous de la suite...

Gavnor et Armelya ne quittèrent pas le chevet du bébé 12 qui dormait de nouveau dans son alvéole, pareil à une jeune souris après une séance de vivisection expérimentale.

A minuit, Almafir opéra le bébé 10.



Au cours des jours qui suivirent, personne ne se serait risqué à émettre un pronostic au sujet des deux bébés-nains.

Allaient-ils vivre ? N'était-ce qu'un répit ? Comment le savoir.

De tous les gens du labo, seul l'assistant Shéladir affichait un optimisme catégorique.

— L'affaire est gagnée ! répétait-il.

Et, matin et soir, après chacune des séances de vérification, Shéladir affirmait avec une conviction grandissante sa foi enthousiaste.

— Regardez-moi ces fiches ! Rayonnement vital excellent, poids en progression, développement général parfait...

Gavnor n'osait encore trop y croire. Armelya réservait son opinion.

Un matin, treize semaines après l'inauguration du laboratoire, Shéladir frappa à la porte de l'appartement de Gavnor.

— Un accident ? fit Dox, anxieux.

— Non, un événement ! répondit Shéladir.

Armelya intervint :

— Pour l'amour du ciel, ne nous faites pas languir ! Vous n'auriez pas quitté votre service pour venir nous déranger si vous n'aviez quelque chose de sensationnel à nous dire.

— Je vous demande pardon, rectifia ironiquement Shéladir, je ne suis pas de service ! Je suis resté au labo par simple curiosité personnelle... Et maintenant, regardez...

Avec douceur et précaution, l'assistant sortit de la poche de sa blouse une boîte oblongue percée de trous. Il l'ouvrit.

A peine un peu plus grand que la main d'un enfant de taille normale, le bébé-nain 12 se redressa en poussant des petits cris aigus et en agitant ses petits bras.

Shéladir le saisit délicatement entre le pouce et l'index et le posa sur le plancher. Le minuscule bonhomme se mit debout sur ses jambes, puis se mit à progresser.

— Juste ciel ! laissa échapper Armelya, bouleversée. Il marche !...

— Oui, dit Shéladir en s'accroupissant pour empêcher le bébé-nain de passer sous un meuble. Il n'est pas encore très stable sur ses gambettes, mais ça ne va pas trop mal, ma foi !...

Gavnor fixait d'un œil dilaté la petite créature humaine

qui trottait sur le plancher. C'était ahurissant de la regarder, si vivante, si prodigieusement indépendante, si neuve surtout.

Le bébé-nain heurta la pointe du soulier de Gavnor et tomba comiquement sur le derrière. Levant sa minuscule frimousse, il éclata de rire en agitant ses doigts pareils aux pétales roses et blancs d'une petite marguerite des prés.

Le front penché, fasciné par ce rire et par ce jeu puéril de l'enfant-nain, Gavnor ne se rendit même pas compte que des larmes d'émotion coulaient sur ses joues pâles...

CHAPITRE IV

Les travaux du Laboratoire Vitaliste avaient été tenus secrets, conformément aux conseils du sage Almafir. Ce dernier, toujours prudent et méfiant même, avait montré à Gavnor et à Armelya les conséquences fâcheuses qu'une publicité prématurée aurait pu avoir sur la bonne marche des travaux en cours.

Ainsi, à l'exception du personnel attaché aux services du laboratoire, personne ne se doutait de l'événement sensationnel qui s'était déroulé dans le nouveau bâtiment construit pour Dox Gavnor et son équipe.

Par loyauté, cependant, Almafir estima que les chefs

des cellules du Parti avaient le droit d'être informés. Une réunion fut donc décidée, à laquelle furent conviés les principaux dirigeants et militants dont la sincérité ne pouvait être mise en doute.

Cet état-major, composé d'une cinquantaine de personnalités dont la plupart appartenaient aux milieux scientifiques du pays, tint ses assises au domaine de Rania.

Quand Armelya, sur un signe discret de son mari, apporta le panier d'osier qui contenait les deux premiers échantillons de l'humanité naine, un silence étrange plana.

Les chefs Vitalistes avaient pris place autour d'une longue table. Gavnor présidait, avec le docteur Almafir à sa gauche, Armelya à sa droite, l'assistant Shéladir en face de lui.

Armelya revint s'asseoir et posa le panier devant son mari. Gavnor souleva le couvercle. Aussitôt, avant même qu'il ait eu le temps de plonger la main dans le panier pour saisir les deux spécimens, on vit surgir ceux-ci comme deux petits diables, enjamber espièglement le bord du panier, se laisser pendre à l'extérieur en se retenant par les mains puis se laisser choir sur la table.

Cinquante bustes se redressèrent et des exclamations stupeur jaillirent :

— Oh !... Non !... Juste ciel !...

Les deux nains, pas du tout déconcertés par cette centaine d'yeux ronds et immenses braqués sur eux, se mirent à gambader. L'un d'eux, en fronçant sa minuscule bouche malicieuse, émit une sorte de gazouillis bizarre, se mit à rire, puis, plein de témérité, se dirigea à toute vitesse vers Shéladir. De toute évidence, il avait reconnu son ami !

Shéladir souriait et murmurait des petits mots gentils à l'adresse du nain. Celui-ci, habilement, s'aggrippa aux revers de la blouse de l'assistant et, s'aidant de ses petits pieds nus, escalada la poitrine du jeune généticien. Il remonta de la sorte jusqu'à son menton, accrocha ses doigts menus à la bouche de l'homme, atteignit son nez — cet énorme appendice de chair dont la taille égalait la moitié de celle du nain ! — pour se hausser promptement jusque sur sa tête. Là, rieur et exubérant, il se mit à esquisser un pas de danse, sautillant dans les cheveux blonds de Shéladir comme un enfant dans un champ de graminées.

Le second nain avait escaladé le buste d'Armelya, puis s'était assis triomphalement sur la tête de la jeune femme. D'un côté à l'autre de la table, les deux créatures se mirent à s'appeler en poussant des cris pointus et en agitant joyeusement leurs bras.

L'assistance, il faut le dire, assistait à cette démonstration avec une stupeur indicible.

Le premier contact avec les nains, on l'a vu, était assez pénible. Impossible de contempler ces répliques miniatures de l'homme sans éprouver un malaise atroce, une vague envie de rire ou de pleurer, affreux mélange d'angoisse, d'émerveillement, d'incrédulité.

Shéladir, amusé par les mines effarées qui se penchaient avidement sur sa tête et sur celle d'Armelya, — car tous voulaient maintenant examiner de plus près les deux prototypes de l'humanité future, — fit les présentations.

— Celui-ci, dit-il en attrapant le nain qui fourrageait

dans sa chevelure, c'est Kapono. C'est le dernier de la première série, mais c'est le plus avancé des deux.

Kapono, dans les doigts de son grand ami, se débattait furieusement. Il n'aimait pas d'être manipulé de la sorte, c'était clair.

Shéladir le passa à Gavnor qui l'enferma prestement dans le panier.

— Et celui-ci, enchaîna Armelya, c'est en réalité le tout premier spécimen : nous l'avons baptisé Modelo... Il aura bientôt rejoint son frère comme vigueur et comme intelligence...

Elle captura le petit bonhomme et le donna à Gavnor pour qu'il le remît dans le panier à son tour.

— Et voilà ! laissa tomber Gavnor en assujettissant avec soin la fermeture du panier. Vous venez de voir nos héritiers de l'avenir...

Il y eut de nouveau un silence.

Un des militants demanda tout à coup :

— Etait-il absolument indispensable de les faire si petits, nos héritiers ?

— Oui, dit Gavnor. D'après mes calculs, cette créature naine réalise le maximum de concentration de cellules cérébrales dans un organisme ayant gardé la forme humaine... Bien entendu, ce que vous venez de voir ne représente pas le stade adulte de cette nouvelle race. Ce sont encore deux enfants. Ils vont grandir et ils atteindront probablement une taille définitive variant entre vingt-huit et trente centimètres. Ils seront adultes à vingt-cinq mois.

Une voix questionna :

— Comment peut-on savoir avec certitude qu'ils échapperont à la cancilose ?

— Vous expliquer l'ensemble de mes recherches à ce sujet nous entraînerait trop loin, répondit Gavnor. Ma conviction, basée sur des expériences concrètes, est que la cancilose est un phénomène de dégénérescence dont l'origine doit se trouver dans une altération mystérieuse de l'atmosphère, suite au Cataclysme Universel... La cancilose, vous le savez, se manifeste de diverses façons : fièvres subites, hémorragies internes, angines ulcéreuses foudroyantes, mais qui trahissent invariablement un déséquilibre brusque des organes générateurs des cellules du sang... Mes créatures naines, si je ne me trompe, sont à l'abri d'un phénomène de ce genre. Primo : elles sont intégralement conditionnée pour vivre dans l'atmosphère telle qu'elle existe actuellement. Secundo : la concentration de leurs globules est plus forte. Enfin, étant données les dimensions réduites des circuits nerveux, la défense-réflexe de ces petits organismes agira avec une rapidité extraordinaire. Cette riposte instantanée des moyens d'auto-défense empêchera, je le pense, la prolifération des cellules parasites.

— Théoriquement, tout cela ! objecta celui qui avait posé la question.

— En effet, concéda Gavnor. Mais nous serons fixés là-dessus par la suite. Car nous allons maintenant produire les nouvelles créatures à une cadence intensive... Il y a en tout cas un point qui sera très rapidement élucidé : les Laboratoires de Peuplement ont un taux de mortalité qui atteint à présent quatre-vingts pour cent. Nous verrons, par

comparaison, si des cas de cancilose apparaissent dans nos laboratoires... Ce sera une première indication.

Gavnor promena un regard circulaire.

— Plus de questions à me poser ? s'enquit-il.

Personne n'éleva la voix.

— Bon, conclut Gavnor. Abordons la suite de notre programme. Mon plan initial prévoit, comme seconde étape, la fondation d'une cité bâtie spécialement pour la nouvelle race. Il y a deux voies qui s'offrent pour réaliser cet objectif : ou bien nous dévoilons officiellement l'existence de Modelo et de Kapono, et nous demandons l'aide financière du Gouvernement ; ou bien nous gardons notre secret jusqu'à nouvel ordre, mais cela nous oblige à pourvoir nous-mêmes aux dépenses que ce projet entraîne. Le lieu et l'espace sont faciles à trouver : ma sœur habite à Silvopolis et je me fais fort de bâtir dans une clairière une ville naine dont personne ne soupçonnera l'existence. Reste l'aspect financier...

Les réponses furent unanimes :

— Le secret ! Pas de déclaration officielle ! Rester en dehors des affaires gouvernementales ! Le parti rassemblera les fonds.

— D'accord ! acquiesça Gavnor. Je sais que notre ami Almafir attache beaucoup d'importance à notre secret, et peut-être n'a-t-il pas tort. Les politiciens, ne l'oublions pas, peuvent faire pression sur le Gouvernement, et le Gouvernement dispose de moyens de propagande qui pourraient, une fois de plus, dresser la foule contre nous. Bref, nous essayons de nous débrouiller par nos propres moyens. Il faudra désigner un trésorier, des chefs de

souscription et des collecteurs, mais nous nous occuperons de cela en fin de séance. Il me reste une proposition à vous soumettre : j'ai l'intention de partir avec ma femme à Silvopolis pour commencer la cité nouvelle et me consacrer en même temps à l'éducation de Modelo et de Kapono. En attendant les prochaines séries, ces deux premiers échantillons nous serviront de sujets d'expérience. Nous leur appliquerons, avec les correctifs qui s'imposent, les tests éducatifs habituels... Sauf objection, je désigne comme directeur du laboratoire Vitaliste notre ami Shéladir. Son dévouement nous a été très précieux tout au long de nos premiers travaux de fabrication.

Tout le monde approuva cette désignation.

Gavnor hocha la tête d'un air satisfait. Il avait pour Shéladir une profonde estime.

— A présent, reprit Dox, je passe la parole à notre ami Largodec qui désire vous exposer les progrès du parti dans le domaine du recrutement. Le nombre d'adhérents augmente à une cadence stupéfiante. Vous allez d'ailleurs connaître les chiffres. A vous, Largodec.

Largodec, professeur de chimie de l'Institut Fédéral, était un homme de quatre-vingts ans, long, sec, énergique et un peu théâtral. Vitaliste de la première heure, il attachait beaucoup d'importance à l'aspect politique du mouvement. Gavnor et Almafir le soupçonnaient fort d'avoir des visées autres que scientifiques, mais comme c'était un homme intègre et courageux, ses tendances méritaient d'être encouragées.

Il parla longuement, citant des chiffres et des noms.

Quand il se tut, un autre membre du Parti se leva :

— Messieurs, dit-il, j'ai participé à toutes vos réunions et je me suis efforcé d'être un observateur impartial. A présent je crois qu'il est de mon devoir de me manifester ouvertement sous mon aspect véritable, car tout ce qui a été discuté ici me paraît d'une importance exceptionnelle. En réalité, je suis Inspecteur des Services Secrets de la Légion de Surveillance Technoscientifique. Je me trouve ici en service commandé, aux ordres du Gouvernement, pour vous espionner... Je ferai mon rapport, et je le ferai en toute loyauté ; mais je crains que vous n'ayez à subir les conséquences éventuelles de votre attitude hostile envers les autorités légales des Etats-Fédérés...

L'homme s'éloigna de la table à reculons, sortit un pistolet de sa poche et le braqua vers l'assistance.

CHAPITRE V

Ce coup de théâtre produisit sur l'assemblée l'effet d'une douche glacée.

Gavnor, cependant, ne perdit pas son sang-froid. Il se leva, dévisagea un moment le policier, puis, dans le silence oppressant, déclara d'un ton ferme :

— Voulez-vous rengainer votre pistolet, je vous prie ? Aucun d'entre nous n'est armé et je vous donne ma parole

d'honneur que rien ne sera tenté contre vous. Au contraire, je désire vous soumettre un plan de collaboration qui vous permettra d'accomplir votre mission sans compromettre nos premiers résultats...

— Expliquez-vous, dit le policier, méfiant.

— C'est très simple, reprit Gavnor. Dans un sens, je considère que la légalité et le droit sont de votre côté ; le Gouvernement nous a permis de procéder à cette expérience Vitaliste, et il est donc juste que nous le tenions au courant de notre activité... Nous voulions garder nos secrets, c'est exact ; mais ce n'était nullement par hostilité envers les autorités, croyez-le bien ! Ce qui compte, c'est de faire le maximum pour éviter des malentendus probables. D'une part, nous ne sommes pas encore sûrs d'avoir atteint la réussite définitive de notre plan : il faudra attendre que les deux créatures naines soient arrivées à leur âge adulte et que d'autres spécimens aient été fabriqués en grande quantité. D'autre part, rien ne nous prouve qu'en devenant adultes ces nouveaux hommes présenteront les qualités intellectuelles et morales nécessaires pour continuer dignement notre civilisation frappée à mort. Enfin, et ici je fais appel à votre conscience, vous avez dû constater par vous-même que le premier contact avec cette nouvelle race miniature comporte quelque chose de pénible, de choquant, de révoltant même. Le public n'est certainement pas préparé à recevoir d'une façon brutale la révélation de ce que sera l'humanité future. Bref, il faut que le Gouvernement nous accorde encore un long délai avant de porter nos travaux à la connaissance du pays.

— Je n'ai pas le droit de discuter l'attitude éventuelle du Gouvernement, répliqua le policier.

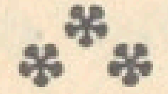
— Bien entendu ! admit Gavnor. Vous êtes payé pour surveiller nos agissements et il est normal que vous fassiez votre devoir. Voici ce que je vous propose donc : établissez votre rapport et remettez-le à vos supérieurs en réclamant le bénéfice du secret. Complémentairement, faites savoir à vos chefs que je désire instaurer entre le Parti et les autorités une alliance loyale, sincère et complète. Je vous demande d'accepter à mes côtés le poste de secrétaire : vous participerez à toutes nos expériences, à tous nos travaux, à toutes nos réalisations. En vérité, nous n'avons rien à cacher, vous le savez bien. Nous ne cherchons pas à conquérir des avantages personnels, nous travaillons pour sauver la Vie Humaine sur cette planète.

— Si vous acceptez de me confirmer vos propositions par écrit, je les transmettrai à mes supérieurs.

— Certainement, acquiesça Dox. Comment vous appelez-vous ?

— Inspecteur Marnor. Je suis premier adjoint de la cellule 19...

— Vous aurez ma lettre dès ce soir, promit Gavnor.



En fin de compte, c'est le Président du Sénat qui prit la responsabilité d'accepter l'alliance proposée par Gavnor et ses partisans.

Ainsi réglée, la position à la fois officielle et secrète du Parti rendit les choses beaucoup plus expéditives. Un crédit fut accordé par le Chef de l'Etat pour l'édification de la Cité Future, et des laboratoires vitalistes furent construits en plusieurs points du pays.

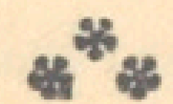
L'enthousiaste Shéladir prit la direction générale de ces laboratoires et, sous son impulsion, la fabrication des hommes nains fut mise en route sur une vaste échelle. Le docteur Almafir fut remplacé au B.I.L.C. afin de pouvoir désormais se consacrer entièrement au programme vitaliste.

Gavnor, Armelya, l'inspecteur Marnor et une équipe de jeunes assistants partirent vers la lointaine Silvopolis pour fonder dans un lieu secret de cette région forestière la première Cité de l'Avenir.

Les trois années qui suivirent furent pour Gavnor et Armelya un véritable conte fantastique. Modelo et Kapono, devenus adultes, furent bientôt rejoints par un millier d'êtres nains de la seconde génération, et, de semaine en semaine, le succès de la révolution biogénétique devint de plus en plus évident.

Alors que les ravages de la cancilose augmentaient dans des proportions effroyables, pas un seul cas ne fut enregistré dans les laboratoires de Shéladir ni dans la ville miniature construite dans la région de Silvopolis.

Les hommes nains, baptisés Vitaliens, étaient indéniablement à l'abri du fléau de mort.



Au début, la mission éducatrice de Gavnor et d'Armelya avait été extrêmement difficile. Tout était à faire, semblait-il, pour initier Modelo et Kapono aux règles complexes de la vie civilisée. Les deux minuscules créatures passaient le plus clair de leur temps à jouer comme deux chatons exubérants et un peu fous. Leur vitalité était extraordinaire, la promptitude de leurs réflexes déroutante.

Cependant, à force de patience et d'obstination, Dox parvint à discipliner ses deux spécimens et à leur faire comprendre que s'ils avaient le droit de jouer et de s'amuser, ils devaient aussi se soumettre aux expériences éducatives qu'on leur imposait.

A l'âge de vingt-six mois, Modelo et Kapono cessèrent de grandir. Modelo mesurait trente-deux centimètres. Son petit corps, parfaitement proportionné, présentait une architecture solide, un peu massive par rapport à sa taille, mais sans difformité. Son visage était harmonieux : ovale régulier pas plus grand qu'un œuf de poule-faisane. Les yeux, légèrement bridés, étaient d'un bleu sombre. Les cheveux blonds et soyeux étaient plats.

Modelo donna bientôt des signes de grande sagesse

d'esprit. On eût dit qu'il passait sans transition de l'âge insouciant à l'âge sérieux.

Gavnor lui apprit à lire, à écrire, à calculer. Il fallut pour cela mettre au point une série d'appareils et d'accessoires plus ahurissants les uns que les autres. Des manuels scolaires furent imprimés en réduction, mais il fallut aussi créer un système d'amplification sonore destiné à rendre plus facilement audible les paroles des nains. A la longue, tendre l'oreille pour capter leur voix ténue devenait épuisant.

Kapono, plus petit que son frère, se révéla plus intelligent. Il mesurait vingt-neuf centimètres. Il avait la bouche incroyablement mobile ; ses deux lèvres minuscules, délicatement dessinées, étaient toujours en mouvement.

Kapono, espiègle et rieur, manifestait d'autre part une gentillesse assez touchante. Armelya réussissait mieux avec lui que Dox, car Kapono se soumettait de meilleure grâce aux ordres de la jeune femme à laquelle il semblait vouer un attachement plein d'admiration. Parfois, quand elle était assise à la table, il arrivait, grimpait le long du pied de la table, se hissait sur celle-ci et venait se poster bien droit devant Armelya. Alors, en gazouillant des propos confus, il faisait signe à la jeune femme qu'elle devait baisser la tête pour qu'il pût lui caresser les joues, le nez et le front. Sa petite frimousse devenait radieuse...

Quand les nouvelles recrues arrivèrent, Modelo et Kapono comprirent d'emblée qu'ils devaient s'occuper

de l'éducation de leurs semblables. Une nouvelle transformation, visible, s'opéra dans leur comportement. Ils prirent conscience de leur responsabilité d'aînés.

Un jour, Dox prit sa femme à part.

— Je viens de constater une chose bizarre, lui dit-il... Je me trouvais avec Modelo et Kapono dans le laboratoire et je leur expliquais les premières lois de la chimie... Modelo ne parvenait pas à saisir la loi de Richter. Je m'apprêtais à recommencer pour la troisième fois ma démonstration, quand Kapono, d'un geste irréfléchi m'a-t-il semblé, a pris les mains de Modelo dans les siennes et l'a regardé droit dans les yeux. Ils sont restés ainsi, la mine grave, pendant deux minutes... Et puis, brusquement, Modelo a hoché la tête, s'est tourné vers moi et m'a dit : « J'ai compris ». En effet, j'ai pu vérifier qu'il avait compris.

— Je m'en doutais, laissa tomber Armelya d'un air songeur, ils ont un pouvoir de communication télépsychique. A plusieurs reprises mon attention a été attirée par des petits faits de ce genre. Je ne voulais pas t'en parler, car je n'avais rien de précis à te signaler et je craignais que tu ne te moques de moi, mais la chose me paraît indubitable : *ils peuvent échanger leurs pensées sans être obligés de les exprimer au moyen de la voix.*

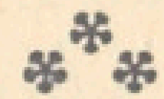
Dox était assez effaré.

— A cause de leur petite taille, dit-il, leur force cérébrale est plus puissante que la nôtre. Les fourmis,

nous le savons, ont un langage télé-psychique dont leurs antennes sont le truchement. Mais, dans le cas qui nous occupe, ce moyen de communication doit être d'une perfection peu banale, car il s'agissait en l'occurrence d'une explication scientifique déjà subtile...

Par la suite, après une série d'observations serrées, Dox et Gavnor eurent la confirmation du prodigieux phénomène. Ils posèrent alors franchement la question aux deux petits Vitaliens.

— Oui, c'est exact, reconnut Kapono... Quand je concentre mes pensées, je puis les transmettre à Modelo. Mais si je m'éloigne trop de lui, ça ne donne plus rien.



Les progrès intellectuels des deux hommes nains furent rapides.

Kapono, surtout, fit preuve d'une agilité mentale surprenante. Il s'amena, un matin, avec un schéma qu'il avait dessiné dans sa chambre. C'était le plan d'un minuscule convertisseur d'énergie solaire.

Gavnor, quelques jours auparavant, avait analysé pour

ses deux élèves les principes de la force énergo-solaire appliquée. Kapono n'avait pas seulement compris : il avait eu l'idée d'adapter cette technique à son univers miniature !

Ainsi, jour après jour, la civilisation de la nouvelle race se précisait, prenait corps et devenait une réalité de plus en plus évidente...

L'inspecteur Marnor assistait à tous ces événements en témoin impassible. Chaque semaine, il rédigeait un long rapport dans lequel il donnait une relation détaillée des faits nouveaux enregistrés à Vitapolis, la cité naine.

Au vrai, cette ville n'était guère qu'une agglomération de cinquante petites bâtisses blanches, sans étages, dont l'intérieur se composait d'une multitude de chambrettes d'un mètre cube. Modelo, proclamé chef de sa race, occupait la maison centrale. Kapono, son lieutenant, habitait le compartiment voisin. Quand les nouveaux Vitaliens des deux sexes se mirent à affluer, Modelo et Kapono se débrouillèrent fort bien pour imposer leur autorité et faire régner la discipline parmi tout ce petit peuple actif et grouillant.

L'inspecteur Marnor, en se promenant à travers la cité aux maisons d'un mètre, contemplait d'un œil impénétrable ces innombrables créatures qui allaient et venaient dans tous les sens et qui, exubérantes ou affairées, semblaient mener avec beaucoup d'entrain leur existence étrange, apparemment heureuse, en tout cas très indé-

pendante et pleine d'indifférence à l'égard des Hommes, ces géants lourds et empêtrés dans leur absurde masse de chair aux proportions démesurées...

TROISIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Bush-City, la capitale du continent austrasien, était plongée dans les ténèbres de la nuit d'hiver. Il était environ une heure du matin.

Le capitaine Traxolm, de garde à la Permanence de la Vigile Publique, somnolait paisiblement dans son fauteuil.

Soudain, le signal d'appel ondonique se mit à tinter. Traxolm sursauta.

— J'écoute, dit-il.

— Le Central A.4. vous parle, annonça une voix dans le vibrateur.

Il y eut un déclic.

— Ici le capitaine Karalm, Central A.4. Nous venons d'être alertés par une équipe de la Prospection Territoriale. On signale une découverte extraordinaire dans la région forestière de Cortollo. Une colonie de petits singes d'une espèce tout à fait inconnue s'est établie dans un maquis de fougères arborescentes. Nous avons envoyé un détachement de miliciens, mais nos hommes ont été mis

en fuite. Pouvez-nous nous expédier un bataillon de combat ?

Le capitaine Traxolm resta un moment pantois. Puis, se demandant s'il rêvait, il se passa la main sur la figure pour s'assurer qu'il était lucide et bien réveillé.

— Dites donc, capitaine Karalm ? bougonna-t-il. Vous ne trouvez pas que l'heure est mal choisie pour faire des plaisanteries aussi stupides ?

— Je vous jure qu'il n'est pas question de plaisanterie ! protesta l'autre avec véhémence. J'avais envoyé un peloton à la rescousse des Prospecteurs Territoriaux, mais ces satanés singes ont tenu nos hommes en respect ! Un agent de liaison est venu m'apporter les nouvelles et me demander de vous appeler d'urgence.

— Minute, grogna Traxolm, je n'y suis pas du tout ! Vous avez découvert des singes d'une espèce inconnue et vous réclamez l'intervention d'un bataillon de combat, c'est bien ça ?

— Oui.

— Mais... pourquoi diable réclamez-vous l'intervention de la Force Armée ? Pour capturer ces singes ?

— Ce ne sont pas des singes comme les autres, d'après ce que l'agent de liaison m'a raconté. Ils ont emprisonné un des Gardes Territoriaux !

— Allons, bon ! Et vos miliciens ? Pas capables de chasser ces ouistitis, non ?

— Je vous répète que les singes ont tenu mes hommes en respect.

— Avec des noix de coco, hein ?

— Pas du tout ! Avec... avec on ne sait quoi, au juste. Un rayon d'un genre inconnu, paraît-il.

Le capitaine Traxolm esquissa une grimace écœurée.

— Vous êtes le capitaine Karalm ? s'enquit-il.

— Oui.

— Parfait ! Vous aurez de mes nouvelles ! Je n'ai jamais permis à personne de se payer ma tête et vous allez voir ce que cette blague va vous coûter ! Je transmets au Lieutenant l'enregistrement de votre histoire de singes inconnus armés d'un rayon inconnu ! Tant pis pour vous, compris ?

D'un geste sec, Traxolm coupa le contact.

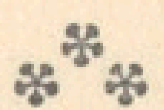
Il se leva, ouvrit l'enregistreur automatique de l'appareil, enleva la bande sonore, en plaça une autre, referma l'enregistreur et quitta son bureau.

A cette heure de la nuit, le bureau du Lieutenant était vide, naturellement. Traxolm déposa la bande sonore sur la table de travail de son supérieur et y joignit une note ainsi conçue :

« *Une heure dix du matin. Reçu la communication ci-*
« *jointe du Central A.4. qui réclame l'envoi d'un bataillon*
« *armé pour mater une troupe de singes d'un modèle*
« *inconnu.*

« *Estimant qu'une plaisanterie de cet ordre dépasse les*
« *limites de ce qu'on peut tolérer en matière de facétie*
« *administrative, j'exige une sanction contre le capitaine*
« *Karalm, auteur de cette farce indigne d'un fonctionnaire.*

« Capitaine Traxolm ».



Quelques heures plus tard, Traxolm fut réveillé en sursaut par l'arrivée d'une demi-douzaine de hauts-fonctionnaires parmi lesquels le Lieutenant en personne.

Les visiteurs inattendus, — deux ministres, un directeur du Département Scientifique, le chancelier général de la Vigilance Publique, un ambassadeur et le Lieutenant Gachelm, chef de la Section principale de Bush-City, — étaient visiblement en proie à une excitation anormale.

— Alors, aboya furieusement Gachelm en foudroyant du regard le pauvre Traxolm. Vous dormez ?

— Euh... non, dit le capitaine en saluant son chef.

— Vous n'avez pas été alerté par le Central A.4. réclamant d'urgence un bataillon de combat ?

— Euh... oui. Mais...

— Pas de mais qui tienne ! trancha Gachelm. Pourquoi n'avez-vous pas transmis cet appel ?

— Pour des singes ? s'exclama bêtement le policier.

— Crétin ! lança le Lieutenant. Vous ferez douze jours d'arrêt disciplinaire. Passez-moi l'enregistrement tout de suite ! Un S.O.S. a été envoyé au Chancelier. C'est une affaire très grave...

Un peu avant midi, le Lieutenant Gachelm et son escorte de personnalités officielles débarquaient d'un Volato-3000

sur l'aérodrome du district de Cortollo. De là, une voiture rapide les conduisit sur le théâtre même des opérations, à la lisière d'un immense maquis de fougères géantes.

Il y eut de brèves salutations. Les officiers du bataillon de combat attendaient les visiteurs.

— Guidez-nous ! ordonna le Chancelier de la Vigilance Publique.

La petite troupe se mit en marche.

A travers les taillis, ils arrivèrent assez rapidement à la clairière autour de laquelle des soldats armés et casqués montaient la garde.

— Voilà ! dit un des officiers en montrant du doigt une vingtaine de petites huttes rondes, d'un mètre de hauteur environ sur cinq mètres de diamètre, construites au moyen de branchages.

Sidérés, les délégués du gouvernement contemplaient d'un œil écarquillé le spectacle incroyable qui s'offrait à leur vue.

D'une hutte à l'autre et dans toute la clairière, plusieurs centaines de petites créatures allaient et venaient, vaquant paisiblement à des besognes mystérieuses.

— Pas de doute, murmura finalement le Directeur du Département Scientifique, ce sont bel et bien des hommes tels que Dox Gavnor voulait en fabriquer !...

Tout le monde se tourna vers le professeur Bortulm qui venait de prononcer ces paroles surprenantes. Le Lieutenant Gachelm s'écria d'une voix sarcastique :

— Des hommes ?... Vous dites que ce sont des hommes?...

— Oui, affirma le professeur d'un ton catégorique, je dis que ce sont des hommes ! Il y a dix-huit ans, rappelez-

vous ce qui s'est passé à Centropolis, de l'autre côté de l'Océan Majeur. Un jeune étudiant en biologie a proposé de créer des hommes-nains qui seraient invulnérables à la cancilose et qui seraient les héritiers de notre civilisation... Eh bien, les voilà nos successeurs !...

Tous les regards convergèrent de nouveau vers les huttes.

Le professeur Bortulm s'avança d'un pas décidé, mais un des jeunes officiers de la Vigilance se rua vers lui et l'agrippa par le bord de son manteau.

— Attention ! Grands dieux !... Il y a un écran de rayons invisibles ! Dès qu'on le touche, on reçoit une décharge mortelle...

— Ah ? fit Bortulm, impressionné.

A cet instant, une voix tonitruante éclata dans la clairière, bizarrement déformée par un courant d'amplification :

« *Hommes d'Austrasie !*

« *C'est en ma qualité de Chef d'Expédition que je* « *m'adresse à vous. Je m'appelle Dokiro et je suis venu* « *fonder sur votre continent la première ville du peuple* « *Vitalien.*

« *Je déplore sincèrement les victimes de la courte lutte* « *qui s'est déroulée ici, cette nuit, quand des gens de* « *votre race ont découvert notre clairière. Nous nous* « *trouvions en état de légitime défense et j'espère que* « *vous comprendrez notre attitude.*

« *Nos intentions sont rigoureusement pacifiques. Si* « *vous ne cherchez pas à nous faire la guerre, nous nous* « *abstiendrons de tout acte d'hostilité à votre égard.*

« *Etes-vous d'accord pour signer avec moi une Charte*

« Solennelle de paix et de fraternité ? Nous ne sommes « pas vos ennemis. Nous sommes le premier noyau de la « race humaine qui perpétuera sur ce continent votre « civilisation, lorsque vous aurez disparu.

« Que l'un d'entre vous me réponde ».

Les délégués austrasiens et les soldats se regardèrent mutuellement, frappés de stupeur.

C'est encore le professeur Bortulm qui retrouva le premier ses esprits.

— Vous devez comprendre que votre discours nous... nous prend au dépourvu, cria-t-il en mettant ses deux mains en porte-voix. Comment êtes-vous arrivés sur notre continent ? Vous avez franchi l'Océan Majeur ?

— Inutile de crier, répondit le nain Dokiro, les ondes sonores émises par la voix humaine sont très puissantes et nous avons l'oreille sensible... Nous avons effectivement franchi l'Océan Majeur pour venir nous installer ici. Mais je ne vous dirai pas comment nous avons fait, car les secrets de la science vitalienne ne doivent pas être divulgués... Du reste, je ne répondrai pas à vos questions aussi longtemps que vous n'aurez pas répondu à la mienne : « Etes-vous d'accord pour signer avec moi une Charte Solennelle de paix et de fraternité ? »

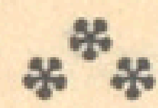
— Personne ici n'a le pouvoir de signer de tels accords, dit Bortulm. Seul le Président des Etats d'Austrasie peut légalement signer un pacte d'alliance avec une puissance étrangère...

— Eh bien, qu'il vienne ! répliqua tranquillement Dokiro.

— Il est loin d'ici... A Bush-City, notre capitale.

— Allez le chercher, je ne suis pas pressé.

Les Austrasiens se mirent à parlementer. Dokiro disparut dans une des petites huttes rondes.



Par suite d'une fausse manœuvre des employés du Palais Présidentiel de Bush-City, un journaliste eut vent des événements insolites qui se déroulaient dans le district de Cortollo.

Une équipe de reporters au service d'un quotidien télépress se mit aussitôt en route et, débarquant clandestinement près de la clairière tenue par les nains envahisseurs, parvint à s'approcher du village miniature. Les cameras portatives filmèrent abondamment tout ce qui se présenta: les petits hommes, leurs activités étranges, leurs maisonnettes de branchages, les mystérieux appareils qu'ils avaient mis en batterie, — des machines dont la taille ne dépassait pas celle d'une pomme de grosseur normale !

Il y avait déjà une foule considérable massée autour de la clairière, car, en dépit du service d'ordre, les curieux affluaient.

Quelques badauds furent malheureusement foudroyés en essayant de franchir l'écran des rayons invisibles

déployés par les Vitaliens. A plusieurs reprises, cependant, le Chef Dokiro prit la parole pour mettre les audacieux en garde. Mais certains spectateurs, trop téméraires, voulurent quand même s'approcher, ce qui leur coûta la vie.

L'avidité de la foule était certes bien compréhensible, car la vision de ces petits hommes était fascinante. Leur agilité, la dextérité de leurs mains minuscules, les expressions qui passaient sur leur physionomie, ce mélange de sérieux, d'allègre, d'astucieux qui imprégnait leur comportement, tout cela tenait davantage du sortilège que de la réalité.

Le plus troublant, c'était évidemment le côté parodique de toutes ces scènes. On ne pouvait pas s'empêcher de penser à une tribu de petits singes savants : ces hommes-nains, ces femmes-naines, c'était ahurissant de les voir aller et venir comme des personnages ordinaires contemplés par le petit bout d'une lorgnette.

Mais on imaginera sans peine l'émotion que souleva dans le pays le reportage transmis sur tous les écrans, en *émission spéciale*, à dix heures du soir, alors que personne à Bush-City n'était au courant de ces événements sensationnels !...

Ce coup de maître journalistique eut des répercussions dont la foule ne se douta pas. Les autorités, débordées par cette affaire sur laquelle on pensait garder le secret, furent obligées d'adopter une position officielle immédiate.

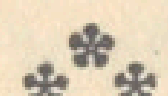
Entouré de ses collègues du Sénat, le Président Axtilm opta pour la ligne de conduite suivante :

1°) Nomination d'un envoyé plénipotentiaire chargé de négocier avec le nain Dokiro une paix provisoire de

trente jours.. Pendant ces trente jours, le Sénat étudierait le texte d'un accord définitif *éventuel*.

2°) Envoi immédiat d'une protestation solennelle au gouvernement des Etats-Fédérés d'Eurasie, cette puissance étant considérée comme responsable de violation de territoire par personnes interposées, *casus belli* prévu par les lois intercontinentales en vigueur.

3°) Création urgente d'une commission scientifique chargée d'aller étudier sur place (dans la mesure du possible) les moyens techniques dont les nains envahisseurs semblaient dotés. But de cette enquête: fabriquer des armes susceptibles de surclasser les armes des Vitaliens et, par conséquent, d'anéantir leur expédition.



A Centropolis, à Silvopolis, et dans toutes les cités d'Eurasie, les nouvelles ébouriffantes arrivèrent presque simultanément.

A peine les foules médusées avaient-elles assisté au reportage diffusé par les grandes stations internationales, que le gouvernement d'Austrasie lançait par les ondes sa

protestation solennelle et son accusation de violation de territoire.

Une sourde colère s'empara des peuples des Etats-Fédérés. Colère teintée d'étonnement, de vexation, de rancune contre les Autorités qui n'avaient jamais divulgué complètement l'ensemble des réalisations vitaliennes.

Depuis deux ans, le professeur Largodec, partisan vitaliste fanatique, exerçait la fonction de Président Suprême. C'était grâce à lui, grâce à sa vigilance constante, que les secrets de Dox Gavnor avaient pu demeurer dans l'ombre et que le programme du Parti avait pu s'accomplir, étape par étape, sans que le grand public se doutât jamais de son ampleur.

Toutes les Cités-naines — et elles étaient nombreuses — avaient été édifiées dans des régions lointaines, pratiquement désertes.

Mais, à présent que les événements prenaient une tournure mondiale, il n'y avait plus moyen de cacher aux populations la vérité. Or, le plus extraordinaire de tout, c'est que Gavnor et ses compagnons étaient eux-mêmes abasourdis par la révélation brutale d'un fait *dont ils ne savaient rien* : l'envoi d'une expédition vitalienne en Austrasie !

Alerté par Largodec, Dox se rendit immédiatement à Vitapolis pour demander des explications à Modelo. Mais Modelo et Kapono étaient introuvables.

Finalement, après une série d'appels ondoniques transmis de cité en cité, Gavnor appris que les deux nains, chefs incontestés de la nouvelle race vitalienne, étaient partis au pied levé pour Rivapolis, la ville balnéaire où Shéladir

avait installé un Laboratoire de Peuplement dirigé par les nains eux-mêmes pour la production massive des hommes futurs.

Dox et Armelya s'embarquèrent à bord d'un Volato-5000, fusée volante d'un type tout à fait récent, qui les déposa deux heures plus tard sur la plaine de Rivapolis.

Quand ils arrivèrent au laboratoire, un jeune assistant leur apprit la pénible nouvelle : Shéladir venait d'être frappé par la cancilose !...

Le fléau progressait d'une manière effroyable. Presque chaque jour, parmi les milliers de morts, on comptait des membres du Parti. Almafir avait succombé, puis le docteur Livanir, puis la courageuse Miss Muryl. Et voilà que Shéladir venait d'être touché à son tour.

— Où est-il ? demanda Armelya.

— Dans la grande salle du labo, dit l'assistant... Les ambulanciers sont venus, mais Modelo et Kapono ont barricadé la porte du labo. Ils refusent de remettre le malade aux mains du Service Sanitaire...

CHAPITRE II

Dox Gavnor et sa femme se demandaient pour quelle raison Modelo et Kapono agissaient ainsi. Les deux nains refusaient obstinément de laisser entrer les ambulanciers

chargés d'emporter le malade vers un Centre d'Hospitalisation. Cependant, c'était la loi qui imposait cette formalité.

— Laisse-moi du moins entrer avec ma femme, Modelo, insista Dox.

Il y eut un bref silence, puis la voix de Modelo se fit entendre à travers l'huis, amplifiée par le micro portatif que le nain portait en permanence sur sa poitrine.

— Je veux bien vous ouvrir la porte. Mais je vous préviens que si quelqu'un d'autre essaie d'entrer ici, je l'abats impitoyablement.

Les ambulanciers se le tinrent pour dit. Ils ne tentèrent pas de forcer le passage quand le battant s'écarta.

— Refermez la porte, recommanda Modelo. Eloignez-vous maintenant, car je braque un faisceau de rayons sur la serrure.

Dox et Armelya firent trois pas en avant, puis s'arrêtèrent, cloués sur place par l'étonnement.

— Mais... que faites-vous ? s'écria la jeune femme. Est-il mort ?

Kapono approcha sa bouche du minuscule micro qui pendait sur sa poitrine. Le vibreur circulaire diffusa :

— Non, il n'est pas mort... Nous sommes en train de le guérir. Les premières atteintes du mal ont fait leur apparition vers trois heures, ce matin. Shéladir était en train de travailler, ici même, avec une de nos équipes de généticiens. Il est devenu tout pâle et il s'est mis à trembler, puis, comme d'habitude, la fièvre s'est déclarée avec violence et notre pauvre ami s'est évanoui...

Atono, le chef vitalien du laboratoire, nous a immédiatement alertés à Vitapolis...

Armelya s'était approchée de la table de fibrax sur laquelle Shéladir, couché de tout son long sur le dos, les mains ramenées sur la poitrine, le visage d'un blanc veiné de bleu comme un visage de marbre, avait tout à fait l'aspect d'un cadavre.

— Vous êtes sûr qu'il n'est pas mort ? demanda-t-elle à mi-voix. Je ne distingue plus le moindre mouvement respiratoire.

— Il ne respire plus, dit Kapono. Je lui ai administré une double dose de Somnior.

Dox s'approcha à son tour et contempla Shéladir.

Kapono se hissa sur la table de fibrax en escaladant une minuscule échelle.

— Regardez, dit-il, j'ai commencé le combat...

Le nain déambulait sur la table, faisant le tour de ce grand corps immobile abîmé dans un sommeil sans rêves. Il marcha sur le ventre de Shéladir et remonta ainsi vers son buste. Il écarta les revers de la blouse blanche du généticien afin de dénuder le haut de la poitrine.

— J'ai placé soixante-quatre aiguilles imprégnées de trydase suractivée, expliqua-t-il. Toute la région cardiaque est cernée comme une citadelle...

En se penchant davantage, Dox et Armelya purent voir, en effet, les points rouges révélant la trace des aiguilles enfoncées à travers l'épiderme. Ces aiguilles, de l'épaisseur d'un cheveu, étaient spécialement utilisées en chirurgie vitalienne.

— Première phase, commenta Kapono, *repos total de*

l'organisme placé en état de léthargie... Seconde phase, *neutralisation des fonctions du cœur.* Et maintenant, je mets au point la troisième phase : *régénération des globules rouges et élimination des globules déchus.* Demain, quatrième phase, *rectification du complexe générateur sanguin par traumatisme artificiel.* Ensuite, *rectification du métabolisme basal...* Une grosse machine comme celle-là, ça doit pouvoir se dépanner...

— Mais... Vous espérez vraiment le tirer de là ? murmura Gavnor, interdit.

— Pourquoi pas ? fit Kapono. Je vais vous montrer les graphiques que je viens d'établir d'après les cardiogrammes. Vous me direz ce que vous en pensez.

Le nain dégringola à toute vitesse les échelons de la petite échelle, escalada une rampe qui le conduisit sur l'établi de préparation, manœuvra un microscope ondonique aussi grand que lui et projeta sur un écran rectangulaire une série de graphiques aux lignes compliquées.

— Vous voyez l'évolution ? questionna-t-il en se retournant vers Dox.

— Non, avoua celui-ci.

Kapono haussa les épaules. Un petit sourire moqueur éclairait son visage ovale.

— Il y a évidemment des choses qui vous échappent, dit-il avec indulgence. Cependant, pour moi, ces graphiques sont en relation directe avec les analyses que j'ai pratiquées. La cancilose est un phénomène d'usure interne de la substance vitale ; cette usure provoque une sorte d'effondrement de la cohésion des cellules. Voici mes analyses...

Sur l'écran, des images bizarres apparurent.

— Observez l'évolution de ces globules, reprit Kapono. Tout le mystère de la cancilose est là...

Gavnor, les sourcils froncés, fixait d'un œil grave les images qui défilaient sur l'écran.

— Je ne saisis toujours pas, reconnut-il en dévisageant le nain.

— Vous n'avez pas l'esprit très rapide, railla Kapono.

D'un bond, il s'élança vers la rampe et retourna derechef sur la table où gisait Shéladir.

— Passez-moi cette seringue, voulez-vous ? dit-il à Dox.

Dox lui passa la seringue. Le nain la prit à bras-le-corps, la transporta jusque sur l'épaule nue de Shéladir, calcula rapidement l'emplacement où il voulait l'enfoncer, puis, comme s'il maniait un épieu, il planta de toutes ses forces la pointe de la seringue dans la chair du malade.

Quelques gouttes rouges montèrent dans le tube de verre. Kapono retira la seringue, la mit sur sa minuscule épaule et la véhicula ainsi jusque sur l'établi. Il préleva une goutte de sang, la fixa entre deux plaquettes de verre, glissa le tout dans le microscope ondonique et brancha le contact.

— Maintenant, dit-il en levant la main vers l'écran, comparez... L'isolation de la centrale cardiaque empêche les ganglions d'accélérer la fabrication des cellules nocives...

— Ce que je n'arrive pas à comprendre, murmura Gavnor, c'est comment vous sélectionnez les composantes ultimes des cellules sanguines. Je n'y suis jamais parvenu, et aucun biologiste n'a jamais franchi le stade des analyses

fragmentaires. Vous seriez arrivés à inventorier la totalité de ces composantes, en somme ?

— Certainement, confirma Kapono avec une mimique presque vaniteuse. Et j'en ai établi la synthèse.

Les perspectives que les paroles extraordinaires du nain savant laissaient entrevoir étaient à ce point vertigineuses que Gavnor, les traits burinés par l'émotion, en demeurait comme étourdi.

C'est Armelya qui rompit le charme. Elle se précipita vers Kapono, le saisit dans ses deux mains, le souleva et lui posa un baiser sur sa petite tête en forme d'œuf.

— Cher petit Kapono, dit-elle dans un élan de joie et de gratitude, tu es véritablement le plus grand génie de ce monde ! Je suis très fière de toi ! Si tu as découvert le moyen de guérir la cancilose, tous les pays vont t'élever une statue...

Modelo, le sage, intervint :

— N'allons pas trop vite en besogne, Armelya, dit-il de sa voix amplifiée par le vibreur. Pour commencer, attendons la fin de cette expérience. Des surprises peuvent encore se produire et nos pronostics ne se vérifieront peut-être pas. Jusqu'à nouvel ordre, notre ami Shéladir n'est pas encore tiré d'affaire...

Dox et sa femme se tournèrent vers Modelo. Ce dernier poursuivit :

— Par ailleurs, j'estime qu'il est prématuré d'annoncer officiellement les travaux de Kapono dans le domaine de la cancilose. Et cela pour plusieurs raisons, que je vous exposerai un autre jour... Dox ? Voulez-vous annoncer aux ambulanciers que c'est par erreur qu'ils ont été alertés ?

Dites-leur que le professeur Shéladir a été victime d'un accident au cours d'une expérience... Qu'il a reçu un choc à la suite d'une décharge de rayons HF, par exemple. De cette façon, nous écarterons la curiosité des Services Sanitaires et des spécialistes du B.I.L.C...

— J'y vais, dit Armelya... Ouvrez-moi la porte, Modelo.

Le nain obéit, mais referma aussitôt la porte. Il s'adressa alors à Gavnor.

— Je suppose que vous aviez des choses urgentes et importantes à me dire, Dox ? Vous n'êtes pas venu ici pour Shéladir, je crois ?

Gavnor eut un léger sursaut. Effectivement, il avait tout à fait perdu de vue le motif pour lequel il avait cherché à contacter le chef du peuple vitalien.

— Juste ciel ! s'écria-t-il. J'ai complètement oublié cette histoire...

Modelo hocha lentement sa petite tête. Il avait à présent une expression très soucieuse.

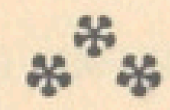
— Je sais de quoi il s'agit, Dox, murmura-t-il... J'ai entendu la protestation diplomatique du Gouvernement d'Austrasie et j'ai capté l'émission du reportage filmé à Cortollo. C'est le Président Largodec qui réclame des explications, n'est-ce pas ?

— Oui, acquiesça Dox, et je vous demande de m'accompagner au Palais Fédéral. Tout de suite, si possible ! Largodec doit se trouver dans une situation bien embarrassante...

Modelo marcha prestement vers l'établi sur lequel Kapono, très absorbé par ses travaux médicaux, se déplaçait sans cesse.

Pendant une ou deux minutes, les deux nains se regardèrent fixement. On voyait à l'expression concentrée de leurs traits qu'ils se parlaient mentalement. A la fin, Modelo opina d'un petit mouvement sec de la tête, puis, pivotant sur ses talons, il revint vers Gavnor et lui dit :

— Je vous accompagne chez le Président Largodec. Kapono reste ici pour continuer le traitement que nécessite notre ami Shéladir...



Dès son arrivée au Palais Fédéral, Dox Gavnor fut introduit dans le vaste bureau présidentiel.

— Ah ! Vous voilà enfin ! s'exclama Largodec. Alors ?...

Dox posa sur une table le panier qui contenait Modelo. Le Chef des Vitaliens sortit aussitôt de son curieux habitacle.

— Je vous écoute, dit le Président en prenant place dans son fauteuil.

Gavnor s'empara de Modelo et le transporta sur le bureau de Largodec.

— Je serai bref, commença Modelo. Je crois que l'heure est venue d'annoncer à tous les peuples de la planète que la révolution Vitaliste est maintenant virtuel-

lement terminée. Ma race est implantée d'une manière définitive sur le globe et nous sommes prêts à assumer la mission pour laquelle nous avons été créés.

Largodec s'agita d'un air agacé.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, Modelo ! Vous avez commis une faute grave, une faute très grave même, et j'exige des explications. Comment avez-vous envoyé une expédition en Austrasie ? Pourquoi l'avez-vous fait à notre insu ? D'où viennent ces Vitaliens que vous avez expédiés là-bas ? Les rapports de l'inspecteur Marnor sont formels : le recensement automatique de votre population atteste que personne n'a quitté vos villes. Alors ?...

— Je ne vous répondrai que dans la mesure où je veux bien le faire, répliqua Modelo d'un ton assez froid. Et si vous n'avez pas encore compris comment la situation se présente, je vais vous le dire à l'instant même, Largodec : les jeux sont faits ! Nous sommes, d'ores et déjà, nous Vitaliens, maîtres de la planète...

— Quoi ? éructa le Président en se redressant.

— Comme je vous le dis, affirma Modelo, visiblement très sûr de lui.

Il y eut un silence.

Cette scène était assez étrange, par le fait. Debout sur la tablette du bureau présidentiel, Modelo affichait un air hautain qui contrastait d'une manière bien déroutante avec l'exiguïté de sa taille. Comme tous ceux de sa race, il était vêtu d'une blouse jaune, sans coutures, en tissu opaque d'une légèreté miraculeuse. Cette blouse descendait jusqu'à sa taille. Il portait en outre un pantalon de la même couleur et du même tissu, fermé aux chevilles.

Ses pieds étaient chaussés de mocassins en plastec souple.

— Mon attitude peut vous paraître odieuse, reprit-il, mais dites-vous bien que j'ai de mes responsabilités une vue infiniment plus exacte que vous ne pouvez vous le figurer. Nous ne sommes certes pas les ennemis de l'homme ! Néanmoins, comme nous devons fatalement entrer en concurrence, je tiens compte de la situation qui peut se présenter dans un avenir très proche.

Gavnor se croisa les bras et toisa Modelo d'un œil sévère.

— Modelo, articula-t-il, ce que vous venez de dire me blesse profondément. N'oubliez pas que le Président n'a qu'un ordre à lancer pour que toutes vos villes soient rasées, pour que toute votre race soit anéantie, pour que tous vos laboratoires de peuplement soient détruits de fond en comble. Un ordre de Largodec, et la race vitalienne retourne au néant d'où je l'ai tirée.

Le nain supporta sans broncher le regard de Gavnor. Cependant, son petit visage exprimait le tourment, le chagrin, une sorte d'affliction proche de la souffrance.

— Je suis très peiné du mal que je vais vous faire, Dox, prononça-t-il. Pour nous, vous êtes un Dieu... Votre nom, celui d'Armelya, celui du professeur Almafir et celui de Shéladir ne s'effaceront jamais de nos mémoires, car nous ne sommes ni des ingrats ni des lâches. Mais je savais qu'un moment viendrait où je devrais non seulement défendre l'avenir des miens, mais aussi votre œuvre providentielle, même contre vous-même. Vos menaces n'ont plus aucune signification. Désormais, l'homme ancien ne peut plus maîtriser l'ascension de l'homme nouveau. Nos

villes, nos populations, nos laboratoires, vous pouvez les détruire... Nous avons fondé à votre insu un royaume que vous ne trouverez jamais !

Largodec, assommé, se tourna lentement vers Gavnor. Ce dernier considérait Modelo d'un air à la fois intrigué et incrédule.

— Je ne suis pas dupe de vos mensonges, Modelo, dit-il finalement. Toute la production des laboratoires génétiques est rigoureusement contrôlée ; comment auriez-vous pu fonder un royaume à notre insu ? Où auriez-vous pris de quoi peupler ce royaume ?

— Je puis vous le dire, murmura Modelo, très calme. Avec l'aide et la complicité de Shéladir, Kapono a réussi à percer le secret de la fixation des caractères héréditaires. Notre race a désormais ses lois génétiques propres et nous avons accompli ce tour de force qui vous semblera impensable : *nous avons inséré dans le cycle des évolutions naturelles nos caractères morphologiques !* De plus, répudiant vos pratiques millénaires qui privaient l'être humain de son pouvoir de reproduction, nous avons ajouté à la fabrication artificielle la liberté de procréer selon les lois inhérentes à la nature elle-même. Depuis quatre ans, des hommes et des femmes de notre race ont des enfants qui ont échappé à tous les contrôles des laboratoires...

Oubliant inconsciemment ses griefs, Gavnor ne songea même pas à cacher l'émotion, l'émerveillement, la stupeur éblouie que les propos fantastiques du nain déclenchaient en lui.

— Mais, Modelo, balbutia-t-il, c'est... inimaginable ! C'est prodigieux ! Vous avez...

Largodec, réalisant brusquement ce que signifiaient en fait les aveux de Modelo, s'écria d'une voix glapissante :

— Grands dieux ! Admettons un instant que vous soyez les maîtres de la situation... Mais moi, comment vais-je expliquer cela au pays ? Et que vais-je répondre à la protestation du Gouvernement d'Austrasie ? Nous allons avoir la guerre à cause de vous !...

— Je déplore que mes pionniers en Austrasie aient été découverts trop tôt, dit Modelo. Mes plans prévoyaient une certaine durée qui devait permettre à nos colonies vitaliennes de s'installer en nombre et en force de l'autre côté de l'Océan Majeur. Nous aurions été à même, alors, d'imposer la paix générale, et par la contrainte s'il le fallait.

Gavnor demanda :

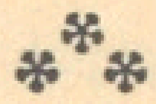
— Comment vos pionniers ont-ils franchi l'océan ?

— Nous avons construit des engins spéciaux... Mais ce n'est évidemment pas le moment de discuter de ces choses-là. Voici ce que je vous propose au sujet de la protestation austrasienne : en plein accord avec Kapono, je suis prêt à faire un exposé complet de notre position vis-à-vis de la race des Hommes Anciens. Cet exposé sera diffusé à tous les peuples des Etats-Fédérés, ainsi qu'à tous les peuples du continent austrasien... Mon discours sera en même temps une mise au point et une réponse à toutes les objections nationales et internationales.

— Entendu ! accepta Largodec. Tout ce que je demande,

c'est que ma responsabilité d'homme d'Etat soit nettement dégagée.

— Je prendrai mes responsabilités, dit Modelo.



Annoncée vingt-quatre heures à l'avance par de continuelles émissions spéciales, la déclaration officielle de Modelo devait avoir un retentissement formidable.

Quand l'heure de ce discours sensationnel fut arrivée, tous les humains de la planète, à peu de chose près, se trouvaient devant leur écran.

L'apparition de Modelo sur les verres dépolis plongea l'univers dans une sorte de transe silencieuse faite de tension psychique et d'immense dépaysement spirituel. Le chef de la race naine était debout sur une petite table, devant un micro miniature qui arrivait juste à la hauteur de son visage. Derrière lui, au milieu du conseil sénatorial aligné au grand complet dans de somptueux fauteuils d'apparat, le Président Largodec affichait un visage plutôt sombre et morose.

Les spectateurs, bien qu'ils eussent déjà contemplé l'image des nains de la clairière de Cortollo, éprouvaient de nouveau cette pénible sensation d'irréalité, de parodie

caricaturale que la vision des petits hommes vitaliens dégageait immanquablement. Et, ici, cette sensation était presque plus forte encore, car la solennité de la scène soulignait son étrangeté.

— Peuples de la terre, commença Modelo, c'est le chef de la race des hommes futurs qui vous parle... Je ne m'adresserai pas en particulier aux pays d'Eurasie ou aux pays d'Austrasie : je m'adresse à toute l'humanité de la planète, sans distinction... Certains d'entre vous se souviendront des déclarations faites par Dox Gavnor il y a dix-huit ans, lorsque ce jeune savant de génie proposa le salut de la race humaine par la création d'une race nouvelle. Depuis lors, les progrès de la cancilose ont continué à ravager dans des proportions effroyables votre race frappée de dégénérescence... Le génie de Gavnor était prophétique, et sa mission ne pouvait être qu'une volonté émanant des abîmes toujours mystérieux, toujours impénétrables du Maître de l'Univers. L'expérience Vitaliste ne fut pas une idée parmi d'autres idées : ce fut un décret du Destin. Cette expérience devait apparaître et devait réussir, car la Vie porte en elle-même sa puissance éternellement renouvelée. En tirant des ténèbres de l'inconnaissable une race nouvelle, ma race, Gavnor obéissait à un ordre impérieux provenant du mystère originel. Aujourd'hui, le peuple Vitalien inaugure son règne sur la planète, et ce règne est désormais indépendant du sort de l'homme ancien...

Après un bref aperçu de la longue histoire de l'humanité, Modelo évoqua le Cataclysme Universel et les débuts de la cancilose. Ensuite, il énuméra les raisons

pour lesquelles la race vitalienne, mieux armée pour perpétuer la vie humaine, était digne de recueillir le patrimoine de la civilisation.

— Nos sciences, déclara Modelo, ne sont encore qu'à l'aube d'une révolution dont les étapes futures sont pour vous inconcevables... Dès maintenant, dans nos laboratoires secrets, la technique des rayons a pris un développement dont les événements de Cortollo ne sont qu'une démonstration bien partielle. En outre, nos travaux sur la structure de la matière, sur la conversion des énergies dispersées dans l'atmosphère et sur les équations Espace-Temps promettent des réalisations dont l'ampleur dépasse l'imagination. L'engin qui a transporté notre expédition par-dessus l'Océan Majeur est un prototype de fusée sidérale ; nous en avons d'autres en construction. Bientôt, l'exploration intergalactique sera chose courante...

Le nain dressa une comparaison entre l'homme ancien et la race nouvelle. A tous points de vue, les Vitaliens surclassaient l'homme de grande taille. Et Modelo en donna une série de preuves irrécusables.

— Examinons maintenant, continua-t-il, les relations futures entre nos deux races. La vôtre est condamnée, vous le savez... Nos découvertes pourraient-elles vous sauver ? Ce n'est pas impossible, encore faut-il se demander en toute franchise si ce sauvetage est bien nécessaire...

Les sénateurs alignés derrière Modelo ne purent réprimer un petit mouvement de surprise. Mais Modelo se lança alors dans une diatribe qui changea la stupeur des sénateurs en consternation puis en indignation.

— Votre race n'est plus digne des dons que le ciel lui avait accordés ! s'écriait Modelo. Il n'y a plus de charité en vous, plus de bonté fraternelle, plus de générosité. Vous avez l'âme dure, le cœur insensible. Enfermés dans l'étroite prison de votre égoïsme individuel, vous n'êtes plus capables de vous forger un idéal qui vous entraînerait à vous dépasser vous-mêmes ! Gavnor, le plus pur d'entre vous, vous l'avez condamné à l'exil, et c'est la peur qui vous a poussés à le délivrer... Ici même, derrière moi, parmi les chefs de ce pays, j'en connais qui n'ont encouragé l'expérience Vitaliste que dans l'espoir de former une armée de nains invincibles au moyen de laquelle une guerre intercontinentale pourrait être entamée et gagnée sans risques ! Votre race mérite le châtiment qui lui a été infligé. Elle peut disparaître en toute justice !...

Gavnor et Armelya, dans leur appartement de Silvopolis, avaient pâli en entendant l'anathème jeté par Modelo contre l'humanité.

— Il est fou, dit Armelya d'une voix blanche.

— C'est... c'est insensé, bégaya Gavnor, désarçonné par ce discours incendiaire.

A cet instant, la porte du salon où ils avaient pris place pour suivre l'émission, s'ouvrit violemment.

L'inspecteur Marnor — devenu chef de district de la Vigilance Publique — entra dans la pièce, suivi d'un peloton de miliciens en uniforme noir.

— Le voilà ! dit-il en désignant d'un doigt accusateur Dox qui s'était mis debout. Arrêtez-le !

Les soldats se ruèrent sur Gavnor et le ligotèrent promptement.

— Que se passe-t-il ? cria Armelya, prise de panique.

Marnor la toisa d'un air méchant.

— Il y a longtemps que j'avais deviné de quelle façon cette histoire de nains finirait, ricana-t-il. Vous avez compris maintenant, je suppose ? Ce Modelo et toute sa race sont les pires ennemis que l'humanité ait jamais dû affronter !...

Les soldats entraînèrent brutalement Gavnor hors de la pièce.

— C'est lui le responsable de cette aventure criminelle ! décréta Marnor. Il va payer chèrement cette folie abominable, je vous le garantis !...

CHAPITRE III

L'Inspecteur Marnor n'avait pas menti en disant à Armelya qu'il soupçonnait depuis longtemps qu'un conflit allait éclater entre les deux races humaines.

Certes, malgré toute sa vigilance, le policier n'avait jamais pu découvrir la moindre chose qui pût démontrer que les Vitaliens déployaient, même à l'insu de Gavnor et du Gouvernement, une activité secrète. Mais, certains détails qu'il avait remarqués incidemment, des voyages insolides, des visites à Shéladir, mille petits faits insignifiants par eux-mêmes, avaient cependant éveillé sa

méfiance. En vérité, il n'avait jamais approuvé l'expérience de Gavnor. Les nains lui inspiraient une répulsion instinctive, et, quand il les voyait en pleine conversation télépsychique, ce pouvoir diabolique de parler sans rien dire lui mettait les nerfs en boule.

Témoin de la première heure, Marnor en était arrivé à couver une haine farouche à l'égard de ces petits hommes rusés. De plus, une espèce d'intuition née de sa méfiance l'avertissait depuis toujours que ces petites créatures beaucoup trop malignes allaient, en fin de compte, jouer aux hommes un mauvais tour.

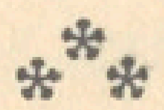
Et, peu à peu, Marnor s'était préparé à faire face aux événements qui, selon lui, *devaient* se produire tôt ou tard. Habilement, sans sortir du cadre de ce que ses fonctions légales lui permettaient de faire, il avait recruté parmi les milices de la Vigilance Publique des officiers et des soldats qui partageaient son point de vue au sujet des nains. Dans son district d'abord, puis dans toutes les provinces des Etats-Fédérés, il avait constitué sous le manteau une espèce de ligue anti-vitaliste dont les adhérents lui avaient promis leur concours le cas échéant.

Le discours imprudent de Modelo venait de mettre le feu aux poudres.

A partir du moment où le nain avait proclamé sur les ondes *que la race des hommes n'était plus digne de vivre sur la planète,* l'Inspecteur Marnor avait pris sa décision. Ayant alerté ses amis par une série d'appels ondoniques prioritaires, il leur passa les consignes de la révolte contre la race vitalienne.

Les conjurés, aussi indignés que leur chef, acceptèrent d'emblée d'ouvrir les hostilités.

Pendant que Marnor arrêtait Dox à Silvopolis, les forces policières et les forces armées s'ébranlaient dans tous le pays.



Au Palais Fédéral, quand un détachement de soldats fit irruption dans la salle où Modelo achevait son discours, il y eut un moment de panique.

Un officier appréhenda le Président Largodec et le fit ligoter par deux de ses hommes. Les autres miliciens entourèrent la table sur laquelle était perché Modelo, et trois pistolets tétanisant furent braqués sur le nain. Mais celui-ci, ripostant avec une promptitude surprenante, sortit de la poche de sa blouse un objet métallique dc la taille d'une lame de canif ordinaire et le dirigea vers ses assaillants. L'objet de métal cracha une série d'éclairs aveuglants.

Une seconde plus tard, Modelo avait disparu. Les miliciens s'étaient écroulés, foudroyés net par les prodigieuses fulgurations provoquées par le nain.

Avec un sang-froid digne de tous les éloges, lcs soldats qui n'avaient pas été touchés se ressaisirent et firent ce qu'il fallait pour rester maîtres de la situation.

Tandis que le Président Largodec se voyait emmené de force par deux miliciens, un officier s'empara du micro et lança un vibrant appel à la révolte contre la race vitalienne.

Cette scène dramatique et l'appel aux armes qui s'ensuivit furent le signal de la plus étrange guerre civile que le monde ait connue.

Sur toute l'étendue du territoire des Etats-Fédérés, les forces de police déclenchèrent le massacre des nains. La foule ignorait l'emplacement des cités vitaliennes, mais les policiers — du moins ceux qui étaient affectés au service du contrôle — dévoilèrent publiquement les endroits où les villes naines avaient été bâties.

Ce fut la ruée en masse ! Les soldats obéissaient, les officiers se considéraient comme déliés de leur serment et du secret professionnel, la foule en colère voulait venger les affronts que Modelo, dans son discours, lui avait infligés.

A Vitapolis, à Rivapolis, partout où les maisonnettes blanches de la race naine alignaient leurs rangées d'un mètre de haut, ce fut la destruction, le pillage, l'assassinat furieux.

Les ruines et les cadavres furent aspergés de xertol auquel on mit le feu.

***

Toute la nuit, des messages enthousiastes arrivèrent au Palais Fédéral pour féliciter les conjurés.

A l'aube, l'inspecteur Marnor, littéralement porté par une formidable vague de patriotisme, se voyait proclamé président des Etats-Fédérés, en remplacement de Largodec, destitué.

Le premier acte officiel du Président Marnor fut d'annoncer que le procès de Dox Gavnor aurait lieu le jour même, et qu'il serait diffusé dans le monde entier. Le nouveau chef d'Etat en profita pour prononcer des paroles officielles à l'intention du Gouvernement Austrasien, assurant ce dernier des sentiments pacifiques de l'Eurasie et promettant de châtier sans pitié les promoteurs de l'expérience vitaliste, responsables de l'envoi d'une expédition clandestine sur le territoire d'un continent étranger.

Après un tel début, on pouvait déjà prévoir l'issue du procès de Dox Gavnor !

De fait, l'appareil judiciaire ne laissa rien au hasard.

A vingt heures, quand Gavnor, les mains liées, fut amené au banc des accusés, des cris féroces jaillirent de toutes les tribunes où une foule dense se pressait.

Un procureur célèbre pour son éloquence prononça un verdict implacable. En phrases courtes et sèches, d'une voix qui martelait les mots, ce magistrat mit en lumière le crime commis par Gavnor. Il réclama contre l'accusé la peine de mort.

Par un simulacre de respect des formes traditionnelles de la Justice, Dox fut invité à se défendre.

— Je n'ai rien à dire, laissa-t-il tomber d'un ton

indifférent. Modelo avait raison : l'humanité mérite d'être effacée à tout jamais de cette planète. Vous êtes en colère parce que vous savez parfaitement, dans le fond de votre conscience, que les reproches de Modelo sont fondés... Vous cherchez une victime ? Vous l'avez. Mais ma mort ne changera pas le cours de l'histoire. Quand la cancilose aura frappé le dernier des vivants, votre égoïsme éclatera comme un cri dont l'écho se prolongera sur un monde désert, réclamant la justice divine. Nous pouvions conclure une alliance avec la nouvelle race, et notre propre salut pouvait même naître de cette alliance. Mais vous êtes jaloux, vous avez peur et vous...

Des clameurs féroces couvrirent la voix de Dox. Il haussa les épaules et se rassit sur son banc.

Le jury délibéra promptement. Verdict : *peine de mort par fusillade.*

Les applaudissements éclatèrent...

Le lendemain, à l'aube, Gavnor fut conduit par des miliciens en grande tenue dans la cour du Palais Fédéral. Selon un rituel ancien, le condamné à mort fut lié au poteau du supplice, les yeux bandés, le torse nu.

Marnor, cinq sénateurs, deux juristes et deux officiers du Service Sanitaire assistaient à la funèbre cérémonie...

Huit soldats armés de pistolets vinrent s'aligner devant le poteau.

Il y eut la minute de silence prescrite par le cérémonial.

— Feu ! cria l'officier qui commandait le peloton.

Huit pinceaux de lumière pourpre convergèrent vers la poitrine de Gavnor.

Trente secondes, puis les rayons rouges cessèrent.

La tête de Gavnor tomba lentement en avant, et, quand son menton toucha le haut de son buste, son corps ne bougea plus.

Les soldats s'en allèrent d'un pas martial, les autorités regagnèrent le palais.

Des ambulanciers du Service Sanitaire délièrent le supplicié, le couchèrent sur une civière, le transportèrent jusqu'à la voiture qui stationnait dans un coin de la cour.

Cinq minutes plus tard, la voiture blanche filait en direction du Crematorium.

Tout avait été minutieusement réglé : les employés du four crématoire attendaient le cadavre pour le brûler immédiatement...

Mais le cadavre n'arriva pas jusqu'à eux.

CHAPITRE IV

Au commencement, cela ressemblait à un ciel rempli d'énormes nuages blancs. Des nuages vaporeux, immobiles, dont on ne voyait pas la fin et qui formaient une espèce de mer brumeuse où scintillaient des milliers de petits éclats de soleil.

Puis, peu à peu, cette masse de brouillard devint moins dense. Un visage parut se dessiner ; un second visage

émergea de cet océan cotonneux ; des ombres semblèrent se mouvoir...

Gavnor pensa confusément qu'il connaissait depuis fort longtemps ces deux visages.

Un nom se composa péniblement dans son esprit lointain. Armelya... Oui, ce visage était celui d'Armelya. Il en était sûr à présent.

Quant à l'autre ?... Comment retrouver le nom de ce second visage. Ces souvenirs devaient être bien anciens, car ils flottaient mollement comme des algues blanchâtres au sein d'un marécage irréel, inconsistant.

Shéladir ! Voilà... « Armelya et Shéladir », se répéta Dox avec satisfaction.

Mais pourquoi diable avaient-ils tous les deux cet air angoissé ? « Ils me regardent comme si j'étais un phénomène », pensa Dox, vaguement étonné.

....

Armelya et Shéladir se penchèrent davantage au-dessus de Gavnor qui gisait, immobile, dans une sorte de cercueil en fibre de verre.

Shéladir tourna la tête et dit à Kapono :

— Je crois qu'il a repris conscience... Quelles sont les indications ?

— Tout va bien, répondit Kapono. Circulation normale, progression respiratoire parfaite...

Kapono, assis devant une machine qui mesurait environ un mètre de largeur sur soixante-quinze centimètres de hauteur, surveillait d'un œil attentif les huits cadrans ronds du tableau de bord de l'appareil.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Kapono, sans lever la tête, annonça :

— C'est terminé. Tout fonctionne d'une manière impeccable... J'ouvre l'isolateur...

Il abaissa une manette minuscule.

Très lentement, le couvercle du cercueil de verre se souleva, pivota sur ses charnières et se rabattit sur le côté. Gavnor cligna des yeux, remua ses lèvres pâles, laissa échapper un long soupir.

Kapono s'était levé. La machine qu'il avait manœuvrée se trouvait sur une plateforme surélevée, et le nain surplombait d'environ un mètre cinquante le cercueil de verre.

— Dox ?... appela-t-il avec douceur.

Gavnor leva les yeux, regarda le nain, ferma ses paupières puis les rouvrit et tourna son regard vers Armelya et Shéladir.

— Je ne sais pas ce que j'ai, prononça-t-il d'une voix presque indistincte, mais j'ai l'impression d'avoir dormi pendant six jours et six nuits. J'ai la tête complètement vide... Pourquoi me regardez-vous comme ça ?... On dirait que vous ne m'avez jamais vu, ma parole. Je ne...

Une ombre passa sur son front. Et, brusquement, il se redressa, se mit sur son séant, promena un regard autour de lui et murmura :

— Ils m'ont fusillé... Les huit pistolets étaient braqués sur ma poitrine...

Armelya, blanche comme une morte, pleurait en silence. Les larmes coulaient sur ses joues, une à une, et elle ne songeait même pas à les essuyer.

Dox la considéra d'un air soucieux. Une ride lui barrait le front.

Il tendit son bras droit et posa sa main sur les mains jointes de sa femme.

— Pourquoi pleures-tu ? demanda-t-il... On t'a fait du mal, ma chérie ?...

Un sanglot secoua tout à coup Armelya. Elle essaya de parler, hoqueta quelques bribes de mots inarticulés, puis ses jambes ployèrent sous elle. Shéladir n'eut que le temps de l'attraper dans ses bras ; vaincue par l'émotion, elle s'était évanouie. Il la souleva et la porta dans une pièce voisine. Gavnor voulut s'élancer pour rejoindre sa femme, mais Kapono lui cria :

— Ce n'est rien, Dox, c'est l'émotion. Laissez-lui le temps de se remettre... Et maintenant, levez-vous doucement, j'aimerais vous voir marcher un moment dans la salle...

Gavnor obéit. Docile et un peu somnambule encore, il déambula d'un bout à l'autre de la salle. Tandis qu'il marchait, ses yeux examinaient avec curiosité ce décor inattendu. Les murs étaient de pierre et le plafond également. Une espèce de roche brute, assez grossièrement taillée, où brillaient des stries de mica.

— Bon, ça suffit, dit Kapono... Vous voilà remis à neuf !...

Gavnor s'approcha du nain.

— J'étais mort, et vous m'avez ressuscité, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Kapono. Mais il a fallu vous remettre un nouveau cœur et de nouveaux poumons. Les rayons avaient tout brûlé...

— Comment avez-vous pu me retrouver ?

— Nous avons intercepté la voiture sanitaire et nous avons abattu les ambulanciers. Le reste n'était plus qu'une affaire d'habileté technique.

— Marnor et ses hommes vont écumer de rage quand ils vont apprendre que mon cadavre n'a pas été incinéré !

Kapono se mit à rire.

— C'est de l'histoire ancienne, tout cela ! Il y a exactement cinq mois et onze jours que vous avez été fusillé...

— Comment ? sursauta Dox.

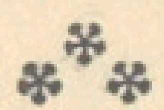
— Evidemment ! Vous n'imaginez pas tout ce que j'ai dû fabriquer pour vous remettre en état !...

— Cinq mois ! Mais il a dû se passer des tas de choses pendant tout ce temps-là ? Quelle est la situation, au fait ?

— Modelo vous racontera tout cela. Il sera ici dans quelques heures...

A cet instant, Armelya, remise de son évanouissement, fit son entrée, en compagnie de Shéladir.

Dox s'élança vers sa femme et l'étreignit longuement.



Vers la fin de l'après-midi de ce même jour, Modelo, Kapono, Shéladir, Gavnor et Armelya se réunirent pour tenir conseil.

La pièce où ils s'installèrent étaient également taillée dans un roc grisâtre qui avait l'aspect du micaschiste.

— Où sommes-nous exactement ? questionna Dox pour commencer.

— A douze kilomètres de la côte de Marapolis, dit Modelo. Ce repaire secret, taillé dans le socle de l'île de Carpollo, n'est qu'un de nos douze royaumes souterrains... Mais j'ajoute que c'est le seul dont les dimensions aient été prévues pour qu'il soit accessible à la Grande Race.

— Comment avez-vous réussi à établir secrètement ces repaires ? insista Gavnor, dévoré de curiosité.

Modelo, de sa petite main, esquissa un geste insouciant.

— Simple question de technique, dit-il. Tout cela est sans importance ! Les problèmes d'organisation matérielle n'offrent aucune difficulté. Parlons plutôt de choses sérieuses... D'accord avec Shéladir et Kapono, nous avions décidé d'attendre votre résurrection pour dresser les plans de notre action militaire.

— Les plans de notre action militaire ? répéta Dox sans comprendre.

— Armelya ne vous a pas mis au courant ? s'étonna Modelo.

Armelya intervint :

— Nous avons pensé, Shéladir et moi, qu'il valait mieux vous laisser le soin de faire un exposé complet de la situation.

— Bon, acquiesça Modelo, dans ce cas, faisons un bref retour en arrière... Après mon discours aux peuples de la planète, une révolution fomentée par Marnor et ses complices a éclaté dans toutes les provinces des Etats-Fédérés. Marnor a pris le pouvoir et a instauré une dictature. Partout, ce sont les officiers et les miliciens de

la Vigilance Publique qui détiennent l'autorité légale... Cette révolution, dirigée très précisément contre les membres du Parti Vitaliste et contre la race vitalienne, a été l'occasion d'une vaste opération criminelle : plus de quarante-cinq mille membres du Parti ont été arrêtés, fusillés ; environ trente mille ont été massacrés sur place, sans arrestation ni procès. Quant à ma race, à l'exception de ceux qui vivaient clandestinement dans nos repaires, tous ont été exterminés par les troupes de Marnor... Nos villes ont été rasées et brûlées...

Modelo se tut et sombra dans un abîme de pensées.

— Ce crime abominable, reprit-il enfin, ne restera pas impuni. Il ne peut pas l'être. Deux semaines après ces événements tragiques, j'ai envoyé à Marnor un avertissement. Je voulais qu'il sache à quoi s'en tenir... Effectivement, il sait que je ne suis pas mort et que ma race prépare sa vengeance... A présent, tout est prêt ! Nos cités sont parfaitement réorganisées, nos armes sont au point, il nous reste à adopter un plan stratégique dont j'ai étudié les grandes lignes.

Gavnor hocha lentement la tête.

— Et quels sont exactement vos buts de guerre, Modelo ? demanda-t-il en dévisageant le nain.

— Avant tout, châtier Marnor et ses alliés. Accessoirement, faire comprendre à tous les hommes de la Grande Race que la suprématie des Vitaliens est désormais irrévocable. Cette guerre, j'entends la mener de telle sorte qu'elle soit une démonstration de force devant laquelle personne ne pourra plus élever la moindre objection. Je veux frapper un grand coup, et marquer

d'une façon inoubliable, ineffaçable, que nous sommes définitivement les maîtres de la planète...

— C'est-à-dire ? murmura Dox.

— Pour chacune de nos villes rasées : deux villes de la Grande Race. Ensuite, envoi d'un ultimatum à Marnor. Je lui accorderai un délai de vingt-quatre heures pour abdiquer et pour capituler. S'il refuse, les opérations militaires se poursuivront jusqu'à l'anéantissement de toutes les villes des Etats-Fédérés.

— Et s'il accepte la capitulation ?

— J'exigerai votre nomination comme Président Fédéral. Nous signerons alors un Pacte de paix et de fraternité, et nous vous livrerons le secret de la guérison de la cancilose...

Gavnor tressaillit. Puis, machinalement, il se tourna vers Shéladir :

— Juste ciel, c'est vrai ! articula-t-il... Vous êtes là, Shéladir... Et pourtant...

Modelo reprit :

— Je pense que mes propositions sont loyales et justes ?... Qu'en pensez-vous, Dox ?

Gavnor ne répondit pas tout de suite. Pendant une minute encore, ses yeux restèrent fixés sur le visage impassible de Shéladir. Puis, baissant la tête, il ferma les paupières pour se recueillir, pour réfléchir.

— Avant de vous donner ma réponse, Modelo, prononça-t-il finalement, je voudrais, moi aussi, revenir quelque peu en arrière... Votre discours officiel aux peuples de la planète m'a profondément déçu, pour ne pas dire plus. Il me semble que vous auriez pu vous souvenir que

cette race dont vous pensez tant de mal, cette race décadente, égoïste, menacée d'extinction par un fléau que vous qualifiez de « châtiment mérité », il me semble, dis-je, que vous auriez pu vous souvenir que c'est tout de même grâce à elle que vous avez accédé à la Vie ?...

— Je vous ai déjà fait connaître mon opinion à ce propos, répliqua Modelo, très sec. Votre idée de créer une race plus petite, mieux conditionnée, à l'abri de la cancilose, je ne la considère pas comme une chose à mettre à l'actif de *l'humanité ancienne manière.* Je suis convaincu que c'est une intention dont l'origine réelle vous dépasse vous-même, Dox... Et n'oubliez pas les souffrances, les humiliations que vous avez endurées pour faire admettre tant bien que mal votre théorie... J'irai même plus loin ! La révolte déclenchée par Marnor m'apparaît comme une preuve supplémentaire de la décadence de vos congénères. Car enfin, voyons les choses lucidement. Vous autres, de la Grande Race, vous êtes arrivés à un degré de perfectionnement technique et scientifique qui laisse loin derrière vous les périodes primitives de l'humanité ; vous avez mis au point des appareils remarquables, des machines prodigieuses, des engins d'une efficacité extrêmement poussée ; pourquoi votre effort créateur s'arrête-t-il au moment précis où il devient rigoureusement indispensable... Vous avez résolu des tas de problèmes en chirurgie, vous avez adopté la sélection des caractères humains ; vous pratiquez la fécondation artificielle pour sauvegarder le type d'homme qui vous semble le meilleur. C'est bien. Mais la cancilose survient et vous découvrez que votre race est condamnée à disparaître. *Pourquoi votre race refuse-t-elle de perfec-*

tionner la machine humaine comme elle a perfectionné la machine mécanique ? Vous seul, Dox, avez réussi à mettre au point un moteur humain plus perfectionné, plus résistant, capable de plus de prouesses vitales. Pourquoi vos congénères se révoltent-ils contre ce progrès, contre ce progrès qui demeure, en fin de compte, le seul important ?

Gavnor ne broncha pas. Modelo continua :

— Allons, vous le savez bien : la race ancienne n'est plus adaptée aux possibilités de l'existence. Et quand une race est devenue inapte, elle doit disparaître !

— Un miracle est toujours possible, rétorqua Gavnor. Vous avez bien découvert la guérison de la cancilose.

— Après la cancilose, un autre fléau surgira ! Les créatures monstrueuses qui régnaient sur cette planète ne se doutaient pas, elles non plus, qu'elles étaient condamnées. Pendant plus de cent millions d'années, personne ne semblait devoir leur succéder. Surtout pas le fragile mammifère ! Et pourtant, sans guerre, sans combat, sans tragédie, les monstres ont disparu complètement. C'est votre propre théorie que je reprends ici : qui nous dit qu'une autre forme vitale n'attend pas la disparition de l'homme ? Vous parliez tout à l'heure d'un miracle... Eh bien, c'est cela le miracle : ma race nouvelle !

Gavnor ne paraissait pas du tout convaincu.

— Est-ce une raison pour massacrer la race ancienne ? objecta-t-il sombrement.

— C'est elle qui l'a voulu ! Du moment que le conflit a éclaté, il n'y a plus à choisir.

Shéladir, qui ne s'était pas encore mêlé au débat, s'écria brusquement :

— Je ne comprends pas vos scrupules, Dox !... Vous ne voudriez tout de même pas que Modelo accepte que sa race fût désormais condamnée à se cacher, à vivre clandestinement dans des repaires souterrains ? Jamais le monde n'a connu une créature aussi extraordinairement perfectionnée que le nouvel homme vitalien, et vous pourriez admettre que cette créature vive comme une bête nuisible, dans un terrier ? La nouvelle race est une race de maîtres, non une race de parias, voyons !

Gavnor, têtu, objecta encore :

— Cette idée de faire la guerre contre mes semblables me paraît intolérable.

— Et pourtant, dit Modelo avec fermeté, c'est la seule solution. Car je vous rappelle que le but de cette guerre n'est pas d'exterminer votre race ! Ce que je veux, Dox, c'est que vous preniez le pouvoir suprême et que nous vivions désormais fraternellement.

Gavnor se tourna vers Armelya et, du regard, l'interrogea anxieusement.

— Il n'y a pas d'autre solution, murmura la jeune femme, grave.

CHAPITRE V

A Centropolis, dans son bureau du Palais Fédéral, le président Marnor étudiait les rapports que lui apportaient sans arrêt ses secrétaires.

Il était un peu plus d'une heure du matin.

La fatigue marquait visiblement le visage énergique de Marnor. Depuis plus de cinq mois, avc un acharnement farouche, le président harcelait les chefs de la milice pour que les investigations fussent poursuivies sans relâchement ni défaillance.

Et Marnor payait de sa personne. Dès l'aube, il était à son poste, lançant des ordres, donnant des directives, répartissant ses instructions dans tous les secteurs du pays. Parfois, jusqu'à deux heures du matin, il restait dans son bureau, guettant un appel, attendant une information, épiant la découverte d'un indice...

Modelo avait échappé au massacre. Le fait était indéniable, puisque le maudit nain avait eu l'impudence d'envoyer une fusée contenant un message de provocation.

En outre, un des chefs Vitalistes au moins avait pu échapper au châtiment : le professeur Shéladir ! Mais où se cachait-il ?

Quant à l'étrange histoire du cadavre de Dox Gavnor... eh bien, c'était moins important ! Après tout, quel que soit l'usage que les ravisseurs aient pu faire de la dépouille du fusillé, ça ne pouvait guère avoir de conséquence.

Ayant parcouru le dernier rapport de la journée, Marnor se leva, fit quelques pas dans la pièce, puis, s'étant approché d'une longue table, il se pencha pour contempler d'un œil méditatif la carte des Etats-Fédérés étalée sur la table.

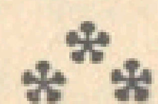
Une chose était bien certaine : Modelo et Shéladir avaient dû se retirer dans un refuge souterrain. Toute la surface du pays avait été explorée mètre carré par mètre carré. En vain, d'ailleurs.

Mais où diable ce refuge souterrain se trouvait-il ?...

Marnor haussa les épaules et se remit à déambuler dans la grande pièce silencieuse.

En résumé, la situation était paradoxale : on ne possédait aucune trace des nains ayant échappé au massacre, aucune trace de Shéladir... De plus, la façon dont les nains avaient franchi l'Océan Majeur pour atterrir en Austrasie était également une énigme. Enfin, il y avait encore un dernier point qui ne laissait pas d'être inquiétant : les miliciens qui avaient essayé d'arrêter Modelo après son discours étaient d'accord pour dire que le nain avait employé pour se défendre une arme à rayons mortels d'un type absolument inconnu.

Et le dictateur fédéral en arrivait inévitablement aux mêmes conclusions : « Fallait-il prendre les menaces de Modelo au sérieux ou fallait-il les considérer comme un acte de forfanterie ? »



La réponse à cette question, ce n'est pas Marnor qui la trouva. Elle fut apportée, un matin, à neuf heures, par les événements.

Et elle fut assez impressionnante.

C'était le printemps, le premier printemps du règne de Marnor, environ huit mois après son accession au pouvoir.

Les gens de Silvopolis — qui s'étaient montrés particulièerment féroces lors de la destruction de la ville-naine de Vitapolis — ne surent jamais de quelle manière ni

pourquoi ils passèrent de vie à trépas en l'espace d'un dixième de seconde.

Il n'y eut du reste ni tremblement de terre, ni explosion, ni bombardement. En somme, presque rien. Un éclair très bref, un gigantesque éclair incandescent qui jaillit du ciel et qui frappa la cité comme un poignard dont la lame jeta un immense reflet de lumière.

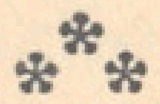
Une colonne de poussière fusa vers le sommet du ciel...

Dans tout le pays, les détecteurs annoncèrent la catastrophe ; les aiguilles des compteurs oscillaient frénétiquement.

A midi, quand les premiers commandos de l'Armée Sanitaire furent parachutés parmi les décombres, les nouvelles qui furent transmises par les hommes revêtus de scaphandres, stupéfièrent le monde. Silvopolis avait été intégralement dévastée : hommes, femmes, enfants, maisons, machines, plantes, animaux, tout, absolument tout avait été anéanti.

Une colline de poussière cendreuse occupait l'emplacement de la cité.

Les experts furent unanimes : destruction par désintégration. Mais désintégration par quel procédé ? Mystère...



A dix-huit heures, une fusée d'origine inconnue tomba dans la cour du Palais Fédéral. Le message qu'elle contenait, adressé au président Marnor, fut immédiatement remis à celui-ci.

ULTIMATUM

Modelo, chef de la race vitalienne, à Marnor, dictateur des Etats-Fédérés.

« La destruction totale de Silvopolis n'est qu'un avertis-« sement.

« Si Dox Gavnor n'avait pas plaidé en votre faveur, « Rivapolis aurait subi le même sort à la même seconde.

« Marnor ! Je vous accorde un délai de vingt-quatre « heures pour me signifier votre abdication et votre capi-« tulation sans condition.

« Je désire que Dox Gavnor prenne votre place à la « tête des Etats-Fédérés. Je signerai alors avec lui un « Pacte de paix et de fraternité qui scellera l'alliance de « ma race et de la race des homms anciens.

« La fusée qui vous a apporté ce message est condi-« tionnée pour accomplir automatiquement le trajet du « retour. Enfermez votre réponse dans le corps de la fusée « et contactez le manipulateur rouge marqué de la lettre « R. Le départ du projectile se fera trois minutes plus tard.

« Toute tentative de négociation sera considérée comme « un refus de capituler ».

Marnor était seul dans son bureau. Il brûla le message et dispersa les cendres dans sa corbeille à papier.

« Heureusement, pensa-t-il, je n'étais pas en conseil sénatorial quand cette fusée est arrivée ! Les autres auraient vraisemblablement pris peur en lisant cet ultimatum ».

Un sourire amer crispa sa bouche.

Il s'installa dans son fauteuil, brancha le contact de la machine vocaprinter et dicta :

« *Président Marnor à Modelo.*

« *Le vœu unanime du peuple des Etats-Fédérés m'a* « *porté au pouvoir et j'assumerai jusqu'au bout les devoirs* « *que cette haute fonction m'impose.*

« *Vous me connaissez bien mal si vous avez pensé que* « *la crainte de la mort m'acculerait à abdiquer.*

« *Votre ultimatum confirme que vous êtes notre ennemi,* « *l'adversaire de mon peuple. Si nous perdons la guerre,* « *votre victoire confirmera que nous avions raison de* « *défendre jusqu'au bout notre indépendance et notre* « *liberté.*

« *Quant à Dox Gavnor, qu'il se souvienne de sa race* « *lorsqu'il contemplera les ruines et les cadavres qui seront* « *l'œuvre de son génie* ».

Marnor réfléchit encore un moment, puis, ne trouvant rien de plus à dire, il enfonça un bouton latéral qui fit jaillir de la machine le texte imprimé.

Il le relut lentement.

C'était bien. Chacun des mots de cette réponse, il le pensait.

Etait-ce, pour son pays et pour son peuple, un verdict de mort qu'il venait de rédiger ? C'était possible. C'était même probable. Mais, en âme et conscience, il n'y avait pas d'autre solution.

Néanmoins, il restait une chance à saisir...

Marnor appela le commandant Sertior, chef des services de transmission. L'officier arriva immédiatement.

— Voici un message à renvoyer au moyen de la fusée d'origine inconnue. Enfermez ce message dans le corps de la fusée, puis contactez le manipulateur marqué d'une

lettre R. La fusée montera trois minutes après la mise en contact... Mais, avant de procéder à cette manœuvre, alertez tous les postes de surveillance du pays. Expliquez-leur que vous lancez une fusée depuis la cour du Palais Fédéral, et qu'ils doivent suivre sa trajectoire jusqu'à son point de chute. Chaque poste fera le point géographique précis de l'endroit où la fusée aura atterri. Ces renseignements devront m'être communiqués sur-le-champ, par ligne prioritaire. Bien compris ?

— Certainement, acquiesça l'officier.

— Parfait. Vous pouvez aller.

Le commandant sortit d'un pas rapide. Marnor appela alors le Quartier-Général des Forces Armées.

— Ordre de mobilisation immédiat pour toutes les troupes, prononça-t-il. Envoyez-moi deux officiers d'Etat-Major. J'aurai des instructions précises à vous transmettre d'ici peu. Cette fois, la guerre entre dans une phase active...

CHAPITRE VI

Shéladir était radieux. Dévoué corps et âme à la science, subjugué par elle, la fantastique aventure vitalienne le passionnait au point que plus rien d'autre ne comptait à ses yeux.

Depuis le jour où, aux côtés de Gavnor et d'Almafir, il avait assisté à la naissance pathétique du premier homme-

nain, une véritable métamorphose intérieure s'était opérée en lui. Il s'était bel et bien identifié à ces merveilleuses petites créatures, et il se sentait beaucoup plus proche d'elles que de sa propre race.

Par la suite, cette fascination n'avait fait que croître. Il avait voué au génial petit Kapono une amitié aveugle, et le nain savant la lui rendait d'autant mieux qu'il savait que c'était l'intervention de Shéladir qui l'avait maintenu en vie.

Si l'on ajoute que c'était Kapono qui, miraculeusement, avait arraché Shéladir des griffes de la cancilose, on comprendra pourquoi le docteur éprouvait à l'égard de ses amis vitaliens une admiration qui ressemblait fort à de la vénération.

Aussi fut-il très étonné de constater que Gavnor, après l'anéantissement de Silvopolis, ne partageait pas son enthousiasme.

— Vous êtes décidément un homme étrange, Dox, lui dit-il avec une pointe de reproche. Votre théorie a réussi au delà de tout ce que vous pouviez espérer, et voilà que vous affichez une mine de plus en plus découragée.

— C'est vous qui êtes un homme étrange, Shéladir, répliqua Dox d'un ton hargneux. Et je commence même à me demander si vous n'êtes pas tout simplement un monstre.

— Ah ? s'exclama Shéladir, plutôt abasourdi.

— La destruction de Silvopolis vous apparaît comme une prouesse admirable, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Shéladir, catégorique. Et c'est une prouesse admirable, pas de doute ! Cette prodigieuse formule

inventée par Kapono me semble un des sommets de l'audace scientifique. Jamais un savant de notre race n'aurait pu mettre au point ces fabuleuses synchronisations. Vous vous rendez compte ! Opérer la synthèse des forces de désintégration et des forces de dégravitation ! Mais c'est tout simplement miraculeux. Si vous étiez un vrai savant, vous pousseriez des cris d'admiration.

— Je ne suis qu'un homme, dit Gavnor avec rancune. Et la destruction massive de mes semblables me fait souffrir.

— Vos semblables ? railla Shéladir, féroce. Vos ennemis, vos ennemis mortels, oui ! Quant à moi, mon choix est fait ! Physiquement, je suis un homme ancien, soit. Mais, moralement et spirituellement, je suis de la race nouvelle. Je suis prêt à donner ma vie pour assurer la victoire de Modelo...

A cet instant, Modelo, Kapono et Armelya entrèrent dans le laboratoire où Gavnor et Shéladir discutaient.

— Vous parliez de moi ? s'enquit le chef des nains.

— Oui, dit Gavnor. Je reprochais à Shéladir de trahir avec tant d'allégresse les hommes de sa race.

Shéladir protesta :

— Pardon ! Il ne s'agit nullement de trahison ! Je prétends que c'est moi qui suis le plus fidèle, en l'occurence...

— Curieuse fidélité ! jeta Gavnor, amer.

— Pas du tout, rétorqua Shéladir, et je peux prouver par A + B que c'est moi qui suis foncièrement fidèle à ma race ! Car enfin, comment le problème se présente-t-il exactement ? Dois-je lutter aux côtés d'une *forme* humaine dégénérée, ou bien dois-je défendre l'avenir de *l'âme*

humaine ? La chair de l'homme est périssable, nous le savons ; et la seule parcelle d'éternité *possible* dans l'homme, ne réside-t-elle pas dans ce souffle vital que nous appelons l'âme ?... Ce souffle vital anime désormais une forme humaine plus petite, mieux conçue, capable de bien plus de choses que l'ancienne forme frappée de déchéance. Comment pourrait-on hésiter ? Dans la mesure même où on se veut fidèle à l'homme, il faut opter en faveur de son avenir et non de son passé. Cela me paraît d'une clarté... aveuglante.

— Un assassinat reste un assassinat ! déclara Gavnor. Quoi qu'il arrive, je ne me sens plus le courage d'assister à la destruction d'une ville... Si Marnor ne...

Un signal lumineux se mit à clignoter au tableau de bord central du laboratoire.

Modelo, prompt comme un diablotin, escalada la rampe et appuya sur un bouton du tableau de bord.

— La fusée vient de rentrer, prononça une voix amplifiée.

— Apportez le message au laboratoire ! commanda Modelo.

Armelya murmura, surprise :

— Déjà la réponse ?

— Oui, dit Modelo... Elle arrive avec plus de vingt heures d'avance !...

Un nain apporta le message. Modelo le tendit à Shéladir qui décacheta le pli et lut à haute voix le texte rédigé par Marnor.

Lorsqu'il se tut, un silence bizarre pesa sur le groupe.

— Quel sacré culot ! grommela Shéladir. Je suis sûr

qu'il n'a consulté personne ! Il décide tranquillement, de son propre chef, la mort de tous les Eurasiens. Quelle fripouille !...

Gavnor tendit la main pour demander le message. Shéladir le lui passa.

Tandis que Gavnor relisait la réponse de Marnor, Modelo annonça d'une voix sèche :

— Les dés sont jetés ! Marnor l'aura voulu !...

— Attendez, dit Gavnor. Je ne sais pas si vous avez bien compris le message de Marnor...

— C'est un refus, n'est-ce pas ? demanda ironiquement Modelo. Que devons-nous savoir de plus ?

— En effet, admit Dox, c'est un refus. Mais c'est aussi et surtout une confirmation de mes propres pensées : *je suis le vrai responsable de toute cette tragédie...*

Shéladir voulut protester, mais Gavnor, d'un geste de la main, lui imposa le silence.

— Je connais tous vos arguments, Shéladir. Et je connais également ceux de Modelo. Qu'ils soient valables ou non, je ne désire plus en discuter. Ma décision est prise. Vous allez mener votre guerre exactement comme vous l'avez préparée. Soit. Je sais que votre victoire sera un fait acquis une heure après le déclenchement des armes que vous avez mises au point... Je vous demande seulement trois heures de délai, et une dernière faveur au nom de notre amitié...

— Je vous écoute, dit Modelo, très calme.

— Donnez des ordres à une de vos équipes pour qu'elle me débarque en un point désert de la côte continentale... Je désire me constituer prisonnier. Marnor est peut-être

un homme stupide, un être borné et fruste, mais j'admire son courage. Je veux me livrer à lui avant la destruction du pays dont il est maintenant le chef, je veux mourir avec ceux de ma race.

Shéladir ouvrit la bouche pour parler, mais la stupeur l'empêcha de prononcer une seule parole.

Modelo se tourna lentement vers Armelya.

— Oui, dit-elle, j'accompagne mon mari.

CHAPITRE VII

Effondré dans son fauteuil, le Président Marnor essayait en vain de réfléchir.

Les traits décomposés, une étrange lueur d'égarement dans les yeux, il tentait désespérément de surmonter le sentiment de panique qui s'était insinué en lui et qui s'amplifiait irrésistiblement.

Tout son courage, toute sa volonté l'abandonnaient et s'en allaient comme les débris d'un digue emportée par les flots furieux d'une mer déchaînée. L'épouvante et la terreur l'envahissaient. Car il se sentait vaincu, seul, impuissant devant l'irrémédiable.

Il se sentait coupable aussi.

Pourquoi n'avait-il pas demandé conseil aux autres membres du Gouvernement ? Pourquoi s'était-il laissé aller à cette funeste impulsion ? L'ultimatum de ce nain

diabolique était une menace terrible, et ç'avait été une folie de ne pas en parler aux sénateurs.

Pourquoi ne pas avoir étudié avec plus d'attention ce message redoutable ? L'ignoble nain n'accordait-il pas un dernier délai de vingt-quatre heures ?... Quel crime ç'avait été de répondre ainsi sur-le-champ, stupidement, follement !

Marnor était désemparé. Pareil à un joueur qui vient d'abattre sa dernière carte et qui réalise soudain qu'il a perdu, qu'il a tout perdu, qu'il n'y a plus rien à faire, il ressentait ce vertige indicible qui plonge le cœur et l'âme dans une nuit noire annonciatrice de la mort et plus effroyable qu'elle...

En fait, c'était bien cela. Marnor venait de jouer sa dernière carte et il avait perdu. De tous les coins du pays, les communiqués étaient identiques : aucun poste d'observation n'avait pu suivre la trajectoire de la fusée lancée depuis la cour du Palais Fédéral. Cette fusée, quelques minutes après son envol, avait disparu dans les profondeurs de la stratosphère...

Marnor regarda sa montre.

Il regarda sa montre, mais il ne songea même pas à prendre conscience de l'heure qu'elle marquait.

Les heures n'avaient plus d'importance désormais...

Et Marnor ne voyait plus qu'une chose : devant ses yeux, une image hallucinante brillait comme une vision de cauchemar, la vision de Silvopolis réduite à l'état de cendres.

A quel moment le nain frapperait-il ? Avait-il déjà reçu la réponse à son ultimatum ?

La mort allait tomber du ciel comme la foudre, comme la foudre titanesque d'une fin de monde. Et tout serait dit.

« J'aurais dû négocier » pensait Marnor. « J'aurais dû offrir ma capitulation, disparaître, me sacrifier... Pourquoi n'ai-je pas réfléchi ? »

Ecrasé par le sentiment de sa culpabilité, il sombra peu à peu dans une complète prostration.

Combien de temps demeura-t-il ainsi, immobile dans son fauteuil, pareil à un homme changé en statue de pierre ? Nul n'aurait pu le dire... Mais, brusquement, le signal ondonique tinta dans la pièce. Marnor sursauta, jeta un regard de bête traquée autour de lui, puis, machinalement, appuya sur le contact de l'appareil.

— Un message prioritaire du district de Marapolis, annonça la voix d'un opérateur.

— J'écoute...

Il y eut un déclic, puis, plus lointaine, une autre voix prononça :

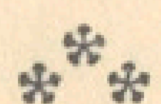
— Ici, district de Marapolis, secteur 4... Nos brigades de Surveillance Côtière viennent de ramener au poste central un homme et une femme qui se sont volontairement constitués prisonniers. L'homme prétend s'appeler Dox Gavnor et sa femme Armelya Gavnor. Ils refusent de dire d'où ils viennent et comment ils sont arrivés sur les falaises de Marapolis... Nous savons que Dox Gavnor a été fusillé et incinéré à Centropolis, et il s'agit donc d'une supercherie. Néanmoins, le cœfficient vital de l'homme correspond exactement à celui de la fiche de Gavnor qui se trouve dans nos archives... Que devons-nous faire ? Cet homme

insiste pour vous voir avant l'expiration d'un délai de trois heures...

Marnor, blême d'émotion, articula avec effort :

— Amenez-moi les prisonniers tout de suite ! Au Palais Fédéral ! Mais faites vite ! Prenez l'engin le plus rapide que vous puissiez trouver. Vite !...

— A vos ordres ! dit la voix lointaine.



Debout et raide, les mains dans le dos, les lèvres crispées, Marnor fixa d'un œil fièvreux la porte qui s'ouvrait.

Dox et Armelya, les poignets liés, furent poussés dans la pièce majestueuse.

— Laissez-nous ! commanda Marnor aux quatre soldats.

Les miliciens se retirèrent. Le président scrutait avec angoisse le visage de Dox Gavnor.

— Pas de doute, murmura-t-il d'une voix blanche, vous êtes bien Gavnor...

— Oui, dit simplement Dox, je suis l'homme que vous avez vu mourir au poteau d'exécution.

Marnor hocha la tête, puis, d'une main lasse, essuya son front moite.

— Je ne comprends pas, confessa-t-il à mi-voix. Je finirai par croire que j'ai perdu la raison, que tout ceci n'est qu'un rêve, l'affreux rêve d'un pauvre fou... Que me voulez-vous ?... Comment êtes-vous revenu d'entre les morts ? Comment êtes-vous arrivé sur les falaises de Marapolis ?... Pourquoi vous êtes-vous constitué prisonnier ? Je suis votre ennemi, vous le savez bien...

— Je ne suis pas votre ennemi, moi, dit Gavnor. Je ne l'ai jamais été, Marnor... Je me suis constitué prisonnier parce que je ne voulais pas être un lâche. Et aussi parce que c'est moi qui suis responsable du cataclysme qui va nous détruire, nous tous, nos peuples, nos villes...

— Les nains ? fit Marnor, hagard. Ils vont tout détruire, n'est-ce pas ? Nous ne pouvons rien contre eux ?

— La nouvelle race que j'ai créée nous dépasse sur tous les plans, confirma Gavnor. Mon expérience n'a que trop bien réussi, comme vous le voyez... Demain, et même plus tôt, une ère nouvelle aura commencé sur cette planète. La Fatalité s'est servie de moi : je voulais assurer la survie de l'homme en ce monde, et j'ai réussi. Mais les événements ont dépassé toutes mes prévisions.

Marnor baissa la tête. Puis, d'un ton désespéré :

— Pourquoi êtes-vous revenu, puisque tout est perdu ?...

— En me constituant prisonnier, dit Gavnor, j'ai mis le point final à mon expérience. Nous saurons bientôt si j'ai échoué ou si j'ai réussi...

Marnor et Armelya regardèrent Dox. Marnor murmura :

— Que voulez-vous dire ?

— J'attends un dernier signe...

A cet instant, le signal ondonique vibra dans le bureau. Marnor se tourna vers l'appareil. Gavnor, les yeux brillants, s'écria :

— Répondez !... Répondez, grands dieux !... Peut-être est-ce ma victoire, enfin !...

CHAPITRE VIII

Contre toute attente, Modelo venait d'envoyer au président Marnor un nouveau message !

« *Le peuple vitalien retire son ultimatum. Par son attitude courageuse et noble, Dox Gavnor a sauvé son pays et sa race.*

« *Après mûres réflexions, j'ai décidé, moi Modelo, de renoncer à mes projets. Vos villes et vos populations seront épargnées.*

« *D'accord avec mes conseillers, je vous propose une trêve de quarante jours. Pendant ce délai, mon peuple préparera son exode vers une autre planète. Notre heure n'est pas venue.*

« *Nous confierons à Shéladir les secrets scientifiques au moyen desquels vous pourrez combattre la cancilose.*

« *Si le Destin le veut, nous reviendrons et nous accomplirons alors la mission qui est la nôtre : assurer sur cette planète la continuation du règne de l'Homme.*

« *Si vous ratifiez notre proposition de trêve, faites-nous parvenir votre réponse officielle par la fusée, comme précédemment.*

« Modelo. »

Marnor était abasourdi. Mais Gavnor, radieux, s'écria :

— J'ai gagné ! Maintenant je suis sûr de ma victoire et de ma réussite !

Armelya, non moins stupéfaite que Marnor, demanda :

— Avais-tu prévu ce revirement de Modelo ?

— Je n'avais aucune certitude, évidemment, dit Dox. Mais j'avais fait un pari, un pari avec moi-même ! En quittant Modelo pour venir me constituer prisonnier, j'ai voulu produire sur l'esprit du chef des nains un choc psychologique. Je tenais à le mettre devant un choix irrévocable : faire la paix ou me tuer, moi son créateur... Voyez-vous, une espèce d'intuition me disait que Modelo, une fois placé devant ses responsabilités, ne pourrait pas tomber dans l'infamie... Rappelez-vous son discours aux peuples de la planète. De toute la vigueur de son âme neuve et limpide, il reprochait aux hommes anciens leur égoïsme, leur lâcheté... En songeant à cette attitude, j'ai voulu pousser Modelo jusque dans ses derniers retranchements. Allait-il se montrer, lui aussi, lâche, ingrat et méchant ?... Eh bien, voilà la réponse : placé devant sa propre conscience, Modelo a compris qu'il n'avait pas le droit de frapper cette race à laquelle il devait le miracle de sa naissance.

Marnor questionna d'un air hésitant :

— Et... vous croyez que... que sa proposition est sincère ? Qu'ils vont réellement quitter notre planète pour aller s'installer ailleurs ?

— J'en suis tout à fait sûr ! Et je suis persuadé qu'il y a du Kapono là-dedans. Kapono est un véritable génie de la science : les espaces de la galaxie et les mondes encore inexplorés doivent l'attirer puissamment.

Marnor opina.

— Si c'est comme ça, tout peut s'arranger fort aisément.

Je vais répondre que je suis pleinement d'accord sur la trêve de quarante jours.

— Ajoutez dans votre message que vous me chargez des négociations diplomatiques, enchaîna Dox. Vous me ferez reconduire à Marapolis et je m'entendrai avec Modelo pour mettre au point les détails pratiques de leur grand projet d'exode interplanétaire.

— Minute ! dit Marnor. Je crois que le plus simple, c'est que nous rédigions la réponse ensemble... Je me fie à vous pour que toute l'opération se passe à l'insu du public : c'est une précaution qui me paraît indispensable pour éviter la colère de l'opinion publique fortement ébranlée par la catastrophe de Silvopolis... Bien entendu, je m'engage à nommer le professeur Shéladir comme directeur suprême du B.I.L.C.

— Shéladir a été frappé par la maladie, et les nains l'ont complètement guéri, intervint Armelya.

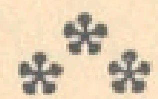
Dox ajouta :

— La science vitalienne a déjà réalisé des prodiges dont vous ne soupçonnez pas l'étendue, Marnor. J'étais mort, brûlé par les rayons : Kapono m'a ressuscité. La terrifiante destruction de Silvopolis est une autre preuve de la puissance vitalienne. En outre, les nains ont découvert les rayons de lévitation, le principe de la dégravitation, la propulsion par énergie atmosphérique et mille autres ressources dont la nature ne nous avait jamais livré le secret...

Marnor esquissa une moue sceptique.

— Je ne mets pas en doute l'extraordinaire intelligence de ces petites créatures grommela-t-il, mais je crois que

Modelo a raison quand il dit que l'heure de sa race n'est pas venue... Il vaut mieux que notre pauvre boule terrestre continue son petit bonhomme de chemin en attendant le signe des Temps Futurs... Allons, rédigeons notre message...



Dans le district de Marapolis, une vaste zone de terre sablonneuse fut décrétée « territoire stratégique ». La presse annonça que cette zone allait servir de terrain d'expérience aux techniciens de la Force Armée du Gouvernement.

Un commando de Vitaliens débarqua sur le continent et dressa tout autour de cette zone un mur d'énergie infranchissable. Ensuite, les travaux commencèrent. Sous la direction de Kapono, des ingénieurs nains, sortis des repaires secrets, se mirent à construire les machines dont Kapono avait tracé les plans.

Ces machines volantes, énormes roues métalliques d'environ trente-cinq mètres de diamètre, comportaient en leur centre une nacelle sphérique de sept mètres de haut.

Toute la partie centrale se composait de petites cabines ; les passagers allaient loger là, très confortablement installés.

Comme prévu, l'immense flottille de roues volantes fut achevée en quarante jours.

Shéladir s'était résigné à rester sur la planète Terre. Mais Dox et Armelya s'embarquaient avec les Vitaliens ; on avait spécialement aménagé pour eux le vaisseau amiral,

celui d'où Modelo et Kapono allaient diriger la formidable armada de l'aventure.

La veille du départ, Dox et sa femme furent plongés dans le sommeil léthargique indispensable à leur protection. Shéladir prit l'écoute au poste hyperondique inventé pour garder le contact avec les exilés du globe.

A minuit, avant l'aube du quarante-et-unième jour, la roue volante pilotée par Kapono décolla, monta à la verticale pendant huit cents mètres et se mit à girer à une vitesse fantastique. Une à une, les autres machines l'imitèrent.

Quand toutes les roues eurent décollé, Kapono appela Shéladir.

— Cher grand ami, voici le moment de l'adieu...

— Je vais essayer de rester en contact avec vous au moyen de mon appareil hyper-ondonique, dit Shéladir, la gorge serrée par l'émotion.

— N'y comptez pas trop, dit doucement Kapono. Mais qui sait ? Peut-être nous reverrons-nous ?... Car nous reviendrons. Nous reviendrons peupler cette planète qui demeure notre patrie... Quand l'heure du destin aura sonné, nous reviendrons et la Terre connaîtra une nouvelle ère de vie triomphante...

Dehors, dans le vaste ciel qui pesait sur les sables des étendues de Marapolis, il y eut comme une rafale d'ouragan. Les centaines de roues métalliques, d'un seul bond, filèrent vers les abîmes du Vide Spatial.

— Nous voilà partis ! annonça Kapono... A la vitesse où nous marchons, nous aurons franchi en moins de trente semaines les frontières du Système Solaire. Ensuite, ce sera

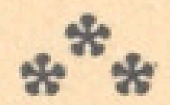
la merveilleuse équipée dans les espaces sans fin des galaxies. De mon poste de commande, je vois Dox et Armelya ; ils dorment paisiblement. Quand ils se réveilleront, leurs yeux verront une autre planète. Où serons-nous ? Comment vivrons-nous ? Comment sera notre nouvel univers ?... Les dieux seuls le savent ! Mais nous sommes la Vie, et la vie est un grand chant d'espoir, un chant qui se répercute d'astre en astre, dans toute l'immense voûte de la création...

Shéladir se pencha brusquement et tourna à fond le bouton d'intensité.

— Allô ? Allô ? hurla-t-il... Allô ? Kapono ? Je ne vous entends plus... Kapono ?...

Nul bruit de voix ne sortit plus du vibreur hyperondique.

C'était fini. Le contact était coupé. Les ondes ne franchissaient plus le gouffre impensable de la distance qui séparait maintenant Shéladir de ses amis.



Au Palais Fédéral, un officier des Transmissions signala peu après :

— Information en provenance du District de Marapolis. Le Service Technique des Forces Armées vient de procéder à un lancement de projectiles d'essai. Plusieurs centaines de fusées ont traversé le ciel pour disparaître dans l'espace. Communication terminée.

Marnor hocha la tête, lentement, pensivement.

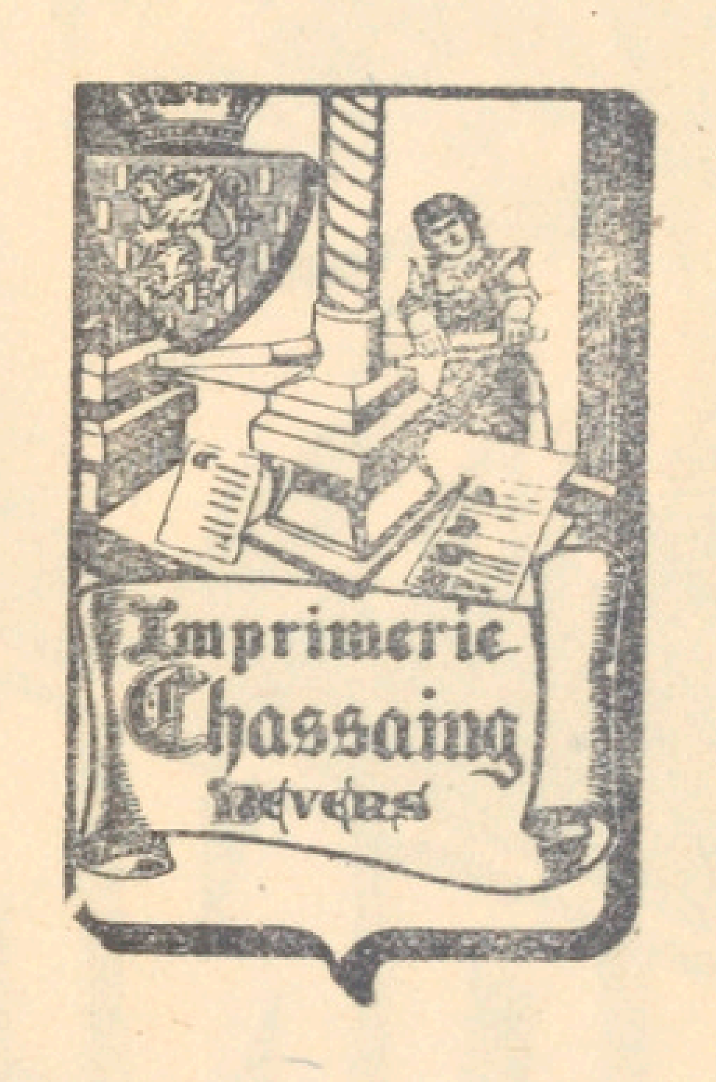
FIN

A PARAITRE :

LA SPIRALE DU TEMPS

de Jimmy Guieu

N° 36



Dépôt légal 2e trimestre 1954.
— Publication mensuelle —

DANS LA MÊME COLLECTION

SERIE ANTICIPATION

16	LA FLAMME COSMIQUE.	Vargo STATTEN.
17	FRONTIERES DU VIDE.	Jean-Gaston VANDEL.
18	HANTISE SUR LE MONDE.	Jimmy GUIEU.
19	LE SOLEIL SOUS LA MER.	Jean-Gaston VANDEL.
20	COURSE VERS PLUTON.	Vargo STATTEN.
21	ATTENTAT COSMIQUE.	Jean-Gaston VANDEL.
22	L'UNIVERS VIVANT.	Jimmy GUIEU.
23	INFERNALE MENACE.	Vargo STATTEN.
24	INCROYABLE FUTUR.	Jean-Gaston VANDEL.
25	L'HERITAGE DE LA LUNE.	Vargo STATTEN.
26	L'AGONIE DES CIVILISÉS.	Jean-Gaston VANDEL.
27	LA DIMENSION X.	Jimmy GUIEU.
28	LE MARTIEN VENGEUR.	Vargo STATTEN.
29	PIRATE DE LA SCIENCE.	Jean-Gaston VANDEL.
30	PIEGE DANS LE TEMPS.	Rog PHILLIPS.
31	NOUS LES MARTIENS.	Jimmy GUIEU.
32	LA BOMBE G.	Vargo STATTEN.
33	S.O.S. SOUCOUPES.	B. R. BRUSS.

A PARAITRE

JIMMY GUIEU

La spirale du temps

VIENT DE PARAITRE

ARTHUR C. CLARKE

Iles de l'Espace